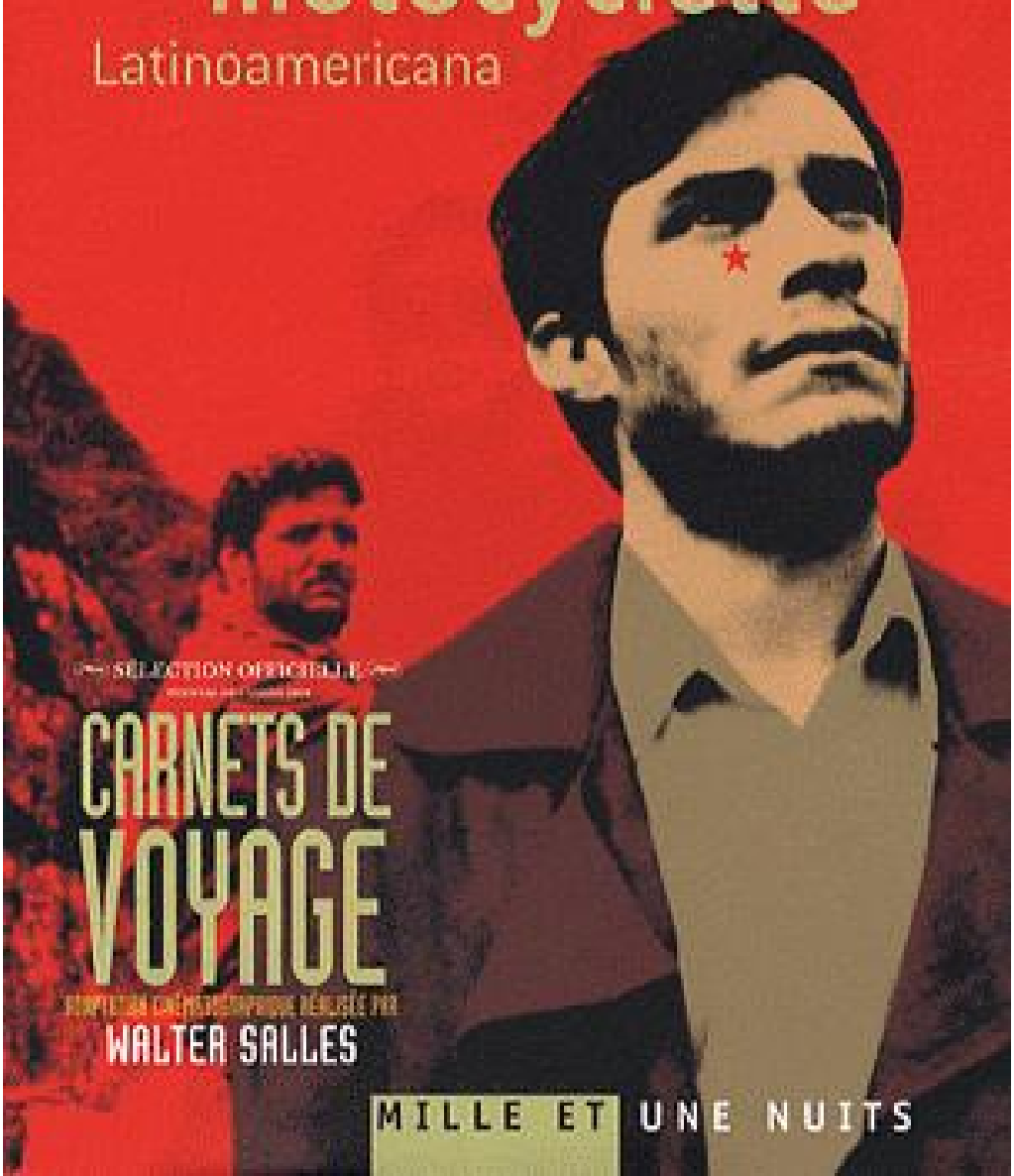
ERNESTO

CHE GUEVARA

Voyage à motocyclette

Latinoamericana



SÉLECTION OFFICIELLE

CARNETS DE VOYAGE

ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE RÉALISÉE PAR

WALTER SALLES

MILLE ET UNE NUITS

Du même auteur

Journal de Bolivie, La Découverte, 1995.

Ecrits d'un révolutionnaire, La Brèche, 1987.

Le Socialisme et l'Homme, La Découverte, 1987.

L'Homme et le Socialisme à Cuba, Cujas, 1966.

Second Voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956),

Mille et une nuits, 2002.

Illustration de couverture de Laurence Bériot,

d'après la photographie de Alberto Korda

(© ADAGP Paris, 2004).

La première éditions de ce texte a été publiée aux Éditions Austral en 1994.

Titre original : *Notas de Viaje*. © 2003 Che Guevara Studies Center.

© 2003 Aleida March. (publié par accord avec Océan Press)

Sommaire

- Avertissement

- Voyage à motocyclette par Ernesto Che Guevara

- Lettres de Colombie par Ernesto Guevara Lynch.

- Ernesto arrive à Miami et rentre à Buenos Aires

- Itinéraire de voyage

- Le Voyage du Condiottiere par Ramon Chao.

- Notice biographique

© Mille et une nuits,

département de la Librairie Arthème Fayard,

septembre 1997-juin 2001.

ISBN 2-84205-581-0

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR ET DE L'ÉDITEUR

Voyage à motocyclette

Les textes d'Ernesto Guevara sont composés en partie de pages de journal écrites au cours du voyage, en partie de souvenirs. Il en résulte certaines irrégularités de style, notamment pour ce qui est du temps des verbes, et certaines discontinuités dans le récit. Nous avons tenté de remédier aux problèmes les plus criants, mais, la plupart du temps, nous avons fidèlement conservé la structure du récit.

ENTENDONS-NOUS BIEN!

Ce qui suit n'est pas le récit d'exploits fabuleux, ni, à proprement parler, un récit sur le mode « cynique ». En tout cas, tel n'est pas le propos. C'est un fragment de nos vies parallèles, au temps où nous parcourions ensemble un même bout de chemin, dans une communauté d'aspirations et de rêves. En neuf mois, bien des choses peuvent venir à l'esprit d'un homme, de la spéculation philosophique la plus élevée à l'envie terre à terre d'une assiette de soupe. Et cela, en totale harmonie avec le vide de son estomac. Et pour peu qu'il soit porté vers l'aventure, cet homme vivra des épisodes auxquels les autres s'intéresseront peut-être et dont le récit épars ressemblerait à ce genre de notes.

La pièce a donc été lancée, elle a fait plusieurs tours ; elle est tombée une fois sur « face », une autre fois sur « pile ». L'homme, mesure de toutes choses, parle ici par ma bouche et relate avec mes mots ce que mes yeux ont

vu. Peut-être bien que sur dix « face » possibles, je n'ai vu qu'une fois le côté « pile », ou vice versa; c'est probable et je n'ai pas de circonstances atténuantes. Ma bouche transmet ce que mes yeux lui ont raconté. Que mon regard n'ait jamais été panoramique, mais toujours fugace et parfois peu équitable, et mes jugements trop catégoriques : d'accord, mais c'est là comme la résonance d'un clavier sous l'impulsion des doigts qui sont venus frapper ses touches, et cette impulsion éphémère est maintenant morte. Il n'y a personne à qui faire porter le chapeau. Le personnage qui a écrit ces notes est mort en foulant à nouveau le sol argentin, celui qui les met en ordre et les polit, ce « moi » n'est pas lui. Du moins il ne s'agit pas du même « moi » intérieur. Cette errance sans but à travers notre « Amérique Majuscule » m'a changé davantage que je ne le croyais.

Dans n'importe quel livre technique sur la photographie, on peut voir l'image d'un paysage nocturne où brille la pleine lune, avec un commentaire nous révélant le secret de cette obscurité en plein soleil. Mais la nature du bain sensitif qui recouvre ma rétine n'est pas connue du lecteur et je n'en ai moi-même qu'une vague intuition, si bien qu'on ne peut pas faire de corrections sur la plaque pour chercher le moment précis où l'image fut prise. Si je vous présente un paysage nocturne, que vous y croyiez ou non, peu importe, car sans connaître personnellement le paysage photographié par mes notes, vous aurez du mal à approcher une autre vérité que celle que je vous livre ici. Je vous laisse maintenant avec moi-même, ou celui que j'étais...

Granado, nous avons pris du maté sucré et commenté les dernières nouvelles de cette « chienne de vie », tout en nous consacrant à la remise en état de la *Poderosa II*[2]. Alberto déplorait d'avoir dû abandonner son poste à la léproserie de San Francisco de Chanar et son travail si mal payé à l'Hôpital espagnol. Moi aussi, j'avais dû renoncer à mon poste mais, contrairement à lui je m'en trouvais très heureux; toutefois j'avais également quelques soucis, dont il fallait chercher l'origine dans mon esprit rêveur. J'en avais assez de la faculté de médecine, des hôpitaux et des examens.

Portés par notre rêverie, nous sommes arrivés dans de lointains pays, nous avons navigué sur des mers tropicales et visité toute l'Asie. Et soudain, glissée en passant comme faisant partie de nos rêves, la question a jailli :

« Et si nous allions en Amérique du Nord ?

En Amérique du Nord ? Comment ?

Avec la *Poderosa,* mon vieux. »

1. Boisson légèrement excitante et très populaire au sud de l'Amérique latine. On l'obtient par infusion des feuilles de « l'herbe à maté » (ilexpara-guariensis), cultivée en Argentine, au Paraguay et au Brésil. À l'origine, « maté » désigne en quechua la petite

calebasse qui sert de récipient au liquide que l'on aspire par un petit tube métallique (N.d.T.).
2. La Vigoureuse (N.d.T.).

Voilà comment fut décidé le voyage, un voyage que l'on a toujours mené en fonction du grand principe fixé à ce moment-là : l'Improvisation. Les frères d'Alberto se sont mis de la partie et chacun, par une tournée de maté, a scellé l'engagement inéluctable de ne pas flancher avant de voir nos désirs réalisés. Le reste n'a été qu'une suite monotone.

PRODROMES

C'était un matin d'octobre. Profitant du pont du 17, j'étais allé à Córdoba. Sous la treille de la maison d'Alberto de tracasseries à la recherche de permis, de certificats et de documents, c'est-à-dire des moyens de franchir toutes les barrières que les nations modernes opposent à qui veut voyager. Pour ne pas compromettre notre prestige, nous avons décidé de n'annoncer qu'un voyage au Chili. Ma mission la plus importante était de réussir un maximum d'examens avant de partir. Celle d'Alberto, de préparer la moto pour un voyage aussi long et d'étudier l'itinéraire. Tout le côté « transcendant » de notre entreprise nous échappait alors, nous ne voyions que la poussière du chemin et nous-mêmes sur la moto, avalant des kilomètres dans notre fuite vers le nord.

LA DECOUVERTE DE L'OCEAN

La pleine lune se profile sur la mer et couvre les vagues de reflets argentés. Assis sur la dune, nous regardons le continuel va-et-vient avec deux états d'âme distincts : pour moi, la mer a toujours été une confidente, une amie qui engloutit tout ce qu'on lui raconte sans jamais révéler le secret confié et qui donne le meilleur des conseils : un bruit dont chacun interprète le sens comme il peut. Pour Alberto, c'est un spectacle nouveau qui cause ce trouble étrange dont on perçoit les reflets dans son regard attentif, lorsqu'il suit le développement des vagues qui viennent mourir sur la plage. À presque trente ans, Alberto découvre l'océan Atlantique et ressent à ce moment-là le côté transcendant de cette découverte qui lui ouvre des voies infinies vers tous les

points du globe. Le vent frais emplit les sens d'atmosphère marine, tout se transforme à son contact, Come-Back[1] lui-même regarde, avec son étrange petit museau tendu, la ceinture argentée qui se déroule devant ses yeux plusieurs fois par minute. Come-Back est à la fois un symbole et un survivant. Un symbole des liens qui réclament mon retour, et un survivant à son propre malheur, à deux chutes de moto au cours desquelles il a valsé, enfermé dans son sac, au sabot d'un cheval qui l'a « ratatiné » et à une diarrhée tenace.

Nous sommes à Villa Gesel, au nord de Mar del Plata, chez un oncle à moi qui nous offre l'hospitalité, et nous faisons le bilan des mille deux cents kilomètres parcourus. Certes, ce sont les plus faciles, mais ils nous permettent néanmoins de mieux évaluer les distances. Nous ne savons pas si nous y arriverons ou non, mais nous sentons que le coût de l'opération sera forcément très lourd.

Alberto se moque des plans de voyage qu'il a si minutieusement préparés et selon lesquels nous devrions déjà être près du but final, alors qu'en réalité nous démarrons à peine.

Nous quittons Gesel avec une bonne provision de légumes et de viande en boîte léguée par mon oncle. Il nous a demandé de télégraphier dès notre arrivée à Bariloche, si tant est que nous y parvenions, car il veut jouer le numéro du télégramme à la loterie, ce qui nous paraît excessif. Par ailleurs, d'autres nous ayant dit que la moto n'est qu'un bon prétexte pour faire du footing, nous avons la ferme intention de prouver le contraire. Mais une prudence naturelle nous retient et, même entre nous, nous taisons notre confiance mutuelle.

1. Nom donné au chien d'Ernesto Guevara pour des raisons sentimentales (N.d.T.).

Sur la route de la côte, Come-Back révèle une nouvelle fois sa vocation d'aviateur et s'en sort à nouveau sain et sauf, malgré un choc terrible. La moto, très difficile à maîtriser à cause du poids qui repose sur le porte-bagages, derrière le centre de gravité, se lève au moindre écart et nous catapulte au loin. Dans une boucherie sur la route, nous achetons un peu de viande à griller et du lait pour le chien qui n'y goûte même pas (ce petit animal commence à m'inquiéter, plus d'ailleurs comme être vivant qu'à cause des 70 *mangos*[1] que j'ai dû débourser). Les grillades se révèlent être de la jument, une viande extrêmement sucrée, immangeable. Déçu, j'en jette un morceau : le chien se précipite dessus et l'avale en un clin d'œil. Etonné, je lui en jette un autre bout et l'histoire se répète. On arrête le régime lacté.

Au milieu du brouhaha formé par les admiratrices de Come-Back, j'entre ici à Miramar dans une...

… PARENTHESE AMOUREUSE

En fait, il n'entre pas dans le propos de ces notes de raconter l'étape de Miramar. Le chien y trouva une nouvelle famille dont l'un des membres était justement celle à qui son nom - Come-Back - était dédié. Le voyage y est resté en suspens, indécis, tout entier subordonné au mot de consentement qui me retiendrait.

Alberto voyait le danger et s'imaginait déjà seul sur les routes d'Amérique, mais il ne soufflait mot. Les enchères étaient entre « elle » et moi. Au moment de partir victorieux, le croyais-je, les vers d'Otero Silva résonnèrent à mes oreilles :

1. Mangos : « balles » (N.d.X).

Yo escuchaba chapotear en el barco

los pies descalzos

Ypresentia los rostros anochecidos de hambre

Mi corazonfue un péndulo entre ella y la calle

Yo no se con que fuerza me libre de sus ojos

me zafé de sus brazos

Ella quedô nublando de lagrimas su angustia

Iras de la lluvia y el cristal

Pero incapaz para gritarme : Espérame,

yo me marcho contigo ! *1*

Après cela, j'ai douté qu'un bout de bois ait le droit de dire : j'ai vaincu, lorsque la marée le jette sur la plage où il voulait arriver, mais ça, c'était après. Cet après n'intéresse pas le présent. Les deux jours programmés se sont étirés comme des élastiques jusqu'à devenir huit, et avec la saveur aigre-douce des adieux mêlée à mon invétérée mauvaise haleine.

Je me suis senti définitivement emporté par un souffle d'aventure vers des mondes qui me paraissaient plus étranges qu'ils n'étaient et dans des situations que j'imaginais beaucoup plus normales qu'elles n'ont été.

Je me souviens du jour où mon amie la mer décida de prendre ma défense et de me sortir des limbes où j'errai s. La plage était déserte et un vent froid soufflait vers la terre. Ma tête reposait sur le giron qui m'assujettissait à ces contrées. Tout l'univers ondoyait en rythme, obéissant aux impulsions de ma voix intérieure ; j'étais bercé par tout ce qui m'entourait. Soudain, un souffle plus puissant altéra la voix de la mer. Je levai la tête en sursaut : ce n'était rien, juste une fausse alerte. De nouveau, j'appuyai mes rêves sur le giron caressant, et je recommençai à entendre l'avertissement de la mer. Son énorme arythmie martelait mon château et menaçait son imposante sérénité.

1. *«J'écoutais dans le bateau / le clapotis des pieds nus I et je pressentais les visages assombris par la faim/ Mon cœur fut un pendule entre elle et la rue. /Je ne sais avec quelle force je me suis libéré de ses yeux, /j'ai échappé à ses bras. / Elle est restée, noyant de larmes son angoisse I derrière la pluie et la vitre /Mais incapable de me crier : attends-moi /je pars avec toi ! »*

Nous avons eu froid et nous nous sommes mis à l'abri pour fuir la présence qui refusait de me quitter. Sur un petit bout de plage, la mer caracolait, indifférente à sa loi éternelle, et c'est là que naissait la note troublante, l'avis indigné. Mais un homme amoureux (Alberto emploie un adjectif plus savoureux et moins littéraire) n'est pas en état d'entendre les appels de cette nature; dans l'énorme ventre de la Buick, mon univers, fondé sur un côté bourgeois, a continué à se construire.

Premier point du décalogue du bon coureur de rallye.

1) Un rallye a deux extrémités. Le point où on le commence et celui où on le termine ; si tu as l'intention de faire coïncider le second, théorique, avec le réel, ne t'occupe pas des moyens (puisque le rallye est un espace virtuel qui termine là où il termine, il y a toutes sortes de moyens et de possibilités d'en venir à bout, autrement dit, les moyens sont infinis).

Je me souvenais de la recommandation d'Alberto : « Ôte ce bracelet ou tu n'es plus toi-même. »

Ses mains se perdaient au creux des miennes.

« Chichina, ce bracelet... et s'il m'accompagnait pendant tout le voyage comme un guide et un souvenir? »

La pauvre ! je sais qu'elle n'a pas pesé l'or, quoi qu'on en dise : ses doigts essayaient de palper l'amour qui m'avait poussé à demander ces carats. Du moins, je le crois sincèrement. Alberto prétend (non sans malice, il me semble) qu'on n'a pas besoin de doigts très sensibles pour palper la densité « 29 carats » de mon amour.

JUSQU'A ROMPRE LE DERNIER LIEN

L'étape suivante était Necochea où un ancien camarade d'Alberto

exerçait la médecine. Cette étape, nous l'avons facilement ralliée en une matinée, pour arriver juste à l'heure du déjeuner et recevoir un chaleureux accueil dudit collègue, mais pas aussi affectueux de sa femme, qui devait trouver dangereuse notre inexcusable vie de bohème.

« Il ne vous manque qu'une année pour terminer vos études et vous partez, et vous ne savez même pas quand vous allez revenir ! Mais pourquoi ? »

Le fait de ne pas recevoir de réponse précise au « pourquoi » désespéré par lequel elle s'imaginait notre situation, lui donnait la chair de poule. Elle nous a toujours traités avec courtoisie mais on devinait l'hostilité qu'elle nous manifestait, bien qu'elle sût (je crois qu'elle savait) que la victoire lui revenait et que son mari n'avait aucune perspective de fuite.

À Mar del Plata nous avons rendu visite à un ami médecin d'Alberto, qui avait adhéré au parti avec toutes les conséquences que cela comporte ; le médecin précédent restait fidèle au sien - le parti radical - et cependant nous nous sentions aussi éloignés de l'un que de l'autre. Le radicalisme, qui pour moi n'avait jamais eu d'importance en tant que position politique, était dépourvu de toute signification aux yeux d'Alberto, bien qu'à une certaine époque il ait eu parmi ses amis quelques personnalités radicales respectées. Lorsque nous sommes montés sur la moto, après avoir remercié le couple ami des trois jours de vie de château qu'il nous avait offerts, nous avons pris la route de Bahia Blanca et nous nous sommes sentis un petit peu plus seuls mais franchement plus libres. Des amis, les miens cette fois, nous attendaient là-bas. Ils nous ont cordialement offert l'hospitalité.

Nous avons passé plusieurs jours dans ce port du Sud, à réparer la moto et à errer à travers la ville. C'étaient nos derniers jours de prospérité économique. Le menu strict, composé de grillades, de polenta et de pain, devait être suivi à la lettre afin de différer un peu les effets de notre débâcle financière. Le pain avait un goût d'avertissement : « D'ici peu, il t'en coûtera de me manger, mon vieux. » Et du coup, nous l'avalions plus goulûment. Comme des chameaux, nous voulions en faire provision pour la suite.

La veille du départ, j'ai attrapé la grippe avec une forte fièvre, ce qui nous a retardés d'un jour. Finalement, nous sommes partis à trois heures de l'après-midi sous un soleil de plomb qui s'est fait encore plus pesant lorsque nous sommes arrivés sur les dunes de sable de Médanos, où la moto, avec son chargement si mal réparti, échappait au contrôle du conducteur et tombait systématiquement à terre. Alberto livrait avec le sable un duel opiniâtre, dont il prétendait sortir vainqueur.

Ce qui est sûr, c'est qu'à six reprises nous nous sommes retrouvés

confortablement couchés sur le sable avant de regagner la terre ferme. Nous nous en sommes tirés, bien évidemment, et c'est là le principal argument avancé par mon ami pour revendiquer sa victoire sur le sable de Médanos[1].

À peine sortis de là, j'ai pris la conduite, en accélérant pour rattraper le temps perdu ; une couche de sable fin couvrait une partie du virage et... vous devinez la suite. Ce fut le choc le plus violent de toute notre équipée. Alberto s'en est sorti indemne, mais mon pied à moi est resté coincé sous le cylindre. La brûlure qui s'en est suivie m'a laissé un mauvais souvenir pendant longtemps, avec sa blessure qui ne cicatrisait pas.

Une grosse averse nous est tombée dessus, nous obligeant à chercher refuge dans une *estancia*[2], et pour y parvenir, nous avons parcouru trois cents mètres sur un chemin boueux qui nous a envoyés deux fois de plus au tapis.

La réception fut grandiose mais le bilan de ces premiers pas sur des routes non pavées était vraiment alarmant : neuf bûches en un seul jour.

Cependant, allongés sur des lits de camps, qui allaient devenir nos lits de tous les jours, près de la *Poderosa,* notre coquille d'escargot, nous voyions l'avenir avec une joie empressée.

On aurait dit que nous respirions plus librement un air léger qui venait de là-bas, de l'aventure. Des pays lointains, des faits héroïques, de jolies femmes défilaient dans notre imagination débordante. Et devant mes yeux fatigués mais qui pourtant refusaient le sommeil, deux points verts, synthèse d'un monde mort, se moquaient de ma prétendue libération, associant le visage auquel ils appartenaient à mon fabuleux envol au-dessus des mers et des terres de ce monde.

1. Village qui fait partie de l'agglomération de Bahia Blanca (note de l'auteur). 2. En Amérique latine, grande ferme ou établissement d'élevage (N.d.T.).

CONTRE LA GRIPPE : LE LIT

La moto soufflait, lassée par une longue route sans accident et nous, fatigués, nous soufflions aussi. La conduite sur une route couverte de gravats avait cessé d'être un agréable passe-temps pour se transformer en une besogne ingrate. Et toute une journée passée à conduire à tour de rôle nous avait laissés, le soir venu, beaucoup plus désireux de dormir que de faire encore un effort pour arriver à Choele-Choel, village assez important où nous devions pouvoir être logés gratuitement. Nous avons mis pied à terre à Benjamin Zorilla pour nous installer confortablement dans une pièce inoccupée de la gare. Nous y avons dormi comme des souches.

Le lendemain matin, nous nous sommes levés tôt. Mais quand je suis allé chercher de l'eau pour le maté, une sensation bizarre a parcouru mon corps et tout de suite après, j'ai eu des frissons. Dix minutes plus tard, je tremblais comme une feuille sans pouvoir du tout arranger mon état. Les timbres de quinine restaient sans effet et ma tête était comme un tambour où résonnaient d'étranges marches. De drôles de couleurs, sans forme particulière, se promenaient sur les murs et des convulsions désespérantes me faisaient vomir tout vert. Toute la journée, je suis resté dans cet état sans avaler la moindre bouchée, jusqu'à la tombée de la nuit où j'eus enfin la force de grimper sur la moto et, somnolant sur l'épaule d'Alberto qui conduisait, d'arriver à Choele-Choel. Là, nous avons rendu visite au Dr Barrera, directeur du petit hôpital local et député, qui nous a reçus aimablement et nous a donné une salle pour dormir dans son établissement. C'est là que j'ai commencé une série de piqûres de pénicilline qui m'ont stoppé la fièvre en quatre heures. Mais chaque fois que nous parlions de partir, le médecin disait en hochant la tête : « Contre la grippe : le lit » (dans le doute, c'est ce diagnostic qui l'a emporté). Nous sommes donc restés plusieurs jours dans cet endroit, où l'on nous traitait comme des rois. Alberto m'a photographié avec ma tenue d'hôpital et mon aspect effrayant, maigre, décharné, avec des yeux énormes et une barbe dont la forme ridicule n'a pas beaucoup changé durant les mois où je l'ai portée. Dommage que la photo ne soit pas bonne, c'était un témoignage sur la diversité de nos modes de vie et des nouveaux horizons que nous cherchions, libres des pièges de la « civilisation ».

Un beau matin, le médecin n'a pas hoché la tête de la même manière que d'habitude, et ça nous a suffi. Nous sommes aussitôt partis vers l'ouest, en direction des lacs, notre prochaine étape. La moto marchait avec parcimonie, laissant sentir l'effort exigé d'elle, surtout la carrosserie, qu'il fallait à tout moment retoucher avec la pièce de rechange préférée d'Alberto : le fil de fer. Je ne savais pas d'où il avait extrait cette phrase qu'il attribuait à Oscar Gálvez : « Partout où le fil de fer peut remplacer une vis, je préfère, c'est plus sûr. »

Nos pantalons et nos mains portaient des traces tangibles du fait que nos préférences et celles de Gálvez allaient de pair, du moins pour ce qui est du fil de fer.

Il faisait déjà nuit et nous tentions d'arriver à un endroit habité, car nous manquions de lumière et passer la nuit en rase campagne n'a rien d'agréable. Pourtant, alors que nous avancions lentement, éclairés par le phare, un bruit très étrange s'est soudain fait entendre, sans que nous parvenions à l'identifier.

La lumière du phare ne nous permettait pas de découvrir la cause de ce bruit que, par erreur, nous attribuions à la rupture des amortisseurs. Obligés de rester sur place, nous nous sommes préparés à passer la nuit le mieux possible. Nous avons donc monté la tente et nous nous y sommes

glissés pour tromper notre faim et notre soif (il n'y avait pas d'eau à proximité et nous n'avions pas de viande) par un sommeil à la mesure de notre fatigue. Toutefois, la brise du crépuscule n'a pas tardé à se transformer en un vent très violent qui a emporté la tente et nous a laissés à découvert, dans un froid glacial. Nous avons dû attacher la moto à un poteau de téléphone et nous coucher derrière elle après avoir installé l'auvent de la tente de secours. Le vent déchaîné nous empêchait de nous servir de nos lits de camp. La nuit n'a pas été très bonne. Mais le sommeil a finalement triomphé du froid, du vent et de tout le reste, et nous nous sommes réveillés à neuf heures du matin, avec le soleil au-dessus de nos têtes.

À la lumière du jour, nous avons pu constater que le fameux bruit était dû à la rupture du cadre à l'avant. Le problème était de le réparer tant bien que mal et d'arriver à un endroit habité où nous pourrions souder le tube cassé. Nos amis les fils de fer se sont chargés de nous tirer provisoirement d'affaire. Nous avons tout rangé et sommes partis sans savoir exactement combien de kilomètres nous séparaient de l'endroit habité le plus proche. Notre surprise fut de taille lorsque nous avons vu, à la sortie du deuxième virage, une maison éclairée. On nous y a très bien reçus et même rassasiés avec de délicieuses grillades d'agneau. De là, nous sommes repartis pour vingt kilomètres jusqu'à Piedra de Aguila, où nous avons pu souder, mais il était déjà si tard que nous avons décidé de rester dormir chez le mécanicien.

Agrémentée d'une chute sans importance pour l'intégrité de notre moto, notre équipée s'est poursuivie en direction de San Martin de los Andes. Alors que nous étions sur le point d'arriver, et que je conduisais, nous avons encore mordu la poussière dans un joli virage couvert de gravats et bordé d'un ruisseau au doux murmure. Cette fois, la carrosserie de la *Poderosa* a subi des dommages suffisamment graves pour nous obliger à nous arrêter en chemin et, pour comble de malheur, c'est à ce moment-là qu'est survenu l'un des accidents que nous redoutions le plus : la crevaison à l'arrière. Pour réparer, il fallait enlever tous les bagages, c'est-à-dire enlever tous les fils de fer « sûrs » qui maintenaient le porte-bagages et ensuite se battre avec le garde-boue qui défiait la puissance de nos leviers de fortune. Résultat : au moins deux heures

de perdues (et travail « crevant »). En fin d'après-midi, nous entrions dans une *estancia* dont les propriétaires, de charmants Allemands, avaient, par une étrange coïncidence, logé longtemps auparavant un oncle à moi, un vieux renard dont nous imitions maintenant les exploits. Ils nous invitèrent à pêcher dans la rivière qui passait dans *Vestancia.* Alberto pécha à la cuiller pour la première fois de sa vie et, sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il se retrouva avec une forme fugace aux reflets irisés qui tremblaient à la pointe de l'hameçon, c'était un arc-en-ciel, un beau poisson à la chair délicieuse (tout au moins grillé, et avec notre appétit comme condiment). Pendant que je préparais le poisson, Alberto, enthousiasmé par ce premier succès, continua coûte que coûte avec la cuiller, mais, malgré le temps passé à jeter l'hameçon, il n'attrapa rien d'autre. La nuit était déjà tombée, si bien que nous avons dû rester dormir sur place, dans la cuisine *des peones*[1].

À cinq heures du matin, l'énorme fourneau, qui occupe le centre de la pièce dans ce type de cuisine, fut allumé et tout se remplit de fumée. Les gens buvaient du maté amer pendant que certains lançaient de malicieuses réflexions sur notre maté *aninau*[2], comme on appelle dans ces contrées le maté sucré. Mais, d'une manière générale, ces membres de la race vaincue des Araucans sont peu communicatifs et gardent encore leur méfiance envers l'homme blanc qui, après leur avoir infligé tant de misères, les exploite encore aujourd'hui. À nos questions de [...][3] sur la campagne et sur leur travail, ils répondaient par un haussement d'épaules et par un « je ne sais pas » ou un « sans doute » qui mettaient un terme à la conversation.

Ici, nous avons eu l'occasion de nous offrir une ventrée de cerises à tel point que, lorsqu'on nous a servi des prunes, j'ai dû capituler pour m'étendre et pour digérer, tandis que mon compagnon de voyage en mangeait quelques-unes « pour ne pas faire la fine bouche ». Grimpant aux arbres, nous en mangions avidement, comme si on nous avait fixé un délai pour tout terminer.

1. Ouvrier agricole en Amérique du Sud (N.d.T.).

2. Pour enfants (N.d.T.).

3. Partie manquante dans le texte original.

Un des enfants du propriétaire de *Yestancia* regardait avec réserve ces « docteurs » à l'aspect patibulaire et dont l'appétit accusait un tel retard, mais il s'est tu et nous a laissés manger jusqu'à ce point si prisé par deux idéalistes de notre espèce, où chacun marche doucement de peur que son ventre n'éclate à chaque pas.

Après avoir réparé le démarreur et d'autres avaries, nous avons poursuivi notre route jusqu'à San Martin où nous sommes arrivés à la tombée de la nuit.

SAN MARTIN DE LOS ANDES

Le chemin serpente entre les petites collines qui signalent à peine le début de la Grande Cordillère, puis descend raide jusqu'à ce qu'il débouche dans le village, tristounet et plutôt laid, mais entouré de magnifiques collines couvertes d'une végétation luxuriante. Sur l'étroite langue de cinq cents mètres de large pour trente-cinq kilomètres de long qu'est le lac Lacar, avec ses bleus profonds et les verts jaunissants des versants qui meurent sur la rive, s'étend le village, triomphant de toutes les difficultés climatiques et des difficultés de transport, depuis le jour où il fut « découvert » comme lieu touristique et où sa subsistance s'en trouva assurée.

La première offensive contre un dispensaire de la Santé publique échoua complètement, mais on nous indiqua que nous pouvions tenter notre chance dans les dépendances des Parcs nationaux. L'intendant eut alors la bonne idée de passer par-là et de nous donner tout de suite un logement dans un hangar à outils des dépendances. À la nuit, le veilleur arriva, un gros de cent quarante kilos, bien planté, avec un visage blindé. Il nous traita très aimablement et nous donna la permission de cuisiner dans son cagibi. Cette première nuit fut parfaite, nous avons dormi dans la paille, bien abrités, ce qui est nécessaire dans ces régions où les nuits sont assez froides.

Nous avons acheté des grillades de bœuf et entrepris une marche sur les rives du lac. À l'ombre d'arbres immenses, symboles d'une nature qui n'avait pas cédé devant la poussée de la civilisation qui envahissait chaque juridiction, nous faisions le projet d'installer là un laboratoire à notre retour. Nous pensions à de grandes baies vitrées donnant sur le lac tandis que l'hiver blanchirait le sol, à l'hélicoptère, nécessaire pour se déplacer d'un point à un

autre, à la pêche en barque et à d'interminables excursions à travers des collines presque vierges.

Par la suite, nous eûmes très envie de rester dans certains endroits formidables, mais seule la forêt amazonienne a su frapper aux portes de notre « Moi » sédentaire. Je sais maintenant, en acceptant ce fait avec une sorte de fatalisme, que mon destin — ou plutôt le nôtre, car en cela Alberto est pareil que moi — est de voyager. Pourtant, il y a des moments où je pense avec un profond désir aux régions merveilleuses de notre Sud. Peut-être qu'un jour, fatigué de courir le monde, je reviendrai réinstaller sur cette terre argentine, peut-être pas pour toujours, mais comme en un lieu de transit vers une autre vision du monde. Et je visiterai à nouveau la zone des lacs de la cordillère et j'y habiterai.

La lumière déclinant, nous avons entrepris le voyage de retour qui s'est terminé, une fois la nuit tombée, par une agréable surprise, car don Pedro Olate, le gardien, avait ramené de bonnes grillades en notre honneur. Nous avons acheté du vin pour répondre à l'invitation et nous avons, pour changer, dévoré comme des lions. Alors que nous étions en train de dire à quel point les grillades étaient délicieuses et que nous allions bientôt mettre un terme à notre consommation vorace, conforme à l'habitude argentine, Pedro nous informa qu'on lui avait offert de préparer des grillades pour l'arrivée des coureurs automobiles qui viendraient le dimanche suivant disputer une course sur le circuit local. Il avait besoin de deux assistants et nous proposa la place.

« Peut-être qu'ils ne vous paieront rien, mais vous pourrez faire provision de grillades. »

L'idée nous plut et nous avons accepté la charge de premier et de second adjoint du « Grand Chef des grillades du Sud argentin ».

Le fameux dimanche fut attendu avec une ferveur toute religieuse par les deux assistants. À six heures du matin, le jour dit, nous avons commencé notre labeur en aidant à charger le bois dans le camion qui devait l'emporter au lieu du barbecue. Nous avons travaillé sans arrêt jusqu'à onze heures, où le signal du départ fut donné et où tous se jetèrent voracement sur les appétissantes côtelettes.

Un personnage très étrange menait la danse. Je l'appelais respectueusement « Madame » chaque fois que je lui adressais la parole, jusqu'à ce qu'un des convives me dise :

« Gamin, ne te moque pas si fort de don Pendón, car il pourrait se rebiffer.

- Qui est don Pendón? » ai-je demandé en faisant avec les doigts ce

signe d'interrogation que l'on dit mal élevé. La réponse — don Pendón est la « dame » — m'a laissé froid, mais pas pour longtemps. Les grillades, comme toujours en pareil cas, dépassaient de loin le nombre d'invités, et nous avions donc carte blanche pour donner libre cours à notre vocation de chameaux.

Nous suivions en outre un plan soigneusement calculé. À tout moment, je laissais voir que les symptômes de mon ivresse *sui generis* augmentaient et, à chaque crise, je me traînais en chancelant jusqu'au ruisseau avec une bouteille de rouge sous mon blouson de cuir. J'ai eu cinq « crises » de la sorte et autant de litres de rouge sont restés à l'ombre d'un saule, au frais, dans le ruisseau voisin. Quand tout s'est terminé et qu'il a fallu charger les objets dans le camion pour retourner au village, conséquent dans mon rôle, j'ai rechigné à la tâche, je me suis disputé avec don Pendón et, finalement, je me suis écroulé sur l'herbe, incapable de faire un pas de plus. Alberto, en ami dévoué, m'a excusé auprès du chef et est resté pour me soigner pendant que le camion partait. Lorsque le bruit du moteur s'est perdu au loin, nous avons foncé comme des fous chercher le petit vin qui allait nous assurer quelques jours de nourriture royalement arrosée. Alberto est arrivé le premier et s'est jeté sous le saule. Il a pris la tête d'un acteur comique : il ne restait plus une seule bouteille en place. L'un des participants n'avait pas été dupe de mon ivresse, ou alors il m'avait vu mettre le vin de côté. Quoi qu'il en soit, nous étions aussi démunis que d'habitude. Nous avons donc passé en revue les sourires qui accueillaient mes grimaces d'ivrogne pour y découvrir l'ironie altière du voleur, mais sans résultat. Prenant un peu du pain et du fromage qu'on nous avait offerts et quelques kilos de viande pour le soir, nous avons dû marcher à pied jusqu'au village, bien repus, bien désaltérés, mais avec une énorme dépression intérieure, pas tant à cause du vin que du pied de nez qu'on nous avait fait ; parole !

Le lendemain, comme la matinée s'annonçait pluvieuse et froide, nous avons pensé que la course n'aurait pas lieu et nous avons attendu que la pluie cesse un peu pour aller manger une grillade au bord du lac. C'est à ce moment-là que nous avons entendu les haut-parleurs d'une voiture informant le public que la course n'était pas annulée. En nous targuant de notre condition de « spécialistes des grillades », nous avons pénétré gratuitement sur le circuit et, confortablement installés, nous avons assisté à une course de voitures de l'écurie nationale, assez agréable.

Nous pensions prendre le large un de ces prochains jours et nous discutions du choix de l'itinéraire à suivre, tout en buvant du maté à la porte du hangar où nous logions, lorsque est arrivée une jeep dont sont descendus plusieurs amis d'Alberto, venus de la lointaine et presque mythique Villa Concepcion del Tio, avec lesquels il a échangé les accolades les plus cordiales. Nous sommes partis sur-le-champ pour fêter dignement l'événement et nous remplir le gosier de liquides mousseux, comme il est d'usage en

pareilles occasions.

Ils nous ont invités à leur rendre visite dans le village où ils travaillaient, Junin de los Andes, et nous y sommes partis après avoir allégé la moto de son équipement que nous avons laissé dans le hangar des Parcs nationaux.

EXCURSION CIRCULAIRE

Junín de los Andes, moins chanceux que son frère lacustre, végète dans l'oubli complet de la civilisation, sans que la monotonie de la vie sédentaire soit secouée par l'impulsion que représente, pour la vie d'un village, la construction des casernes auxquelles travaillent nos amis. Je dis nos amis parce qu'il leur a fallu très peu de temps pour devenir aussi les miens.

La première soirée, nous l'avons occupée à nous remémorer le passé lointain de Villa Concepcion, coloré par des bouteilles de vin rouge circulant à profusion. J'ai dû abandonner la partie faute d'entraînement, mais j'ai dormi comme un loir pour profiter du lit.

Le jour suivant, nous l'avons passé à réparer la moto dans l'atelier de la compagnie où travaillaient nos amis mais, le soir, ils nous ont offert une magnifique fête d'adieux, célébrant notre départ d'Argentine : des grillades de bœuf et d'agneau accompagnées d'une délicieuse salade et de *bollitos*[1], pour changer, un vrai régal.

Après plusieurs jours de bombance et de multiples embrassades, nous avons pris la direction de Carrué, un lac de la région. La route était très mauvaise et notre pauvre moto s'enlisait dans le sable. Je la poussais pour l'aider à sortir des dunes. Nous avons mis une heure et demie pour faire les cinq premiers kilomètres, mais le chemin s'est ensuite amélioré et nous avons pu arriver sans encombre au petit Carrué, un étang à l'eau verte entouré de collines sauvages à la végétation touffue. Puis, plus tard, au grand Carrué, assez étendu mais malheureusement impossible à longer en moto, car il est bordé d'un seul chemin en fer à cheval que les contrebandiers de la région empruntent pour passer au Chili.

1. Galettes de mais frites (N.d.T.).

Nous avons laissé la moto dans la cabane du garde forestier, qui était absent, et nous nous sommes mis à escalader une colline qui était juste en face du lac.

L'heure de manger approchait, mais il n'y avait dans nos sacoches qu'un morceau de fromage et une malheureuse boîte de conserve. Un canard est passé au-dessus du lac. Alberto, après avoir évalué, entre autres, l'absence du garde forestier, la distance à laquelle se trouvait l'oiseau, les risques d'amende, etc., a tiré au vol : touché par un merveilleux coup de chance (pas pour lui), le canard est tombé dans les eaux du lac. Une discussion s'en est immédiatement suivie pour savoir qui de nous deux devait aller le chercher. J'ai perdu, et je me suis jeté à l'eau. On aurait dit que des doigts de glace s'agrippaient à tout mon corps, allant presque jusqu'à m'interdire tout mouvement. Avec l'allergie au froid qui me caractérisait, les quarante mètres aller et retour, que j'ai nages pour récupérer la pièce abattue par Alberto, m'ont fait souffrir comme un damné. Fort heureusement, le canard grillé, relevé par l'habituel piment de notre appétit, était un mets exquis.

Fortifiés par notre déjeuner, nous avons entrepris la montée avec grand enthousiasme. Dès le début, des accompagnateurs gênants, les taons, n'ont cessé de virevolter et

d'essayer de nous piquer. L'ascension fut pénible du fait de notre manque d'équipement et d'expérience, mais après quelques heures épuisantes, nous avons atteint le sommet de la colline d'où, à notre grande déconvenue, nous ne pouvions admirer aucun panorama ; les collines voisines nous cachaient tout. Où que se portât notre regard, il se heurtait à une colline plus haute qui l'entravait.

Après quelques minutes d'enfantillages sur les plaques de neige qui couronnaient le sommet, nous avons entrepris la descente, pressés par la nuit qui tombait.

La première partie fut facile, mais ensuite le ruisseau dont nous descendions le lit s'est peu à peu converti en un torrent aux pierres glissantes, entre deux parois lisses, ce qui rendait notre progression difficile. Nous avons dû nous faufiler entre les roseaux de l'un des versants pour arriver finalement dans une zone de canne à sucre dont l'enchevêtrement était traître. La nuit noire nous enveloppait de mille bruits inquiétants et d'une étrange sensation

de vide à chaque pas que nous faisions dans l'obscurité. Alberto avait perdu ses lunettes, et mon pantalon bouffant était en lambeaux. Pour finir, nous sommes arrivés à la zone des arbres. Là, il fallait faire chaque pas avec d'infinies précautions, tant l'obscurité était profonde, et parce que notre sixième sens était tellement en alerte qu'il percevait des abîmes toutes les trente secondes.

Après d'interminables heures passées à piétiner une terre boueuse que nous avons reconnue comme celle du ruisseau qui se jette dans le Carrué, les arbres ont soudain disparu et nous nous sommes retrouvés dans la plaine. L'imposante silhouette d'un cerf a traversé le ruisseau comme un éclair et son profil, argenté par la lune naissante, s'est perdu dans les ténèbres. Un frémissement de « nature » nous a saisis : nous marchions doucement de peur d'interrompre la paix de ce sanctuaire sauvage avec lequel nous étions alors en communion.

Nous avons passé à gué le filet d'eau dont le contact nous a laissé sur les mollets les traces de ces doigts de glace que je déteste tant, et nous avons regagné la cabane du garde forestier qui, d'un geste de chaleureuse hospitalité, nous a offert du maté chaud et des peaux sur lesquelles nous étendre jusqu'au lendemain matin. Il était minuit et demi.

Nous avons tranquillement effectué le chemin du retour qui longe des lacs d'une beauté hybride, comparée à celle du Carrué, et nous sommes enfin arrivés à San Martin, où don Pendón nous a fait donner à chacun dix pesos pour notre travail lors du barbecue, avant que nous partions vers le sud.

SUR LA ROUTE DES SEPT LACS

Nous avons décidé d'aller à Bariloche par la route dite des Sept Lacs, puisque c'est le nombre de ceux qu'elle longe avant d'arriver à la ville. Nous avons fait les premiers kilomètres au rythme toujours tranquille de la *Poderosa* et sans autres déboires que quelques incidents mécaniques de moindre importance jusqu'à ce que, pressés par la nuit, nous racontions au cantonnier, pour dormir chez lui, notre vieille histoire de phare cassé lors d'une chute — une trouvaille utile, car ce soir-là le froid s'est fait sentir avec une âpreté inhabituelle. Le coup de froid avait été si fort qu'un visiteur se

présenta bientôt pour demander qu'on lui prêtât une couverture en surplus, car lui et sa femme campaient au bord du lac et se gelaient littéralement. Nous sommes allés boire quelques matés en compagnie de ce couple stoïque sous une tente de montagne. Avec le peu de bagages qui rentrait dans leurs sacs à dos, ils vivaient au bord des lacs depuis un moment. Ils nous ont donné des complexes.

Nous nous sommes remis en marche, longeant des lacs de tailles diverses, entourés de bois très anciens ; le parfum de la nature nous caressait les narines. Pourtant, un fait curieux s'est produit : une lassitude, à la limite de l'écœurement, devant tant de lacs, de bois, et même de petites maisons avec leurs jardins bien entretenus. Notre regard superficiel posé sur le paysage ne perçoit que son uniformité fastidieuse sans parvenir à s'imprégner du véritable esprit de la montagne, car il faut pour cela rester plusieurs jours au même endroit.

Finalement, nous sommes arrivés à l'extrémité nord du lac Nahuel Huapi et nous avons dormi sur le rivage, heureux et plus que rassasiés par l'énorme grillade que nous avions mangée. Mais en reprenant la route nous nous sommes aperçus que le pneu arrière avait crevé. Un combat pénible s'est alors engagé contre la chambre à air : chaque fois que nous collions une rustine, le caoutchouc cédait ailleurs et ce jusqu'à épuisement de nos rustines. Nous avons donc dû attendre le soir sur place. Un gardien autrichien, coureur cycliste dans sa jeunesse, partagé entre le désir d'aider ses collègues en difficulté et la peur que lui inspirait sa patronne, nous abrita dans un hangar abandonné. Dans son charabia, il nous raconta qu'un « tigre chilien » rôdait dans la région.

« Et ils sont féroces, les tigres chiliens ! Ils attaquent l'homme sans aucune crainte et ils ont une énorme crinière blonde. »

En allant fermer la porte, nous avons découvert que seule la partie du bas fermait, comme un box à chevaux. On a mis le revolver à mon chevet au cas où le tigre chilien, dont l'ombre hantait nos esprits, déciderait de nous rendre une visite intempestive à minuit.

Le jour pointait déjà lorsque je fus réveillé par un bruit de griffes qui lacéraient la porte. À mes côtés, Alberto se réfugiait dans un silence craintif. J'avais la main crispée sur la gâchette du revolver tandis que deux yeux phosphorescents, se détachant sur l'ombre des arbres, me fixaient. Comme mus par un ressort félin, ils s'élancèrent en avant, tandis que la masse noire du corps s'allongeait sur la porte. Ce fut un geste instinctif, tous les freins de l'intelligence rompus. L'instinct de conservation appuya sur la gâchette : l'écho de la déflagration retentit un moment contre les murs puis s'engouffra par la fenêtre éclairée par la lanterne, d'où on nous appelait désespérément. Mais

notre silence timide avait sa raison d'être et anticipait déjà les cris de stentor du gardien et les gémissements hystériques de sa femme couchée sur le cadavre de Boby, leur chien antipathique et grognon.

Alberto partit à Angostura pour réparer le pneu. Moi, je dus passer la nuit à la belle étoile en attendant son retour : il m'était impossible de demander l'hospitalité dans une maison où nous passions pour des assassins. Un cantonnier m'a hébergé à proximité de la moto, et j'ai couché dans la cuisine aux côtés d'un de ses amis. À minuit, j'ai entendu le bruit de la pluie et je me suis levé pour couvrir la moto avec une toile. Mais auparavant, gêné par la peau qui me servait d'oreiller j'avais décidé de m'envoyer quelques bouffées d'air avec l'insufflateur. J'étais à l'œuvre au moment où mon camarade de chambre se réveilla. En sentant le souffle, il sursauta mais resta silencieux. Je le devinais, tendu sous les couvertures, saisissant son couteau sans même respirer. L'expérience de la nuit précédente m'incita à me tenir tranquille, de peur d'un coup de couteau. Le mirage pouvait être contagieux dans la région.

Nous sommes arrivés dans la soirée du lendemain à San Carlos de Bariloche et nous avons logé à la gendarmerie nationale, en attendant que la *Modesta Victoria* parte vers la frontière chilienne.

ET JE SENS DEJA FLOTTER MA GRANDE RACINE LIBRE ET NUE... ET

Nous étions dans la cuisine de la prison, à l'abri de la tempête qui, dehors, se déchaînait avec furie. Je lisais et relisais l'incroyable lettre. Ainsi, d'un seul coup, tous les rêves de retour rivés aux yeux qui m'avaient vu partir de Miramar s'écroulaient, de façon apparemment tout aussi insensée qu'ils étaient venus. Une énorme fatigue m'envahissait alors et j'écoutais, à moitié endormi, le joyeux bavardage d'un prisonnier globe-trotter qui vantait mille étranges breuvages exotiques, fort de l'ignorance de l'assistance. J'écoutais sa voix chaude et sympathique tandis que les visages de ceux qui l'entouraient s'inclinaient pour mieux recevoir sa révélation. J'entendais, comme à travers une vague brume, l'affirmation d'un médecin américain que nous avions connu ici, à Bariloche : « Vous irez où vous voulez, puisque vous avez de l'envergure. Mais je pense que vous resterez au Mexique, c'est un pays

merveilleux. »

Soudain, je me suis surpris en train de voler avec le marin vers de lointains pays, étranger à ce qui aurait dû être mon drame du moment. Un profond malaise m'envahit : je n'étais même plus capable de ressentir la chose en question. J'ai commencé à trembler pour moi-même et j'ai entamé une lettre larmoyante, mais c'était impossible ; inutile d'insister.

Dans la pénombre qui nous entourait, des figures fantasmagoriques virevoltaient, mais « elle » ne voulait pas venir. Avant que n'éclate mon absence de sentiments, j'avais cru l'aimer. Je devais la reconquérir par la pensée. Je devais lutter pour elle, elle était mienne, elle était m... je me suis endormi.

Un soleil timide éclairait ce nouveau jour, celui du départ, de l'adieu au sol argentin. Charger la moto à bord de la *Modesta Victoria* ne fut pas chose facile, mais avec un peu de patience, nous y sommes arrivés. La descendre aussi fut difficile, pour sûr. Mais nous étions déjà dans ce

minuscule village des abords du lac, pompeusement appelé Puerto Blest. Quelques kilomètres de terre ferme, trois ou quatre au maximum, et nous voilà à nouveau sur l'eau, celle d'un étang d'un vert sale cette fois : l'étang Frias. Nous avons navigué un moment pour finalement arriver à la douane puis au poste chilien, de l'autre côté de la cordillère, d'une hauteur réduite sous ces latitudes. Là, nous nous sommes retrouvés devant un nouveau lac alimenté par les eaux de la rivière Tronador, qui naît sur l'imposant volcan du même nom. À la différence des lacs argentins, ce lac, l'Esmeralda, offre des eaux tièdes qui rendent agréable la corvée de prendre un bain (très seyante, par ailleurs, pour notre intimité personnelle). Sur la cordillère, à l'endroit appelé Casa Pangue, se trouve un belvédère qui permet de contempler un joli panorama du sol chilien : c'est une sorte de carrefour — du moins l'était-ce pour moi à ce moment-là. À cet instant, je regardais vers le futur, vers l'étroite frange chilienne et ce que je verrais par la suite, tout en murmurant les vers de l'épigraphe.

OBJETS CURIEUX

La barque, sur laquelle se trouvait la moto, prenait l'eau de toutes parts. Mes rêves s'envolaient au loin tandis que je m'inclinais au rythme de la pompe en écopant la sentine. Un médecin qui revenait de Peulla et voyageait sur le bateau destiné au transport des passagers, d'une rive à l'autre du lac Esmeralda, passa sur la barque amarrée au bateau, où nous étions en train de payer notre billet et celui de la *Poderosa* en suant sang et eau. Une mimique étrange s'est imprimée sur son visage lorsqu'il nous a vus si occupés à écoper, le torse nu et nageant presque dans la boue huileuse de la sentine.

Nous avions rencontré plusieurs médecins en tournée dans la région et en avions profité pour leur donner des conférences bien ficelées sur la léprologie, ce qui provoqua l'admiration de nos collègues transandins qui ne comptent pas cette maladie au nombre de leurs préoccupations, de sorte qu'ils ne connaissaient absolument rien de la lèpre ni des lépreux et avouèrent honnêtement n'en avoir jamais vu de leur vie. Ils nous parlèrent de la lointaine léproserie de l'île de Pâques, où il y avait un nombre infime de lépreux — mais quelle île délicieuse, ont-ils ajouté — et notre moi « scientifique » s'est empressé d'élucubrer sur cette fameuse île. Très discrètement, l'un des médecins en question nous a offert tout ce dont nous pouvions avoir besoin, vu « le voyage si intéressant que vous êtes en train de faire », mais en ces jours heureux du Sud chilien, nous avions encore l'estomac plein et le profil bas. Nous ne lui avons demandé qu'une recommandation pour interviewer le président de la Société des amis de l'île de Pâques, qui vivait à Valparaiso, où tous résidaient. Il a bien sûr accepté avec grand plaisir.

Le voyage a pris fin à Petrohué et nous avons fait nos adieux à tout le monde, non sans avoir posé, auparavant, pour déjeunes Noires brésiliennes qui nous ont ajoutés à leur album de souvenirs du Sud chilien, ainsi que pour un couple de naturalistes de dieu sait quel pays d'Europe, qui ont pris très cérémonieusement nos adresses pour nous envoyer la copie des photos. Dans ce petit village, il y avait un type qui voulait emmener une jeep à Osorno, notre destination, et c'est à moi qu'il a proposé l'affaire. Pendant qu'Alberto me montrait à toute vapeur comment changer de vitesse, je me préparais, avec un sacré culot, à tenir mon rôle comme si de rien n'était. Comme dans un dessin animé, je suis littéralement parti en bondissant derrière Alberto qui, lui, était sur la moto. Chaque virage était un supplice : freiner, embrayer, première, seconde, maman-an-an ! La route traversait de beaux sites en longeant le lac Osorno, avec le volcan du même nom pour sentinelle. Mais je n'étais pas en mesure, sur ce chemin accidenté, de dialoguer avec le paysage. Quoi qu'il en soit, la seule victime du parcours fut un petit cochon qui s'était mis à courir devant la voiture dans une descente, alors que je n'étais pas encore rodé du côté frein et embrayage.

Nous sommes arrivés à Osorno, nous avons profité d'Osorno, nous avons quitté Osorno. Toujours vers le nord, mais maintenant à travers la

magnifique campagne chilienne, toute en parcelles cultivées, en contraste avec notre Sud si aride. Les gens, extrêmement aimables, nous accueillaient partout très chaleureusement. Nous sommes finalement arrivés, un dimanche, au port de Valdivia. Alors que nous nous promenions dans la ville, nous sommes passés par hasard devant le *Correo de Valdivia* dans lequel on nous a consacré un reportage très sympathique. Valdivia fêtait son quatrième centenaire et nous avons dédié notre voyage à la ville, en hommage au grand conquistador dont elle portait le nom. C'est là qu'on nous a fait écrire une lettre à Molinas Luco, le maire de Valparaiso, pour le préparer à une lourde contribution à notre équipée pour l'île de Pâques.

Sur le port, bourré de marchandises dont la plupart nous étaient inconnues, sur le marché où l'on vendait aussi des comestibles divers, dans les maisonnettes des petits villages chiliens et dans les vêtements particuliers des paysans locaux, on palpait déjà quelque chose de complètement différent de notre culture et quelque chose de typiquement américain, d'imperméable à l'exotisme[1] qui a envahi nos *pampas,* sans doute parce que les immigrants saxons du Chili ne se mélangent pas, maintenant ainsi l'entière pureté de la race aborigène qui, sur notre sol, s'est complètement perdue.

Mais malgré toutes les différences de coutumes et d'expressions idiomatiques qui nous distinguent de notre frère filiforme des Andes, un cri semble international, le fameux *date agua* (« tu vas aux fraises ») par lequel on saluait l'apparition de mon pantalon à mi-mollets, qui ne répondait pas chez moi aux exigences d'une mode quelconque, mais constituait l'héritage d'un ami généreux de plus petite taille que moi.

LES SPECIALISTES

L'hospitalité chilienne, je ne me lasserai pas de le répéter, est l'une des choses qui rend encore plus agréable un voyage à travers la contrée voisine. Et nous, nous en avons profité avec toute l'ampleur de nos recours « habituels ».

Je m'étirais lentement sous les couvertures, appréciant le confort d'un bon lit tout en évaluant le contenu calorique du repas de la veille. Je passais en revue les derniers événements, de la perfide crevaison de la *Poderosa il* qui nous avait laissés, sous la pluie, en plein milieu du chemin, à l'aide généreuse

de Raûl, le propriétaire du lit où nous dormions, sans oublier l'interview du journal *UAustral* de Temuco. Raûl était étudiant vétérinaire, pas très sérieux semblait-il, et possédait une camionnette à l'intérieur de laquelle nous avions hissé notre pauvre moto et voyagé jusqu'à ce village tranquille du centre du Chili. À vrai dire, il y eut un moment où notre ami aurait souhaité ne jamais nous avoir connus, car nous devenions une drôle d'entrave à sa tranquillité. Pourtant, c'est lui qui nous avait donné la verge pour se faire battre, avec ses fanfaronnades sur l'argent qu'il dépensait avec les femmes, sans compter une invitation directe à se rendre dans un « cabaret » pour y passer la nuit, tout cela à ses frais, bien entendu. Voilà pourquoi nous avons prolongé notre séjour sur la terre de Pablo Neruda, après un débat animé où l'argumentation fut longue et serrée. Mais à la fin, comme on pouvait s'y attendre, un contretemps survint, qui nous obligea à reporter notre visite à ce lieu de divertissement si captivant ; en compensation nous avons obtenu le gîte et le couvert. À une heure du matin, en toute impunité, nous avons fait main basse sur l'abondante nourriture qui se trouvait sur la table (en plus de ce qui fut apporté ensuite) et nous nous sommes approprié le lit de notre hôte car, du fait de la mutation de son père à Santiago, ils étaient en plein déménagement et la maison n'avait presque plus de meubles.

Imperturbable, Alberto défiait le soleil matinal qui tentait de troubler son sommeil de plomb, pendant que, lentement, je commençais à m'habiller, tâche qui pour nous n'était pas d'une difficulté extrême puisque la différence entre nos tenues de nuit et celles de jour tenait, en général, aux chaussures. Le journal étalait toute sa profusion de papier - en contraste frappant avec nos pauvres et maigres journaux du matin - mais je n'ai été frappé que par une seule nouvelle locale, écrite en assez gros caractères dans la seconde colonne :

DEUX EXPERTS ARGENTINS EN LEPROLOGIE PARCOURENT LAMÉRIQUE DU SUD À MOTOCYCLETTE.

Et en dessous, en plus petits caractères :

Ils sont à Temuco et souhaitent visiter Rapa-Nui.

Voilà à quoi se réduisait notre audace. Nous, les spécialistes, les hommes clés de la léprologie américaine, ayant à notre actif trois mille malades traités et une très grande expérience, connaissant les centres les plus importants du continent et surveillant leurs conditions sanitaires, nous daignions visiter ce petit village triste et pittoresque qui nous accueillait alors. Nous supposions que les gens sauraient apprécier à sa juste valeur l'intérêt que nous avions témoigné à leur village, mais nous n'en avions presque rien su. En un éclair, toute la famille se réunit autour de l'article, tous les autres sujets abordés dans le journal faisant l'objet d'un mépris olympien. C'est ainsi que, entourés de l'admiration de tous, nous avons pris congé de ces gens dont nous ne nous rappelons même plus le nom.

Nous avions demandé la permission de laisser la moto dans le garage d'un monsieur qui vivait dans les environs et nous nous y rendions, tout en pensant que nous avions cessé d'être deux vagabonds plus ou moins sympathiques traînant une moto, non : nous étions LES SPÉCIALISTES, et c'est en tant que tels qu'on nous traitait. Nous avons passé toute la journée à réparer et à régler notre machine, et à chaque instant la domestique brune s'approchait pour nous offrir un petit en-cas. À cinq heures, après un somptueux *once*[1], auquel nous avait invités le maître de maison, nous avons pris congé de Temuco pour partir en direction du nord.

LES DIFFICULTES AUGMENTENT

Notre départ de Temuco s'est déroulé sans histoire jusqu'à ce que nous ayons regagné la route extérieure, où nous nous sommes aperçus que le pneu arrière avait crevé, et nous nous sommes arrêtés pour réparer. Nous travaillions avec pas mal d'acharnement, mais à peine avions-nous mis la pièce de rechange que nous nous apercevions que de l'air s'en échappait : elle avait crevé elle aussi. Logiquement, nous aurions dû passer la nuit à la belle étoile puisqu'il n'était pas question de réparer à une heure pareille, et pourtant nous n'étions plus n'importe qui, mais LES SPECIALISTES. Très vite, nous avons rencontré un cheminot qui nous a emmenés chez lui où l'on nous a reçus comme des rois.

De bonne heure, nous avons apporté les chambres à air et la chape au garagiste pour qu'il enlève les clous incrustés et qu'il mette des rustines puis, un peu avant le coucher du soleil, nous sommes repartis. Mais auparavant nous avons été conviés à un repas chilien typique, composé de tripes et d'un autre plat similaire, le tout très épicé et accompagné d'un excellent vin au tonneau, c'est-à-dire un vin brut et non filtré. Comme toujours, l'hospitalité chilienne nous a largués en pleine cuite.

Evidemment, nous n'avons pas beaucoup avancé, et à peine quatre-vingts kilomètres plus loin, nous nous sommes arrêtés pour dormir chez un garde forestier qui s'attendait à un pourboire. Comme il n'a rien vu venir, il ne nous a pas offert de petit déjeuner le lendemain matin.

1. Goûter (N.d.T.).

Nous avons donc repris la route de mauvaise humeur et avec la ferme intention de nous arrêter pour faire un petit feu et prendre du maté, dès que nous aurions fait quelques kilomètres. Après avoir roulé un moment, tandis que je surveillais les bas-côtés pour trouver un endroit où nous arrêter, et sans que rien ne nous le laisse présager, la moto a fait un bond sur le côté et nous a projetés à terre. Sains et saufs, Alberto et moi avons examiné notre machine et découvert que l'un des supports de la direction était cassé. Mais le plus grave de l'affaire était que la boîte de vitesses avait, elle aussi, volé en éclats. Impossible de continuer : il ne nous restait plus qu'à

attendre patiemment qu'un camion veuille bien nous emmener jusqu'à un endroit habité.

Une voiture passa en sens inverse, ses occupants en descendirent pour voir ce qui nous arrivait et nous offrir leurs services. Ils nous dirent que tout ce dont pouvaient avoir besoin deux scientifiques comme nous, ils nous le procureraient avec grand plaisir.

«Vous savez, je vous ai reconnu tout de suite grâce à la photo dans le journal » me dit l'un deux.

Mais nous n'avions rien à demander, sinon qu'un camion passe dans l'autre sens. Nous les avons remerciés et nous nous sommes mis à prendre notre maté rituel, juste avant que le propriétaire d'une petite ferme voisine nous invite à entrer chez lui et nous en prépare deux litres à la cuisine. C'est là que nous avons découvert le *charango,* un instrument de musique fait de trois ou quatre fils métalliques d'environ deux mètres de long, tendus sur deux boîtes vides, le tout cloué sur un manche. À l'aide d'une barrette en métal, on gratte les fils qui émettent un son proche de celui des guitares pour enfants. Vers midi, une camionnette est passée. À force de prières, son conducteur a consenti à nous emmener jusqu'à Lautaro, le prochain village.

À Lautaro, nous avons trouvé une place dans le meilleur atelier de la région, et quelqu'un d'assez courageux pour faire une soudure en aluminium, le petit Luna, un gamin très sympathique qui nous invita une fois ou deux à déjeuner chez lui. Nous partagions notre temps entre le travail sur la moto et les repas proposés par l'un des nombreux curieux qui venaient nous voir au garage. Juste à côté se trouvait une famille d'Allemands, ou de leurs descendants, qui nous gâtaient beaucoup. Quant à la nuit, nous l'avons passée à la caserne.

La moto était presque réparée et nous nous apprêtions à partir le lendemain. Nous avons donc décidé de nous amuser en compagnie d'amis de passage qui nous avaient invités à prendre un verre. Le vin chilien est excellent. J'en buvais à une rapidité extraordinaire, ce qui m'amenait, sur le chemin du bal populaire, à me sentir capable des plus grands exploits.

La fête s'est déroulée dans un cadre agréable et intime, et nos hôtes ont continué à nous remplir de vin l'estomac et le cerveau. L'un des mécaniciens de l'atelier, particulièrement aimable, me demanda de danser avec sa femme car le « mélange » ne lui avait pas réussi. Ladite femme était toute chaude et tremblante, elle avait bu, je la pris par la main pour l'emmener au-dehors. Elle me suivit docilement mais se rendit compte que son mari la regardait et me dit qu'elle voulait rester à l'intérieur. Je n'étais plus en état d'entendre raison et nous avons commencé à nous disputer au beau milieu de la salle. Alors que tout le monde commençait à nous regarder, elle essaya de m'envoyer un coup de pied, tandis que je m'efforçais de la traîner jusqu'à l'une des portes. Mais, comme je continuais à la tirer, je lui fis perdre l'équilibre et elle tomba par terre avec fracas. Pendant que nous courions vers le village, poursuivis par un essaim de danseurs en furie, Alberto regrettait tous les verres de vin qu'il aurait fait payer au mari.

LA *PODEROSA II* ACHEVE SON PERIPLE

Nous nous sommes attaqués de bonne heure à la moto pour qu'elle soit « au poil » et nous avons fui ces parages qui n'étaient plus si accueillants à notre égard, non sans avoir accepté auparavant une invitation à déjeuner de la

part de la famille voisine de l'atelier.

Alberto, par superstition, ne voulut pas conduire et j'ai dû m'en charger. Nous avons parcouru ainsi quelques kilomètres jusqu'à l'arrêt nécessaire pour réparer la boîte de vitesses qui ne répondait plus. Un peu plus loin, en freinant dans un virage assez serré, alors que je roulais vite, la plaquette du frein arrière a sauté. La tête d'une vache est apparue dans le virage, suivie d'un tas d'autres. Je me suis accroché au frein à main mais celui-ci, soudé à la « va comme je te pousse », s'est cassé également. Pendant un moment, je n'ai rien vu d'autre que des formes ressemblant à des bovins qui passaient rapidement de chaque côté, tandis que notre malheureuse *Poderosa,* poussée par une forte pente, prenait de la vitesse. Par miracle, nous n'avions rien touché d'autre que la patte de la dernière vache, quand tout à coup surgit du lointain une rivière qui semblait se rapprocher impitoyablement. Je lâchai la moto contre le remblai du chemin. Elle franchit les deux mètres de dénivellation en un éclair et resta incrustée entre deux pierres. Mais nous, nous étions sains et saufs.

Toujours protégés par la lettre de recommandation de la « presse », nous avons été logés par des Allemands qui nous ont reçus très cordialement. Le soir, je fus pris de colique et je ne savais pas comment l'arrêter. J'avais honte de laisser un tel souvenir dans le pot de chambre, de sorte que je me suis penché à la fenêtre et que j'ai livré à l'espace et à l'obscurité toute ma douleur... Le lendemain matin, en regardant le résultat j'ai découvert deux mètres plus bas une grande tôle de zinc sur laquelle des pêches séchaient au soleil : ce spectacle inédit avait de quoi impressionner. Nous avons immédiatement filé.

Même si l'incident, au premier abord, semblait sans importance, notre erreur d'appréciation se révélait à présent. La moto faisait une série de choses bizarres chaque fois qu'elle devait affronter une côte. Pour finir, nous avons entamé celle de Malleco, où se trouve un pont de chemin de fer que les Chiliens considèrent comme le plus élevé d'Amérique. C'est là que la moto nous a lâchés et que nous avons perdu toute une journée à attendre une âme charitable, sous forme de camion, pour nous emmener jusqu'au sommet. Nous avons dormi dans le village de Cullipulli (une fois notre objectif atteint) et nous sommes partis de bonne heure, dans l'attente de la catastrophe que l'on sentait déjà venir.

Sur la première côte sérieuse (parmi toutes celles qui se trouvent sur le chemin), la *Poderosa* est restée clouée au sol, définitivement. À partir de là, quelqu'un nous a embarqués en camion pour Los Angeles, où nous l'avons laissée dans la caserne des pompiers. Nous avons dormi chez un sous-lieutenant de l'armée chilienne qui semblait très reconnaissant de l'accueil qu'on lui avait réservé dans notre pays et qui ne songeait qu'à nous gâter.

C'était notre dernier jour de « vagabonds motorisés ». Le suivant s'annonçait plus difficile : nous allions devenir des « vagabonds non motorisés ».

POMPIERS VOLONTAIRES, HOMMES A TOUT FAIRE ET AUTRES BALIVERNES

Au Chili, il n'y a pas (à ma connaissance) de corps de pompiers non volontaires, mais le service ne s'en ressent pas, car être capitaine dans l'un de ces corps est un honneur disputé par les hommes les plus capables du village et des quartiers où ils interviennent. Et n'allez pas croire que ce soit une tâche purement théorique, du moins dans le sud du pays, où les incendies se succèdent à une fréquence notable. Je ne sais si c'est à cause des maisons en bois, qui sont les plus répandues, ou du faible niveau culturel et du manque de ressources matérielles du peuple, ou encore d'un autre facteur qui s'ajoute à tout cela. Ce qui est sûr, c'est que durant les trois jours où nous avons été logés à la caserne, deux graves incendies et un autre, plus petit, se sont déclarés (je ne prétends pas faire croire que ce soit là la moyenne, mais le fait est authentique).

Je dois préciser qu'après avoir passé une nuit chez le fameux sous-lieutenant, nous avons décidé de changer de chambre, émus par les prières des trois filles du gardien de l'immeuble de la caserne des pompiers, dignes représentantes de la grâce de la femme chilienne qui, laide ou jolie, a je ne sais quoi de spontané, de frais, qui captive immédiatement. Mais je m'éloigne du sujet. On nous a donné une chambre où monter nos lits de camp, et notre habituel sommeil de plomb nous a empêchés d'entendre les sirènes. Les volontaires de garde ignoraient notre existence, de sorte qu'ils sont partis en flèche avec les autopompes et que nous avons continué à dormir jusqu'à une heure bien avancée du lendemain, où nous fûmes informés de l'événement. Nous leur avons fait promettre que nous serions de la partie lors d'un prochain incendie et ils nous assurèrent que oui. Nous avions déjà trouvé un camion qui nous emmènerait dans les deux jours et pour un prix modique jusqu'à Santiago, mais à condition de participer au déménagement qui s'effectuait en même temps que le transport de la moto.

Nous formions un duo très populaire et ne manquions jamais de sujets

de conversation avec les volontaires et les filles du gardien, de sorte qu'à Los Angeles nous n'avons pas vu les jours passer. Mon regard qui ordonne le passé et le transforme en anecdotes ne voit pourtant rien d'autre, pour représenter symboliquement le village, que les flammes dévorantes d'un incendie. C'était le dernier jour que nous devions passer parmi nos amis et, après de joyeuses libations témoignant du bel état d'esprit qui régnait sur leurs adieux, nous nous sommes enveloppés dans nos couvertures pour dormir. Tout à coup, le martèlement, que nous avions tant souhaité, des sirènes appelant les volontaires de garde déchira la nuit - et le lit d'Alberto trop pressé de se lever. Nous prîmes vite place, avec tout le sérieux requis par les circonstances, dans la pompe *Chile-Espana* (Chili-Espagne) qui démarra sur les chapeaux de roues sans que le long hurlement de la sirène, trop fréquent pour constituer une nouveauté, n'inquiète qui que se soit.

Une maison de bois et de torchis frémissait à chaque jet d'eau qui s'abattait sur son squelette en flammes, tandis que la fumée acre du bois brûlé défiait le travail stoïque des pompiers, qui, entre deux éclats de rire, protégeaient les maisons voisines avec leurs lances à eau. Du seul endroit qui n'était pas la proie des flammes provenait le gémissement d'un chat qui, terrorisé par le feu, se contentait de miauler sans réussir à s'échapper. Alberto vit le danger, le mesura d'un coup d'œil puis, d'un bond agile, sauta pardessus les vingt centimètres de flammes et récupéra pour ses maîtres cette vie menacée. Alors qu'il recevait de chaleureuses félicitations pour son exploit hors pair, ses yeux brillaient de plaisir derrière l'énorme casque qu'on lui avait prêté.

Mais tout a une fin et Los Angeles nous faisait ses derniers adieux. Le petit *Che* et le grand *Che*[1](Alberto et moi) serraient avec beaucoup de sérieux les dernières mains amies pendant que le camion prenait la direction de Santiago, emportant sur son dos puissant le cadavre de la *Poderosa IL*

C'est un dimanche que nous sommes arrivés dans la capitale. En premier lieu, nous sommes allés au garage Austin — nous avions une lettre de présentation pour le propriétaire - et nous avons eu la désagréable surprise de trouver porte close. Mais nous avons finalement réussi à faire accepter la moto au gardien et sommes repartis pour payer une partie du voyage à la sueur de notre front.

Le déménagement se déroula en trois étapes. La première, très intéressante, nous permit d'engloutir chacun deux kilos de raisins, confortés en cela par l'absence des propriétaires de la maison. La deuxième étape fut marquée par l'arrivée des propriétaires : il nous fallut donc fournir un travail assez dur. La troisième, par une découverte d'Alberto : le camionneur qui nous aidait avait un amour-propre exagéré et quelque peu hors de propos.

1. Interjection populaire, d'usage courant en Argentine, en Uruguay et au Paraguay. Provenant du guarani, elle s'est transformée en une sorte de vocatif familier qu'on emploie pour adresser la parole à quelqu'un ou pour réclamer l'attention. Ernesto Guevara l'utilisait si souvent que ses amis d'Amérique centrale ont fini par en faire un surnom puis un véritable nom : Che (N.d.X).

Le pauvre gagna tous les paris que nous avions faits avec lui en portant à lui seul plus de meubles que le patron et nous réunis (ce dernier fit d'ailleurs l'andouille avec une classe impayable).

Faisant la tête — on lui pardonne parce que c'était dimanche —, le consul a débarqué. Nous l'avions joint par hasard, au local où travaillaient ses services. Il nous donna un coin du patio pour dormir, après une invective très acerbe sur nos devoirs de citoyens, etc. Il poussa la générosité jusqu'à nous offrir 200 pesos que nous avons refusé, l'air offensé. S'il nous les avait proposés trois mois plus tard, ça n'aurait pas été la même musique, il a eu de la chance !

Santiago ressemble plus ou moins à Córdoba. Son rythme est beaucoup plus rapide et la circulation plus importante, mais les constructions, le type de rue, le climat et même la tête des gens rappellent notre ville méditerranéenne. C'est une ville que nous n'avons pas pu connaître à fond, car nous n'y sommes restés que peu de temps, absorbés que nous étions par la masse de problèmes à résoudre avant de nous remettre en route.

Le consul péruvien refusait de nous donner un visa sans une lettre de présentation de son collègue argentin et ce dernier refusait de l'écrire, alléguant qu'il nous serait très difficile d'arriver en moto et qu'il nous faudrait demander de l'aide en chemin, aux frais de l'ambassade (le cher homme ignorait que la moto avait déjà succombé). Mais il s'est finalement radouci et nous a accordé un visa d'entrée au Pérou, moyennant 400 pesos chiliens, ce qui représentait beaucoup pour nous.

À ce moment-là, l'équipe de water-polo du club Suquia de Córdoba était en visite à Santiago. Comme beaucoup de ses membres étaient nos amis, nous sommes allés leur rendre une visite de courtoisie pendant qu'ils disputaient leur match, profitant au passage de l'un de ces repas à la chilienne assortis de : « Mangez un petit bout de pain, mangez un petit morceau de fromage, prenez encore un peu de vin, etc. » et dont on se relève à l'aide de toute la musculature auxiliaire du thorax.

Le lendemain, nous étions sur la colline Santa Lucïa, une formation rocheuse qui s'élève au centre de la cité et dont l'histoire est singulière. Nous nous adonnions à la tâche pacifique de prendre des photos de la ville, lorsque apparut une caravane de *suqueistas* (membres du club), conduite par quelques beautés du club local. Les pauvres avaient l'air plutôt embarrassé, ne sachant pas s'ils devaient nous présenter à ces « dames distinguées de la société

chilienne » — ils ont fini par le faire dans ce style-là - ou se comporter comme des ours mal léchés (souvenir de notre tempérament national « patibulaire », comme on dit). Ils s'en sont sortis avec le maximum « d'élégance » et en « bons amis ».Amis comme pouvaient l'être ceux qui appartiennent à des mondes aussi différents que le leur et le nôtre, à ce moment si particulier de notre histoire.

Finalement, le grand jour est arrivé. Le jour où deux larmes symboliques ont perlé sur les joues d'Alberto et où, après un dernier adieu à la *Poderosa* qui restait en dépôt, nous avons entrepris notre voyage vers Valparaiso sur une magnifique route de montagne, un des plus beaux sites que peut offrir la civilisation lorsqu'elle prend la place des vrais paysages naturels (comprenez : non souillés par la main de l'homme), et dans un camion qui a supporté stoïquement notre culot.

LE SOURIRE DE LA JOCONDE

Un nouvel épisode de nos aventures commençait. Nous étions habitués à retenir l'attention des badauds avec notre accoutrement original et la silhouette prosaïque de la *Poderosa II,* dont le souffle asthmatique faisait pitié à nos hôtes, mais, d'une certaine façon, nous étions les chevaliers de la route. Nous appartenions à la vieille aristocratie « errante » et nous arborions, comme une carte de visite, nos diplômes qui faisaient une énorme impression. Maintenant, c'était fini. Nous n'étions plus que deux clochards avec nos sacs à dos et toute la boue du chemin collée à nos combinaisons, comme un arrière-goût de notre condition aristocratique. Le chauffeur du camion nous avait laissés dans la ville haute, à l'entrée, et, d'un pas fatigué, nous descendions en traînant nos paquets sous le regard amusé et indifférent des passants. Le port exhibait au loin l'éclat tentant de ses bateaux, tandis que la mer, noire et amicale, nous appelait à grands cris de son odeur grise qui dilatait les narines. Nous avons acheté du pain — ce pain qui nous semblait alors si cher et que nous trouverions si bon marché une fois arrivés plus loin — et nous avons continué à descendre. Alberto ne cachait pas sa fatigue et moi, sans la laisser paraître, je la sentais tout aussi fortement que lui. Si bien qu'en arrivant sur une plage qui tenait lieu de parking, nous nous sommes jetés sur le gardien avec nos mines de tragédie, et nous lui avons raconté dans un langage fleuri tout ce que nous avions enduré au cours de notre pénible voyage depuis

Santiago. Le vieux a fini par nous offrir un endroit où dormir, sur des planches, et nous avons partagé l'intimité de quelques-uns de ces parasites dont le nom se termine en Hominis. Mais nous avions un toit et nous avions la ferme intention de dormir.

La nouvelle de notre arrivée était cependant parvenue aux oreilles d'un compatriote, installé dans l'auberge attenante, qui s'empressa de nous appeler pour faire connaissance. Au Chili, faire connaissance signifie inviter, manne qu'aucun de nous deux n'était en mesure de refuser. Notre compatriote semblait si profondément imprégné de l'esprit du pays frère qu'il avait pris une cuite de première. Il y avait si longtemps que je n'avais pas mangé de poisson, le vin était si bon et notre homme si courtois : bref, nous nous sommes régalés et il nous invita chez lui pour le lendemain.

La Joconde ouvrit ses portes de bon matin et nous avons préparé notre maté en bavardant avec le patron que notre voyage intéressait beaucoup. Ensuite, découverte de la ville. Valparaiso est très pittoresque. Edifiée sur la plage qui donne sur la baie, elle a peu à peu, en s'agrandissant, grimpé sur les collines qui surplombent la mer. Son étrange architecture de zinc, échelonnée en gradins reliés entre eux par des escaliers tortueux ou des funiculaires, voit sa beauté de capharnaüm rehaussée par le contraste qu'offrent les différentes couleurs des maisons qui se mêlent au bleu plombé de la baie. Avec une patience de détectives, nous sommes allés enquêter dans les petits escaliers sales et dans les trous, nous avons bavardé avec les mendiants qui pullulent : nous avons ausculté les bas-fonds de la ville, les miasmes qui nous attirent. Nos narines dilatées captaient la misère avec un zèle sadique.

Nous sommes allés voir les bateaux à quai pour savoir si l'un d'entre eux était en partance pour l'île de Pâques, mais les nouvelles étaient décourageantes, car aucun navire ne partait dans cette direction avant six mois. Nous avons pris de vagues renseignements sur les avions qui assuraient la liaison une fois par mois.

L'île de Pâques ! L'imagination suspend son vol et se met à tourner autour d'elle : « Là-bas, avoir un fiancé blanc, c'est un honneur pour elle. » « Là-bas, travailler, c'est sans espoir, les femmes font tout : on mange, on dort, et on les rend heureuses. ». Cet endroit merveilleux où le climat est idéal, les femmes idéales, la nourriture idéale, le travail idéal (dans sa béatifique inexistence). Qu'importe d'y rester un an, qu'importent les études, les salaires, la famille, etc. Dans une vitrine, une énorme langouste nous fait un clin d'œil et, des quatre feuilles de laitue qui lui servent de lit, elle nous dit de tout son corps : « Je viens de l'île de Pâques ; là où le climat est idéal, les femmes idéales... ».

Alors que nous attendions patiemment, à la porte de La Joconde, notre

compatriote qui ne donnait aucun signe de vie, le patron nous proposa d'entrer pour prendre un verre. Tout de suite après, il nous convia à partager l'un de ses superbes déjeuners à base de poisson frit et de bouillon. Restés sans aucune nouvelle de notre compatriote pendant tout notre séjour à Valparaiso, nous sommes en revanche devenus intimes avec le patron de la petite gargote. C'était un type étrange, indolent et capable d'une charité phénoménale envers n'importe quel être marginal frappant à sa porte. Et pourtant, il faisait payer à prix d'or aux clients normaux les trois cochonneries qu'il vendait dans son affaire. Les jours où nous sommes restés là-bas, nous n'avons pas déboursé un centime et il nous a comblés d'attentions. Aujourd'hui c'est pour toi, demain pour moi... c'était son dicton préféré, qui ne témoignait pas d'une grande originalité mais restait très concret.

Nous avions essayé de joindre les médecins de Pétrohué mais ces derniers, de retour à leurs occupations et n'ayant pas une minute à perdre, n'arrivaient pas à convenir d'un rendez-vous sérieux. Nous les avions cependant bien repérés et, cet après-midi-là, nous nous sommes séparés : pendant qu'Alberto les suivait à la trace, je suis allé voir une vieille dame asthmatique cliente de La Joconde. La pauvre faisait pitié. On respirait dans sa chambre cette odeur acre de sueur concentrée et de pieds sales, mêlée à la poussière des fauteuils, seul luxe de la maison. En plus de son asthme, elle soufflait d'une sérieuse décompensation cardiaque. C'est dans ce genre de cas qu'un médecin, conscient de son infériorité absolue face au milieu, souhaite un changement, quelque chose qui supprime l'injustice. Car il était évident que la pauvre vieille avait dû travailler jusqu'à la fin du mois précédent pour gagner sa vie, suant sang et eau mais gardant la tête haute face à l'existence. Il faut dire que l'adaptation au milieu fait que, dans les familles pauvres, celui qui ne peut plus gagner sa vie est victime d'une aigreur à peine dissimulée. À ce moment-là, on cesse d'être père, mère ou frère pour se convertir en un facteur négatif dans la lutte pour la survie et, en tant que tel, on devient l'objet de la rancœur de la communauté en bonne santé qui vous jette votre maladie à la figure comme si c'était une insulte personnelle envers ceux qui doivent vous entretenir. C'est là, dans les derniers moments de ces gens dont l'horizon le plus lointain a toujours été limité au lendemain, que l'on se rend compte de la profonde tragédie vécue par le prolétariat du monde entier. Il y a, dans leurs yeux moribonds, d'humbles excuses et aussi, bien souvent, une quête désespérée de réconfort qui se perd dans le néant, tout comme bientôt se perdra leur corps dans l'immensité du mystère qui nous entoure ; jusqu'à quand durera cet ordre des choses fondé sur un absurde esprit de caste, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre. Mais l'heure a sonné pour les gouvernements de consacrer moins de temps à faire l'éloge des bienfaits de leur régime, et plus d'argent, beaucoup plus d'argent, à financer des œuvres d'utilité sociale. Je ne peux pas faire grand-chose pour la malade : je lui donne simplement un régime alimentaire approximatif et lui prescris un diurétique et

une poudre antiasthmatique. Il me reste des comprimés de dramamina, dont je lui fais cadeau. Tandis que je pars, les paroles cajoleuses de la vieille et les regards indifférents de ses proches m'accompagnent.

Alberto a enfin mis la main sur le médecin : il faut que l'on soit à l'hôpital à neuf heures du matin. Dans le réduit qui sert de cuisine, de salle à manger, de buanderie, de mangeoire et d'urinoir pour chats et chiens, se tient une réunion hétérogène. Y participent : le patron, avec sa philosophie sans finesse, Dofia Carolina, une vieille dame sourde et serviable qui a rendu à notre bouilloire une allure de bouilloire, un Mapuche alcoolique et débile mental à la mine patibulaire, deux invités plus ou moins normaux et la perle de la réunion : Dona Rosita, une vieille folle. La conversation tourne autour d'un fait divers macabre dont Rosita a été le témoin. Car il semble qu'elle ait été la seule à avoir assisté à la scène où un homme armé d'un grand couteau a écorché vive sa pauvre voisine.

« Et elle criait votre voisine, Dofia Rosita ?

— Pensez donc ! Comme s'il n'y avait pas de quoi crier, il l'écorchait vive ! Et ce n'est pas tout, après il l'a emmenée jusqu'à la mer et l'a jetée à l'eau pour qu'elle l'emporte. Ah vraiment ! Ça brisait le cœur d'entendre crier cette femme. Monsieur, si vous aviez vu ça ! Mais Rosita, pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ?

— Pourquoi ? Vous vous souvenez quand ils ont écorché vive votre cousine ? Eh bien je suis allée porter plainte et ils m'ont dit que j'étais folle, que je devais arrêter de raconter des choses bizarres, sinon ils allaient m'enfermer, voyez-vous ça ! Non, moi je ne préviens plus ces gens-là ! »

Au bout d'un moment, la conversation tourne autour de « l'envoyé de Dieu », un individu qui utilise les pouvoirs que le Seigneur lui a donnés pour guérir la surdité, la mutité, la paralysie, etc., et puis il passe la facture. Il paraît que l'affaire n'est pas plus mauvaise qu'une autre. La publicité par petites annonces est extraordinaire et la crédulité des gens aussi, mais par contre tout le monde rit ouvertement des choses qu'a vues Dofia Rosita.

L'accueil que nous ont réservé les médecins n'a pas été des plus aimables, mais nous avons atteint notre objectif puisqu'ils nous ont donné une lettre de recommandation pour Molinas Luco, le maire de Valparaiso.

Après avoir pris congé avec toutes les civilités d'usage, nous nous dirigeons vers la mairie. Notre allure comateuse fait mauvais effet sur le préposé qui nous introduit, mais il a reçu l'ordre de nous laisser passer. La secrétaire nous montre la copie d'une lettre envoyée en réponse à la nôtre. On nous y explique que notre entreprise est impossible car le seul bateau qui

faisait le trajet est déjà parti et qu'il n'y en a pas d'autre avant un an. Tout de suite après, nous passons dans le somptueux bureau du Dr Molinas Luco qui nous reçoit très aimablement. Il donne pourtant l'impression déjouer une scène comme dans une pièce de théâtre et soigne beaucoup sa diction. Il ne s'enthousiasme que lorsqu'il parle de l'île de Pâques, qu'il a arrachée aux Anglais en prouvant son appartenance au Chili. Il nous recommande de nous tenir au courant de ce qui se passe et nous promet de nous y emmener l'année suivante. « Même si je ne suis plus ici, je serai toujours président de l'île de Pâques », nous dit-il, comme pour avouer tacitement la défaite électorale de Gonzalez Videla. En sortant, le préposé nous enjoint d'emmener le chien. Devant notre étonnement, il nous montre un chiot qui vient de faire ses besoins sur le tapis du vestibule et qui mordille le pied d'une chaise. Le chien nous a probablement suivis, attiré par notre allure de vagabonds, et les gardiens l'ont pris pour un attribut supplémentaire de notre accoutrement bizarre. Résultat : le pauvre animal, privé des liens qui nous unissaient, reçoit une bonne série de coups de pied et part en hurlant. C'est toujours une consolation de savoir qu'il y a des êtres dont le bonheur dépend de nous.

Maintenant que nous sommes bien décidés à éviter le désert du nord du Chili en voyageant par la mer, nous nous adressons à toutes les compagnies de navigation pour solliciter un billet pour les ports du Nord. Le capitaine de l'une d'elles promet de nous emmener si nous obtenons l'autorisation des autorités maritimes de payer notre billet en travaillant. Réponse négative, bien entendu, et nous nous retrouvons au point de départ. Alberto prend alors une décision héroïque dont il me fait part aussitôt : nous allons monter en douce sur le bateau et nous cacher dans la cale.

Mais, pour bien s'y prendre, il faut attendre la nuit, convaincre le matelot de garde, et attendre la suite des événements. Nous rassemblons nos paquets, évidemment trop nombreux pour l'entreprise, et, après une scène d'adieux déchirants, nous poussons le portail de l'entrée du port. Puis, brûlant nos dernières cartouches, nous nous lançons dans cette aventure maritime.

CLANDESTINS

Nous passons la douane sans le moindre problème et nous dirigeons courageusement vers notre destination. Le bateau choisi, le *San Antonio,* est au centre de l'activité fébrile du port. Mais, vu sa petite taille, il n'a pas besoin d'accoster directement pour que les grues l'atteignent, si bien qu'il reste éloigné du quai de plusieurs mètres. Il nous reste alors à attendre que le bateau se rapproche pour monter, et nous guettons le moment propice avec philosophie, assis sur nos paquets. L'équipe d'ouvriers changeant à minuit, on approche alors le bateau. Mais le capitaine du quai, un individu au visage peu sympathique, s'installe sur l'embarcadère pour surveiller l'entrée et la sortie du personnel. Le grutier, dont nous sommes devenus entre-temps les amis, nous conseille d'attendre une autre occasion, parce que ce type a une réputation de salaud. Nous entamons donc une longue attente qui dure toute la nuit, en nous réchauffant dans la grue, un vieil appareil qui fonctionne à la vapeur. Le soleil se lève tandis que nous sommes toujours en train d'attendre

avec nos paquets, sur le quai. Notre espoir de monter à bord s'est déjà complètement évanoui lorsque arrive le capitaine, et à sa suite le nouvel embarcadère fraîchement réparé, si bien qu'un contact permanent s'établit entre le *San Antonio* et la terre ferme. C'est le moment que nous choisissons pour embarquer. Bien instruits par le grutier, nous faisons comme chez nous et nous nous engageons avec tous nos paquets dans la partie réservée aux officiers, en nous enfermant dans les toilettes. À partir de là, notre seule tâche est de dire d'une voix nasillarde : « il y a quelqu'un », ou « c'est occupé », la demi-douzaine de fois où quelqu'un s'approche.

Déjà midi, le bateau vient de partir, mais nous sommes beaucoup moins heureux car les latrines, bouchées depuis déjà pas mal de temps sans doute, dégagent une odeur insupportable. En plus, il fait très chaud. Vers une heure, voilà qu'Alberto vomit tout ce qu'il a dans l'estomac. À cinq heures de l'après-midi, morts de faim et sans la moindre côte en vue, nous nous présentons devant le capitaine pour lui exposer notre situation de clandestins. Ce dernier, plutôt surpris de nous revoir dans de telles circonstances, mais cherchant à faire impression devant les autres officiers, nous fait un clin d'œil ostensible tout en nous demandant, d'une voix tonitruante :

« Vous croyez que pour voyager, il n'y a qu'à se fourrer dans le premier bateau qui passe ? Vous n'avez pas pensé aux conséquences de vos actes... »

En réalité, nous n'avions pensé à rien.

Il appelle le contremaître et le charge de nous donner du travail et quelque chose à manger. Nous dévorons notre ration, mais lorsque j'apprends que je suis chargé de nettoyer les fameuses latrines, la nourriture me reste en travers de la gorge. En descendant l'escalier, grommelant entre mes dents et

suivi du regard moqueur d'Alberto, chargé d'éplucher les pommes de terre, je suis tenté, je l'avoue, d'oublier tout ce qu'on a pu écrire sur les règles de la bonne camaraderie et de demander à changer de travail. Car c'est parfaitement injuste ! Il a ajouté une bonne dose de cochonneries à celles qui se sont déjà accumulées là-bas, et c'est moi qui dois nettoyer.

Après que nous avons consciencieusement accompli notre tâche, le capitaine nous appelle à nouveau. Pour nous recommander, cette fois, de ne souffler mot sur notre précédente entrevue et nous dire qu'il veillerait à ce que tout se passe bien à notre arrivée à Antofagasta, destination du navire. Il nous donne pour dormir la cabine d'un officier exempt de service et, le soir venu, nous invite à jouer à la canasta et à prendre un verre par la même occasion. Après un sommeil réparateur, nous nous levons avec la conviction que le proverbe *escoba nueva bare bien*[1]est juste, et nous nous mettons à travailler avec beaucoup d'ardeur, tout à fait disposés à payer au centuple le prix du billet. Toutefois, à midi, nous commençons à trouver qu'on nous bouscule trop, et dans l'après-midi, nous finissons par nous convaincre que nous ne sommes qu'une paire de fainéants de la pire espèce. Nous espérons nous endormir rapidement pour terminer le travail le lendemain, sans compter tout notre linge sale à laver, mais le capitaine nous invite à nouveau à jouer aux cartes et nos bonnes résolutions s'envolent.

Il faut environ une heure au contremaître, assez antipathique par ailleurs, pour réussir à nous faire lever et à nous mettre au travail. Moi, il me charge de laver les ponts au kérosène, tâche qui prend toute la journée sans que j'en vienne à bout. Ce planqué d'Alberto, toujours en cuisine, mange tant qu'il peut, sans se soucier plus que ça d'identifier ce qui lui tombe dans le gosier.

Dans la soirée, après d'épuisantes parties de canasta, nous regardons la mer immense, pleine de reflets vert clair. Ensemble, appuyés au bastingage, mais très distants l'un de l'autre, chacun volant dans son propre avion vers la stratosphère de ses rêves. Et nous comprenons là que notre vocation est de sillonner indéfiniment les routes et les mers du monde. En restant toujours curieux, en regardant tout ce qui se présente à nos yeux. En flairant tous les coins mais toujours sur la pointe des pieds, sans prendre racine nulle part, ni s'attarder à étudier le substrat de quelque chose : la périphérie nous suffit. Alors que tous les thèmes sentimentaux que peut inspirer la mer alimentent notre conversation, les lumières d'Antofagasta commencent à briller dans le lointain, vers le nord-est. C'est la fin de notre aventure de clandestins, ou pour le moins la fin de cette aventure, car le bateau rentre... à Valparaiso.

1. «Tout nouveau tout beau » (N.d.T.).

CETTE FOIS-CI, C'EST RATE

Je le revois parfaitement, maintenant, le capitaine ivre ainsi que tous ses officiers et le patron moustachu de l'embarcation voisine, avec sa mine défaite par le mauvais vin. Et les fous rires de l'assistance pendant que certains racontaient notre odyssée : « Ce sont des malins, entends-tu ; et maintenant tu peux être sûr qu'ils sont dans ton bateau... tu verras bien en haute mer. » Le capitaine a dû glisser cette phrase ou quelque chose d'approchant à son collègue et ami. Mais nous, nous n'en savions rien, il ne manquait qu'une heure avant que le bateau ne lève l'ancre et nous étions parfaitement installés, ensevelis sous une tonne de melons parfumés et mangeant à qui mieux mieux. Nous nous disions combien nous trouvions sympa cette bande de gros marins puisque, avec la complicité de l'un d'entre eux, nous avions pu monter à bord et nous cacher en un lieu si sûr. Juste à ce moment-là, nous avons entendu une voix courroucée, et une paire de moustaches qui nous a semblé immense a surgi d'on ne sait où, nous plongeant dans la plus totale confusion. La longue rangée d'écorces de melons, parfaitement nettoyées, flottait en file indienne sur la mer calme. Le reste fut une ignominie. Le marin nous a dit par la suite : « Je l'aurais éloigné, les gars, mais il a vu les melons et il a immédiatement lâché une bordée d'injures qui n'a épargné personne, je crois. Vous savez, les gars, il a le vin mauvais le capitaine. »

Et après (presque honteux) : « Si vous n'aviez pas mangé tant de melons, les gars ! »

Un de nos vieux compagnons du *San Antonio* a résumé toute sa brillante philosophie dans cette phrase délicieuse : « Camarades, vous êtes une belle brochette de vrais couillons, pourquoi vous n'arrêtez pas vos couillonnades et vous n'allez pas déconner dans votre couillon de pays ? »

C'est à peu près ce que nous avons fait : nous avons pris nos affaires et nous sommes partis en direction de Chuquicamata, la célèbre mine de cuivre.

Mais il nous fallait plus d'une journée. Et il y eut une parenthèse d'un jour pour demander aux autorités la permission de visiter la mine et pour prendre congé, comme il se devait, de nos enthousiastes marins bacchiques.

Couchés à l'ombre maigre de deux poteaux électriques, au début du chemin aride qui mène aux gisements, nous passons une bonne partie de la journée à échanger des cris d'un poteau à l'autre, jusqu'à ce que se profile sur la route la silhouette asthmatique de la camionnette qui nous emmène à mi-parcours, au village nommé Baquedano.

Là, nous sommes devenus amis avec un couple d'ouvriers chiliens, des communistes. À la lumière de la bougie avec laquelle nous nous éclairions pour préparer le maté et manger un morceau de pain et de fromage, les traits tirés de l'ouvrier apportaient une note mystérieuse et tragique. Dans son parler simple et expressif, il raconta ses trois mois de prison, sa femme affamée qui l'avait suivi avec une loyauté exemplaire, ses enfants laissés chez un voisin compatissant, son errance infructueuse en quête de travail, et ses compagnons mystérieusement disparus, dont on disait qu'ils avaient été jetés à la mer.

Ce couple transi et blotti dans la nuit du désert était la vive représentation du prolétariat de n'importe quelle partie du monde. Ils n'avaient pas la moindre couverture pour s'abriter, et nous leur avons donné l'une des nôtres, nous enveloppant tant bien que mal, Alberto et moi, dans celle qui nous restait. C'est l'une des fois où j'ai le plus souffert du froid, mais aussi où je me suis senti davantage fraterniser avec cette espèce humaine, si étrange pour moi...

À huit heures du matin, nous avons trouvé un camion pour nous emmener au village de Chuquicamata et nous nous sommes séparés du couple qui s'apprêtait à partir vers les mines de soufre de la cordillère. Là où le climat est tellement mauvais et les conditions de vie si pénibles que l'on n'exige pas de permis de travail et qu'on ne demande à personne quelles sont ses idées politiques. La seule chose qui compte, c'est l'enthousiasme avec lequel l'ouvrier va ruiner sa santé en échange des quelques miettes qui assurent sa subsistance.

Bien que la distance nous ait fait perdre de vue la frêle silhouette du couple, nous continuions à voir le visage extrêmement décidé de l'homme et nous avions en mémoire son invitation naïve : « Venez, camarades, venez, moi aussi je suis un vagabond », par laquelle, au fond, il montrait son mépris envers le parasitisme qu'il voyait dans notre errance sans but.

Vraiment, il est malheureux que des mesures de répression soient

prises contre des personnes pareilles. Mis à part le danger que peut ou non représenter, pour la vie saine d'une communauté, la « vermine communiste » qui avait éclos en lui, il ne s'agissait en fait que du désir naturel d'obtenir quelque chose de mieux et d'une protestation contre la faim qui lui tenaillait le corps. C'est cela qu'exprimait son amour pour cette doctrine étrange dont il ne pourrait jamais comprendre l'essence, mais dont le résumé : « du pain pour les pauvres », était fait de mots qui étaient à sa portée et, plus encore, qui remplissaient son existence.

Et voilà les propriétaires, les blonds et efficaces administrateurs, qui nous disaient avec impertinence, dans leur langue de bois : « Ce n'est pas une ville touristique, je vous donnerai un guide qui vous montrera les installations en une demi-heure, et vous nous ferez ensuite le plaisir de ne plus nous embêter, car nous avons beaucoup de travail. » La grève menaçait. Et le guide, serviteur fidèle des propriétaires yankees : « Imbéciles de *gringos,* ils perdent des milliers de pesos par jour dans une grève parce qu'ils refusent de donner quelques centimes de plus à de pauvres ouvriers ; quand notre général Ibanez arrivera, tout ça va se terminer. » Et un contremaître poète : «Voilà les fameux gradins qui permettent l'exploitation totale du minerai de cuivre, beaucoup de gens comme vous me demandent un tas de choses techniques, mais c'est rare qu'ils demandent combien de vies ça a coûté, je ne peux pas vous répondre, mais merci beaucoup de la question, docteurs. »

Dans la grande mine, l'efficacité froide et la rancœur impuissante sont solidaires, tous sont unis malgré la haine par le besoin commun de vivre et de spéculer sur le dos des autres. On verra bien si le mineur, un jour, prend son pic avec plaisir pour aller s'empoisonner les poumons, conscient de sa joie. On dit que là-bas, d'où vient la flambée rouge qui éblouit aujourd'hui le monde, on dit que c'est comme ça. Moi, je ne sais pas.

CHUQUICAMATA

Chuquicamata semble être le théâtre d'un drame moderne. On ne peut pas dire qu'elle manque de beauté, mais c'est une beauté sans grâce, imposante et glaciale. En s'approchant de la zone de la mine, on a l'impression que tout le paysage se concentre pour donner une sensation d'asphyxie dans la plaine. Il arrive un moment, après un parcours de deux cents kilomètres, où l'on reçoit

la légère nuance verte par laquelle le petit village de Calama interrompt la grisaille monotone, avec toute l'allégresse que mérite sa véritable condition d'oasis dans le désert. Et quel désert ! Il est qualifié par l'observatoire météorologique de Moctezuma, près de *Chuqui,* de désert le plus sec du monde. Sans la moindre plante qui puisse pousser sur leurs terres salpêtreuses, les collines, impuissantes contre l'attaque des vents et des eaux, présentent leurs versants gris prématurément vieillis dans la lutte contre les éléments, avec des rides qui ne correspondent pas à leur âge géologique. Et là, combien sont-ils, parmi ces gisements qui escortent leur fameux frère de Chuquicamata, à renfermer dans leurs ventres alourdis des richesses pareilles aux siennes, attendant les bras arides des pelles mécaniques qui dévoreront leurs entrailles avec l'inévitable assaisonnement de vies humaines.

Celles des héros malheureux et ignorés de cette bataille, qui meurent misérablement dans les mille et un pièges par lesquels la nature défend ses trésors, et sans autre idéal que celui d'obtenir leur pain quotidien.

Chuquicamata est essentiellement constituée d'une colline cuprifère dont l'énorme masse est sillonnée de gradins de vingt mètres de haut, d'où le minerai extrait est facilement transporté par chemin de fer. La conformation particulière du filon permet d'effectuer toute l'extraction à ciel ouvert et le traitement industriel du minerai dont la teneur en cuivre est de un pour cent. Tous les matins, on dynamite la colline, et de grandes pelles mécaniques chargent le matériau qui est emmené par chemin de fer jusqu'aux moulins où il est broyé. Ce broyage s'effectue en trois étapes successives qui convertissent le matériau en résidu de taille moyenne. On le met alors en présence d'une solution d'acide sulfureux qui extrait le cuivre sous forme de sulfate, en formant aussi du chlorure cuivreux qui, après ajout d'une mouture de fer pur, se transforme en chlorure ferrique. De là, le liquide est transporté à la « maison verte » où la solution de sulfate de cuivre est mise dans de grande cuves et soumise une semaine durant à un courant de trente volts qui provoque l'électrolyse du sel, tandis que le cuivre adhère aux fines plaques du même métal préalablement formé dans d'autres bassines avec des solutions plus riches. Au bout de cinq ou six jours, la plaque est prête pour la fusion. La solution a perdu de huit à dix grammes de sulfate par litre et s'enrichit en présence de nouvelles quantités de mouture du matériau. Les plaques obtenues sont mises à chauffer dans des fours et, au bout de douze heures de fusion à plus de 2 000° C, elles sont converties en feuilles de 350 livres chacune. Tous les soirs, un convoi de 45 wagons, transportant chacun plus de vingt tonnes de cuivre, résultat du travail de la journée, descend à Antofagasta.

Voilà, en bref et expliqué par un profane, le procédé de fabrication qui, à Chuquicamata, fait vivre une population d'environ trois mille âmes. Mais sous cette forme, on n'extrait le minerai qu'à l'état d'oxyde. La Chile

Exploration Company est en train d'installer une usine annexe pour traiter le minerai sous forme de sulfures. Cette usine, la plus grande du monde dans sa catégorie, possède deux cheminées de 96 mètres de haut chacune et absorbera presque toute la production des années à venir, tandis que l'ancienne fonctionnera à vitesse réduite, car la couche de minerai à l'état d'oxyde est près de s'épuiser. Pour faire face aux besoins de la nouvelle fonderie, on a déjà accumulé un énorme stock de matériau brut qui sera transformé à partir de 1954, date à laquelle l'usine ouvrira ses portes.

Le Chili produit vingt pour cent du cuivre mondial, et dans cette période incertaine de préguerre où le métal en question a pris une importance vitale parce qu'il est irremplaçable dans certains types d'armes, il se livre dans le pays une bataille politico-économique entre les partisans de la nationalisation des mines, qui unit les formations de gauche et les nationalistes, et ceux qui, se fondant sur l'idéal de la libre entreprise, préfèrent une mine bien administrée (même par des mains étrangères) à l'administration douteuse de l'Etat. Ce qui est sûr, c'est que, depuis le Congrès, de sévères

accusations ont été lancées contre les compagnies usufruitières des concessions actuelles, accusations qui révèlent le climat d'aspirations nationalistes sur la production du pays. Quelle que soit l'issue de la bataille, il serait bon de ne pas oublier la leçon que nous offrent les cimetières des mines, même s'ils ne contiennent qu'une petite partie de l'immense masse humaine engloutie parles éboulements, la silice ou le climat infernal de la montagne.

UN KILOMETRAGE ARIDE

Une fois la gourde vidée, s'avancer à pied dans le désert devenait une entreprise très pénible. Cependant, nous y sommes allés sans crainte, laissant derrière nous la barrière qui marque la limite de la ville de Chuquicamata. Tant que nous sommes restés dans le champ visuel des habitants du lieu, nous avons marché d'un pas athlétique. Mais ensuite, l'immense solitude des Andes pelées, le soleil de plomb qui nous tombait sur la tête et le poids mal réparti de sacs à dos encore plus mal fixés nous ont ramenés à la réalité. À quel point notre situation était « héroïque », comme l'avait qualifiée l'un des douaniers, nous n'en savions rien. En revanche, nous commencions à soupçonner, et avec raison, je crois, que le mot qui la définissait le mieux devait tourner autour de

l'adjectif « stupide ».

Au bout de deux heures de marche, au plus dix kilomètres, nous nous sommes écroulés à l'ombre d'un poteau qui indiquait je ne sais quoi, seul objet à pouvoir nous offrir un minuscule abri contre les rayons du soleil. Et toute la journée, nous sommes restés là, étendus de manière à recevoir, au moins dans les yeux, l'ombre du poteau.

Le litre d'eau que nous avions emporté fut vite absorbé et l'après-midi, la gorge sèche et complètement vidés, nous avons pris la route vers la guérite du garde qui surveille la barrière.

C'est là que nous avons passé la nuit, blottis à l'intérieur du réduit, où un feu vif maintenait une température agréable malgré le froid qu'il faisait au-dehors. Le gardien, avec la proverbiale amabilité chilienne, nous offrit son repas : maigre festin après un jeûne d'une journée entière, mais beaucoup mieux que rien.

Le lendemain à l'aube, la camionnette d'une compagnie de cigarettes est passée et nous a rapprochés de notre lieu de destination. Mais, alors que l'équipage devait aller directement vers le port de Tocopilla, nous pensions prendre vers le nord pour essayer d'atteindre Llave, de sorte qu'ils nous ont laissés au croisement de deux routes. Nous avons repris la marche avec l'espoir d'atteindre la première maison habitée que nous savions distante de huit kilomètres, mais gagnés par la fatigue juste à mi-chemin, nous avons opté pour la sieste. Dépliant l'une des couvertures entre un poteau télégraphique et une pierre du chemin, nous nous sommes couchés dessous, notre corps prenant un véritable bain turc pendant que nos pieds prenaient un bain de soleil.

Au bout de deux ou trois heures de sieste, alors que nous avions perdu environ trois litres d'eau chacun, est passée une petite Ford chargée de trois nobles citoyens qui tenaient une cuite de première et chantaient des *cuecas*[1] à pleins poumons. C'étaient les grévistes de la mine de Magdalena qui fêtaient à l'avance le triomphe de la cause du peuple en se soûlant à qui mieux mieux. Ces ivrognes allaient à une gare des environs où ils nous ont laissés. Nous y avons rencontré un groupe de cantonniers qui s'entraînaient au football en prévision d'un match avec une équipe rivale. Alberto a sorti de son sac à dos une paire d'espadrilles et a commencé à dicter ses instructions. Spectaculaire résultat : nous nous sommes retrouvés engagés pour le match du dimanche suivant. Comme salaire : le gîte, le couvert et le transport jusqu'à Iquique.

Deux jours ont passé avant le dimanche en question, deux jours marqués par une splendide victoire de l'équipe dans laquelle nous jouions tous deux, et par les chevreaux grillés qu'Alberto avait préparés pour émerveiller la

concurrence grâce à l'art culinaire argentin. Nous avons trompé l'attente en visitant les installations de dépuration de nitrates, très nombreuses dans cette partie du Chili.

En vérité, les exploitants n'ont pas grand-chose à faire pour extraire la richesse minérale dans cette partie du monde. Il n'y a qu'à retirer la couche superficielle qui contient le minerai et à transporter celui-ci jusqu'aux cuves où il est soumis à un processus séparateur pas très compliqué, qui a pour résultat l'extraction des nitrates, des nitrites et de l'iode que contient le mélange. À ce qu'il semble, les premiers exploitants furent les Allemands, mais on a par la suite exproprié leurs usines et ce sont maintenant les Anglais qui les possèdent en grande partie.

Les deux plus grandes usines, en termes de production et de masse salariale, étaient alors en grève et se situaient au sud de notre route, nous avons donc décidé de ne pas les visiter. En revanche, nous avons visité un établissement assez important, La Victoria, à l'entrée duquel un monolithe signale l'endroit où est mort Hector Supicci Sedes, le merveilleux coureur automobile uruguayen qui fut écrasé par un autre coureur au moment où il achevait de se ravitailler.

l. Airs de danse chiliens (N.d.X).

Une kyrielle de camions nous a transportés à travers toutes ces régions jusqu'à notre arrivée à Iquique, douillettement enveloppés dans un manteau de luzerne, chargement du camion qui nous y conduisait. Notre arrivée, avec le soleil qui se levait dans notre dos et se reflétait dans une mer d'un bleu très pur à cette heure, ressemblait à un épisode des *Mille et Une Nuits.* Sur les falaises surplombant le port, tel un tapis volant, le camion apparaissait dans un vol paisible et ronronnant, la première vitesse freinant la chute. Depuis notre observatoire, nous voyions s'approcher le plan complet de la ville, totalement à découvert.

À Iquique, pas un seul bateau, ni argentin ni d'ailleurs, si bien qu'il ne servait à rien de rester sur le port ; nous avons donc décidé de profiter du premier camion qui partait en direction d'Arica.

LE CHILI, CEST FINI

Les nombreux kilomètres qui séparent Iquique d'Arica défilent entre montées et descentes continuelles qui nous emmènent de plateaux arides en vallées, au fond desquelles coule un filet d'eau, à peine suffisant pour permettre à des arbustes rachitiques de croître sur ses bords. Dans ces pampas d'une aridité absolue, la journée est d'une chaleur étouffante et la température se rafraîchit beaucoup à la tombée de la nuit, comme c'est la règle dans les climats désertiques. Par ailleurs, on reste impressionné à l'idée que Valdivia est passé par-là, avec sa poignée d'hommes, parcourant cinquante ou soixante kilomètres sans trouver une goutte d'eau ni le moindre arbuste pour s'abriter aux heures de la plus forte chaleur. Quand on connaît les lieux où sont passés les conquistadors, on place l'exploit de Valdivia et de ses hommes au rang des plus considérables de la colonisation espagnole. Il s'agit sans aucun doute d'une performance supérieure à celles qui foisonnent dans l'histoire de l'Amérique car, après l'aventure guerrière, ses heureux acteurs ont trouvé le moyen de dominer des royaumes richissimes où la sueur de la conquête s'est convertie en or. L'acte de Valdivia illustre le désir, jamais démenti, qu'a l'homme de trouver un endroit où exercer son autorité de manière indiscutable. La fameuse phrase attribuée à César — où il dit préférer être le premier dans l'humble village des Alpes qu'il traversait, plutôt qu'être le second à Rome — se vérifie avec moins de pompe, mais autant de force, dans l'épopée de la conquête du Chili. Et si le moment où l'indomptable main de *Yaraucan* Caupolican arrachait la vie au conquistador, si cet instant extrême n'avait pas été submergé par la panique de l'animal traqué, je suis sûr qu'en faisant le bilan de sa vie passée, Valdivia aurait trouvé une pleine justification à sa mort dans le simple fait d'être chef tout-puissant d'un peuple guerrier. Il appartenait en effet à ce type d'homme particulier, que chaque race produit de temps en temps, chez qui l'autorité sans limites est un désir inconscient. Un désir qui peut aller jusqu'à rendre naturelles toutes les épreuves qu'il endure pour l'atteindre.

Arica est un petit port sympathique qui n'a pas encore perdu le souvenir de ses anciens propriétaires péruviens et forme une espèce de transition entre les deux pays, si différents malgré leur proximité géographique et leur ascendance commune.

Le rocher, orgueil du village, dresse à pic son imposante masse de cent mètres de haut. Les palmiers, la chaleur et les fruits tropicaux vendus sur les marchés lui donnent l'air particulier d'un village des Caraïbes ou de quelque chose d'approchant, rien à voir en tout cas avec les villages du Sud.

Un médecin, qui nous a témoigné tout le mépris qu'un bourgeois bien installé et très à l'aise peut ressentir pour deux vagabonds (même diplômés), nous a autorisés à dormir à l'hôpital du village. Nous avons tôt fait de nous échapper de cet endroit si peu hospitalier, pour aller droit sur la frontière et entrer au Pérou. Mais avant, nous avons dit adieu au Pacifique avec un dernier

bain (avec du savon et tout et tout), ce qui a réveillé un désir enfoui d'Alberto : manger des fruits de mer. Nous sommes donc partis à la recherche de palourdes et autres coquillages, sur la plage et dans les rochers. Nous avons mangé quelque chose de baveux et de salé, qui n'a ni trompé notre faim ni satisfait le caprice d'Alberto, et qui ne nous a finalement donné aucun plaisir marin car la bave était plutôt désagréable, et surtout telle quelle, sans accompagnement... n'en parlons pas.

Après avoir mangé au poste de police, nous sommes partis à notre heure habituelle et avons suivi la côte jusqu'à la frontière. Mais une camionnette nous a pris en chemin et c'est confortablement installés que nous sommes parvenus au poste frontière. Nous y avons rencontré un douanier qui avait travaillé à la frontière argentine si bien qu'il connaissait et comprenait notre passion pour le maté. Il nous a donné de l'eau chaude, des *bollitos* et, comble du luxe, un véhicule pour nous emmener à Tacna. Après les poignées de mains et les lieux communs pompeux sur les Argentins au Pérou, avec lesquels le chef du détachement douanier nous a très aimablement reçus, en arrivant à la frontière, nous avons dit adieu à ce sol chilien si hospitalier.

CHILI, COUP D'OEIL ELOIGNE

En rédigeant ces notes de voyage, dans mon élan d'enthousiasme d'alors et avec mes réactions à chaud, j'ai écrit quelques extravagances et je crois être resté, en règle générale, assez loin de ce qu'un esprit scientifique pourrait attendre. De toutes façons, plus d'une année après ces notes, il m'est impossible de formuler l'idée que je me fais actuellement du Chili. Je préfère faire la synthèse de ce que j'ai écrit auparavant.

Commençons par notre spécialité médicale. L'état général de la santé chilienne laisse beaucoup à désirer (j'ai compris par la suite qu'il était bien supérieur à celui d'autres pays que j'ai connus peu à peu). Très rares sont les hôpitaux entièrement gratuits et on peut y lire des affiches de ce genre : « Pourquoi vous plaignez-vous des soins si vous ne contribuez pas à l'entretien de cet hôpital ? ». Dans le Nord, malgré tout, les soins sont habituellement gratuits mais ce qui compte, c'est l'internement; un internement qui va de sommes dérisoires, il est vrai, à de véritables monuments au vol légal. Dans la mine de Chuquicamata, les ouvriers accidentés ou malades bénéficient d'une

assistance médicale et d'un secours hospitalier pour la somme de 50 escudos chiliens par jour, mais les patients étrangers à l'usine paient, eux, quotidiennement entre 300 et 500 escudos. Les hôpitaux sont pauvres, ils manquent en général de médicaments et de salles adéquates. Nous avons vu des salles d'opération mal éclairées, sales même parfois, et pas dans les petits villages, mais à Valparaiso même. Pas assez d'instruments. Les toilettes très sales. Le manque d'hygiène est évident au niveau national. Au Chili (je l'ai vu ensuite dans presque toute l'Amérique), on a coutume de ne pas jeter le papier hygiénique usagé dans les latrines, mais au-dehors, par terre, ou dans des cartons réservés à cet usage.

La situation sociale du peuple chilien est inférieure à celle des Argentins. Outre les bas salaires que l'on paie dans le Sud, le travail est très rare et le manque de protection que les autorités accordent au travailleur (très supérieure cependant à celle qu'accordent les gouvernements du nord de l'Amérique du Sud) provoque de véritables vagues d'émigration chilienne vers l'Argentine, à la recherche de l'or qu'une habile propagande politique s'est chargée de faire miroiter aux habitants du côté ouest des Andes. Dans le Nord, on paie mieux l'ouvrier dans les mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, d'or, etc., mais la vie est beaucoup plus chère, on manque en général d'articles de première nécessité et les conditions climatiques de la montagne sont très rudes. Je me souviens du haussement d'épaules significatif avec lequel un chef de mine de Chuquicamata a répondu à mes questions sur l'indemnisation versée aux familles des 10000 ouvriers au moins, enterrés dans le cimetière de la localité.

Le climat politique est confus (ceci fut écrit avant les élections qui firent triompher Ibanez) : il y a quatre candidats au pouvoir, parmi lesquels Carlos Ibafiez de Campo semble en tête. C'est un militaire à la retraite avec des tendances dictatoriales et des visées politiques semblables à celles de Peron, qui inspire au peuple un enthousiasme de type « *caudillesque* »[1]. Son action s'appuie sur le Parti socialiste populaire, auquel s'unissent des fractions minoritaires. La seconde place, à mon avis, sera occupée par Pedro Enrique Alfonso, candidat officiel du parti officialiste, à la politique ambiguë, apparemment pro-américain et enclin à flirter avec les autres partis politiques. Le porte-drapeau de la droite est Arturo Matte Larrain, un gros bonnet, gendre du défunt président Alessandri, qui compte sur le soutien de tous les secteurs réactionnaires de la population. Et, en dernier lieu, Salvador Allende, candidat du Front du Peuple qui a l'appui des communistes. Ceux-ci ont vu leurs forces réduites à 40 000 votes, en raison du nombre des personnes privées de droit de vote pour avoir adhéré au parti.

Il est probable que M. Ibafiez mène une politique latino-américaniste en s'appuyant sur la haine anti-américaine pour obtenir, en même temps qu'une certaine popularité, la nationalisation des mines de cuivre et d'autres

minerais (le fait de savoir que les Américains détiennent au Pérou d'énormes gisements, pratiquement prêts pour l'exploitation, a beaucoup diminué ma confiance dans la possibilité de nationaliser ces mines, au moins à court terme), celle des chemins de fer, etc. ; et pour augmenter dans de fortes proportions les échanges argentino-chiliens.

Le Chili offre des possibilités économiques à n'importe quelle personne de bonne volonté qui n'appartient pas au prolétariat et dont le travail exige une certaine dose de culture ou de savoir technique. Son territoire offre de réelles facilités pour élever du bétail en quantité suffisante pour couvrir ses besoins, des céréales en quantité presque satisfaisante et des minerais qui lui permettraient d'être un puissant pays industriel, puisqu'il a des mines de fer, de cuivre, de houille, d'étain, d'or, d'argent, de manganèse et de salpêtre.

1. De caudillo : dictateur (N.d.T.).

Le plus gros effort à faire : se débarrasser de son gênant ami yankee, ce qui est, pour le moment du moins, une tâche cyclopéenne, vu la quantité de dollars investis par les yankees, la facilité et l'efficacité avec laquelle ils peuvent exercer une pression économique dès l'instant où leurs intérêts économiques se trouvent menacés.

TARATA, LE NOUVEAU MONDE

Quelques mètres à peine nous séparaient du poste de la Garde civile marquant la fin du village et nos sacs à dos pesaient déjà sur nos épaules, comme si nous en avions centuplé la charge. Le soleil tapait et, comme d'habitude, nous étions trop couverts pour l'heure, ce qui ne nous empêcherait pas d'avoir froid plus tard. Le chemin montait rapidement et nous sommes arrivés assez vite à la pyramide que nous voyions depuis le village et qui avait été construite en hommage aux victimes de la guerre contre le Chili. C'est là que nous avons décidé de faire notre première halte et de tenter notre chance auprès des camions qui passaient. Des collines pelées, presque sans un brin de

végétation, c'était tout ce qu'on voyait depuis notre chemin. À distance, le paisible Tacna semblait encore plus petit, avec ses ruelles de terre et ses toits rougeâtres. La première voiture qui passa produisit sur nous une forte émotion. Nous finies un signe timide et le conducteur, à notre grande surprise, s'arrêta devant nous. Alberto, responsable des opérations, expliqua en quelques mots archiconnus de moi la signification du voyage et lui demanda de nous emmener. Le camionneur fit un signe affirmatif et nous dit de monter à l'arrière, en compagnie d'un tas d'Indiens.

Nos bagages sur le dos et ravis de l'aubaine, nous allions grimper, quand il nous a rappelé :

«Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? jusqu'à Tarata, c'est cinq sols. »

Furieux, Alberto lui demanda pourquoi il venait de nous dire oui, alors que nous lui avions demandé de nous emmener gratuitement. Gratuitement, il ne savait pas trop ce que cela voulait dire, mais jusqu'à Tarata, c'était cinq sols...

« Et ils seront tous comme celui-là », dit Alberto.

Mais cette petite phrase contenait toute la colère qu'il avait contre moi, instigateur de l'idée de partir à pied pour arrêter les camions sur le chemin, au lieu de les attendre en ville comme lui le voulait. À ce moment-là, l'alternative était simple : ou bien revenir sur nos pas, ce qui revenait à s'avouer vaincus, ou bien aller de l'avant coûte que coûte. Nous avons choisi la seconde solution et continué la marche. Que ce choix n'ait pas été très sensé, deux éléments nous l'indiquaient clairement : le soleil qui allait bientôt se coucher et l'absence totale de signes de vie. Cependant, nous supposions que, si près de la ville, il y aurait bien une ou deux petites maisons, et forts de cette illusion nous avons poursuivi notre route.

Il faisait déjà nuit noire et nous n'avions pas trouvé la moindre trace d'habitation. Mais le pire était que nous n'avions pas d'eau pour faire la cuisine ou pour préparer le maté. Le froid redoublait, le climat désertique de la région et ce que nous avions grimpé se combinaient pour « serrer la vis ». Nous étions très fatigués. Nous avions décidé d'étendre les couvertures à terre et de dormir jusqu'à l'aube. Nous avons installé nos couvertures à tâtons, dans cette nuit sans lune et très noire, et nous nous sommes couverts le mieux possible.

Cinq minutes plus tard, Alberto m'informait qu'il était transi de froid et je lui répondais que mon pauvre corps l'était encore plus. Comme il ne s'agissait pas d'un concours de grelottement, nous avons décidé de faire face à

la situation en cherchant quelques branches pour allumer un feu, et nous nous sommes mis à la tâche. Résultat pratiquement nul : à nous deux, nous avons réuni une poignée de branches, de quoi faire un feu timide, incapable de rien chauffer. La faim nous tenaillait, mais beaucoup moins que le froid, si bien que nous ne supportions plus d'être couchés à regarder les trois braises de notre flambée. Il fallut lever le camp et nous avons continué dans l'obscurité. Au début, pour nous réchauffer, nous avons marché d'un pas rapide, mais nous nous sommes essoufflés en peu de temps. Je sentais la sueur couler sous mon blouson, mais mes pieds étaient insensibles et le petit vent qui nous fouettait le visage coupait comme un couteau. Deux heures après, nous étions pratiquement à bout de forces ; ma montre indiquait minuit et demi. En étant très optimistes, il nous restait cinq heures de nuit. Nouvelle délibération et nouvelle tentative pour dormir sous nos couvertures. Cinq minutes plus tard, nous reprenions la route. Il faisait encore nuit noire lorsque nous avons vu des phares au loin. Il n'était pas question de trop s'enthousiasmer à l'idée de pouvoir monter à bord du véhicule, mais au moins nous pourrions voir le chemin. Et c'est bien ce qui est arrivé : un camion nous a doublés, indifférent à nos appels hystériques et sa tramée lumineuse a éclairé la rase campagne, sans végétation ni habitations. Après, tout devient confus, chaque minute se faisait plus pesante que la précédente, et les dernières s'écoulaient comme des heures. Deux ou trois fois, l'aboiement lointain d'un chien nous a rendu un peu d'espoir, mais la nuit noire ne laissait rien voir et les chiens se taisaient ou les aboiements venaient d'une autre direction.

À six heures du matin, éclairés par la clarté grise de l'aube, nous avons aperçu deux cabanes au bord du chemin. Nous avons fait les derniers mètres au pas de charge, comme si nous n'avions rien sur le dos. Jamais on ne nous a accueillis aussi agréablement, jamais nous n'avions trouvé si bon le pain qu'on nous vendait, avec un bout de fromage, ni le maté aussi reconstituant. Pour ces gens simples, devant qui Alberto a sorti son titre de « docteur », nous étions une espèce de demi-dieux. Selon eux, nous venions de cette fameuse Argentine, ce merveilleux pays où vivait Perón et sa femme Evita, où les pauvres ont tous les mêmes choses que les riches et où les Indiens ne sont pas exploités ni traités aussi durement qu'ici. Nous avons dû répondre à toutes sortes de questions sur notre patrie et sur son mode de vie. Après cette nuit dont le froid transperce encore nos os, l'image de l'Argentine devient une vision flatteuse d'un passé tout en rose. Entourés de l'amabilité contenue des *cholos*[1], nous sommes allés jusqu'au lit sec d'une rivière voisine pour y déplier nos couvertures et y dormir, caressés par le soleil levant.

Nous reprenons la route à midi, le moral au beau fixe, oublieux des pénuries de la veille pour suivre les conseils du vieux Viscacha[2]. Le chemin est long, toutefois, et nous sommes fréquemment interrompus. À cinq heures de l'après-midi, nous nous arrêtons pour nous reposer, tout en observant d'un air indifférent la silhouette d'un camion qui s'approche. Comme les autres, il

doit être réservé au transport du bétail humain, puisque c'est ici l'affaire la plus juteuse. À notre grande surprise, le camion s'arrête tout à coup, et nous reconnaissons le garde civil de Tacna qui nous salue aimablement et nous invite à monter. Pas besoin, bien entendu, de réitérer l'invitation. Les Aymaras[3] nous regardent avec curiosité mais n'osent rien nous demander. Alberto engage la conversation avec plusieurs d'entre eux qui parlent très mal l'espagnol. Le camion continue à grimper à flanc de colline au milieu d'un paysage complètement désolé, où seuls les *churquis* épineux et rachitiques donnent une certaine apparence de vie à l'environnement. Mais soudain, le gémissement plaintif qu'émet le camion dans la grimpée se change en soupir de soulagement, et nous nous retrouvons enfin sur terrain plat.

1. Cholo : terme d'origine mexicaine, mais employé dans de nombreux pays latino-américains, pour désigner le métis ou l'Indien assimilé (N.d.T).

2. Le « vieux Viscacha » est un personnage du poème épique Martin Fierro, du poète argentin José Hernandez (1834-1886), qui raconte la vie d'un gaucho hors-la-loi combattant pour la cause des Indiens. Viscacha est un vieillard, emblème de la sagesse populaire, dont les conseils pratiques sont d'une simplicité souvent infaillible (N.d.T.).

3. Les Aymaras sont l'un des principaux groupes ethniques du Pérou précolombien. Ils sont encore nombreux aujourd'hui au Pérou et en Bolivie. L'aire linguistique aymara, qui s'étendait jadis jusqu'au nord du Chili, a reflué devant le quechua et surtout devant l'espagnol (N.d.T.).

Nous faisons notre entrée dans le village d'Estaque et le paysage est merveilleux. Nos yeux extasiés restent un instant figés sur le panorama qui se déploie devant nous. Nous essayons ensuite de nous renseigner sur le nom et le pourquoi de tout cela, mais les Aymaras ne comprennent presque rien et ne nous donnent qu'une ou deux indications dans leur espagnol embrouillé, ce qui ajoute à l'émotion du moment.

Nous sommes ici dans une vallée de légende, figée dans son évolution depuis des siècles et qu'il nous est aujourd'hui donné de voir, heureux mortels que nous sommes, jusque-là saturés de la civilisation du XX^{e} siècle. Les canaux de la montagne — identiques à ceux qu'ont fait construire les Incas pour le bien-être de leurs sujets — glissent vers le fond de la vallée en formant mille petites cascades et s'entrecroisent sur le chemin qui descend en spirale. En face, les nuages bas cachent les cimes des montagnes mais quelques éclaircies laissent apercevoir la neige qui tombe sur les pics élevés, les blanchissant peu à peu.

Les différentes cultures des villageois, soigneusement ordonnées sur les terrasses, nous font pénétrer dans une nouvelle branche de la science

botanique. L'oca, le quinoa, la canihua, le piment, le maïs se succèdent sans interruption.

Les personnages, parés avec la même originalité que les passagers du camion, sont maintenant dans leur environnement naturel. Ils portent un petit poncho de laine ordinaire, aux couleurs tristes, un pantalon serré qui leur arrive aux mollets et des sandales de chanvre ou de vieux pneu. Dévorant tout de notre regard avide, nous continuons à descendre jusqu'à notre arrivée à Tarata, nom qui en aymara signifie sommet, lieu de confluence. Un nom bien approprié, car c'est là que se termine le grand V que forment les chaînes de montagne qui le protègent. C'est un vieux village paisible, où la vie suit le même cours qu'il y a des siècles. Son église coloniale doit être un joyau archéologique car, nonobstant sa vieillesse, on observe en elle la conjonction de l'art européen importé et de l'esprit des Indiens autochtones. Dans les étroites ruelles du village, avec ses rues au pavement indigène et aux énormes dénivellations, ses *cholas* portant leurs enfants sur leur dos... enfin, avec tant de choses typiques, on respire une atmosphère antérieure à la conquête espagnole. Mais ceux à qui nous faisons face n'appartiennent pas à la race orgueilleuse qui s'est soulevée sans répit contre l'autorité de l'Inca et l'a obligé à entretenir une armée permanente à ses frontières, c'est une race vaincue qui nous regarde passer dans les rues du village. Leurs regards sont doux, presque craintifs et d'une complète indifférence au monde extérieur. Certains donnent l'impression de vivre parce que c'est une habitude dont ils ne peuvent se débarrasser.

Le garde nous emmène à la police, on nous y héberge et des agents nous invitent à manger un morceau. Nous parcourons le village et nous nous étendons un moment, sachant qu'à trois heures du matin nous devons partir en direction de Puno dans un camion qui transporte des passagers et qui nous emmène gratuitement, grâce à l'entremise de la Garde civile.

DANS LES DOMAINES DE LA PACHAMAMA

À trois heures du matin, alors que les couvertures de la police péruvienne s'étaient montrées efficaces en nous enveloppant d'une douce chaleur réparatrice, les secousses de l'agent de garde nous ont mis dans la triste nécessité de les abandonner pour partir en camion vers Llave. La nuit était magnifique, mais très froide. Par un privilège exorbitant, on nous a installés sur des planches, sous lesquelles le troupeau puant et pouilleux, dont on avait voulu nous séparer, nous envoyait un souffle puissant mais bien chaud. Lorsque le véhicule a commencé sa marche ascendante, nous nous sommes rendu compte de la faveur qu'on nous avait accordée : l'odeur n'arrivait pas jusqu'à nous. Il était difficile d'imaginer qu'un pou soit suffisamment athlétique pour arriver jusqu'à notre refuge, mais le vent en revanche nous cinglait le corps et en quelques instants nous fûmes complètement gelés. Comme le camion grimpait continuellement, le froid devenait de plus en plus intense. Pour nous éviter la chute, nos mains devaient sortir de leur cachette plus ou moins abritée sous la couverture, il nous était difficile de faire le moindre mouvement, sous peine de basculer la tête la première au fond du véhicule. Un peu avant l'aube, le camion s'est arrêté pour un problème de carburateur dont souffrent tous les moteurs à cette altitude. Nous étions près du point culminant du chemin, c'est-à-dire à presque cinq mille mètres. Le soleil s'annonçait quelque part et une clarté floue remplaçait l'obscurité totale qui nous avait entourés jusqu'alors. L'effet psychologique du soleil est curieux : bien qu'il n'ait pas encore paru à l'horizon, nous nous sentions déjà réconfortés par sa présence, et à la seule pensée de la chaleur que nous allions recevoir.

Sur le bas-côté de la route, il y avait un énorme champignon de forme hémisphérique — le seul végétal de la région — dont nous nous sommes servis pour allumer un petit feu, très faible mais suffisant pour chauffer l'eau tirée d'un peu de neige. Le spectacle que nous offrions tous deux, en train de prendre notre étrange breuvage, devait sembler aux Indiens aussi intéressant qu'eux-mêmes l'étaient pour nous dans leurs vêtements typiques, car ils n'ont pas cessé une minute de s'approcher pour demander dans leur charabia pourquoi nous jetions l'eau dans un récipient si bizarre.

Le camion refusant catégoriquement de nous transporter, nous avons dû faire environ trois kilomètres à pied dans la neige. Il y avait quelque chose d'impressionnant à voir les pieds calleux des Indiens fouler le sol sans y attacher d'importance, alors que nous sentions tous nos orteils gelés à cause du froid intense, malgré nos bottes et nos chaussettes de laine. D'un pas las mais égal, ils trottaient comme des lamas dans un défilé, à la queue leu leu.

Une fois sorti de cette mauvaise passe, le camion a continué de plus belle et nous avons bientôt franchi la partie la plus haute. Il y avait là une curieuse pyramide faite de pierres irrégulières et couronnée d'une croix. En passant devant, presque tous les Indiens ont craché et quelques-uns se sont

signés. Intrigués, nous avons demandé la signification de ce rite étrange mais nous n'avons obtenu pour toute réponse qu'un silence absolu.

Le soleil chauffait un peu et la température s'adoucissait au fur et à mesure que nous descendions, suivant toujours le cours d'une rivière que nous avions vu naître au sommet et qui avait déjà pas mal grossi. Les pics enneigés nous regardaient de toutes parts et des troupeaux de lamas et d'alpagas observaient d'un air indifférent le passage du camion, tandis que quelques vigognes sauvages fuyaient rapidement cette présence perturbatrice.

Lors d'une halte, une parmi toutes celles que nous avions faites en chemin, un Indien s'approcha de nous en compagnie de son fils qui parlait bien l'espagnol, et commença à nous poser des questions sur cette merveilleuse terre « de Peron ». L'imagination débridée par l'imposant paysage que nous traversions, il nous était facile de peindre des situations extraordinaires, d'accommoder à notre convenance les entreprises du « *capo* »[1] et de les ébahir avec nos récits sur la beauté édénique de la vie dans notre pays. Par l'intermédiaire de son fils, l'homme nous a demandé un exemplaire de la Constitution argentine avec la déclaration des droits d'ancienneté, ce que nous lui avons promis avec un enthousiasme délirant. Lorsque nous avons repris la route, le vieil Indien a sorti de ses vêtements un épi de maïs appétissant et nous l'a offert. Nous lui avons vite fait un sort, après un partage démocratique, grain par grain.

Au milieu de l'après-midi, alors que le ciel nuageux nous lâchait tout son poids gris sur la tête, nous avons traversé un curieux endroit où l'érosion avait transformé les énormes pierres du chemin en châteaux féodaux munis de tours crénelées, d'étranges visages au regard troublant et d'une quantité de monstres fabuleux qui semblaient garder le site, veillant à la tranquillité des personnages mythiques qui, sans aucun doute, devaient l'habiter. La petite bruine qui fouettait nos visages depuis un moment a commencé à redoubler de force et s'est rapidement convertie en une bonne averse.

1. *Surnom du dictateur argentin Perón (N.d.T.).*

Le chauffeur du camion a alors appelé les « docteurs argentins », et nous a fait passer dans la « cabine », c'est-à-dire la partie avant du véhicule, le summum du confort dans ces régions. Là, immédiatement, nous sommes devenus les amis d'un instituteur de Puno que le gouvernement avait mis à pied parce qu'il était membre de l'Apra (Alliance populaire révolutionnaire américaine[1]). Cet homme, qui avait du sang indien dans les veines, outre son appartenance au parti en question, ce qui pour nous ne représentait rien, était un indigéniste chevronné et pénétrant, qui nous enchanta par mille anecdotes ou souvenirs de sa vie d'instituteur. Ecoutant la voix de son sang, il avait pris

parti, dans l'interminable débat qui agite les spécialistes de la civilisation de la région, pour les

Aymaras et contre les Coyas[2], qu'il qualifiait de retors et de lâches. L'instituteur nous expliqua le mystérieux comportement de nos compagnons de voyage : en arrivant au sommet d'une montagne, les Indiens confient toujours à la *Pachamama,* la terre-mère, toutes leurs peines, et le symbole de ces chagrins est une pierre qui forme peu à peu des pyramides comme celle que nous avions vue. Or, arrivant dans la région comme conquérants, les Espagnols ont immédiatement essayé d'extirper cette croyance et de détruire le rite, sans résultat. Les moines ont alors décidé de les « brosser dans le sens du poil » et ont planté une croix au sommet de chaque pyramide. Cela s'est passé il y a quatre siècles (Garcilaso de la Vega le raconte déjà), et à en juger par le nombre d'Indiens qui se sont signés, les religieux n'ont pas gagné grand-chose. L'amélioration des moyens de transport a fait que les fidèles ont remplacé la pierre par un crachat de coca dans lequel leurs peines incrustées vont rejoindre la *Pachamama.*

1. *L'Alliance populaire révolutionnaire américaine est un parti réformiste créé dans les années trente par Victor Raûl Haya de la Torre, en opposition au mouvement d'inspiration marxiste de José Carlos Mariâtegui. À l'époque du passage d'Ernesto Guevara au Pérou, Haya de la Torre avait été exilé par la dictature militaire (N.d.T).*

2. *Les Coyas sont des Indiens des hauts plateaux andins et du nord de l'Argentine (N.d.X).*

La voix de l'instituteur prenait une sonorité étrange lorsqu'il parlait de ses Indiens, de l'ancienne race rebelle des Aymaras qui avait tenu en échec les armées de l'Inca, et il baissait la voix lorsqu'il se référait à la situation actuelle des indigènes, abêtis par la civilisation et par leurs compagnons impurs et plus farouches ennemis, les métis, qui déchargent sur eux toute la rancœur d'une existence entre deux eaux. Il parlait de la nécessité de créer des écoles pour orienter l'indigène dans la société dont il fait partie et le transformer en être utile, de la nécessité de changer tout le système actuel d'enseignement qui, dans les rares occasions où il lui donne une éducation complète (une éducation selon les critères de l'homme blanc), le remplit de honte et de ressentiment. Cette éducation le rend inutile à ses frères indiens et lui laisse un gros handicap pour lutter dans une société blanche qui lui est hostile et ne veut pas le recevoir en son sein. Le destin de ces malheureux est dès lors de végéter dans un obscur emploi de bureau et de mourir avec l'espoir qu'un de

leurs enfants, par l'action miraculeuse de la « goutte » de sang espagnol qui coule maintenant dans leurs veines, parvienne à des horizons qu'eux-mêmes ont convoités jusqu'à leurs derniers moments. Dans les étranges contorsions de sa main agitée, on devinait la confession d'un homme tourmenté par ses malheurs et travaillé par le même type de désir que celui qu'il avait prêté au personnage de son exemple. N'était-il pas lui-même, en effet, le produit typique d'une « éducation » blessante pour celui qui la reçoit par faveur — et seulement pour que soit démontré le pouvoir magique de cette fameuse « goutte » ? Quand bien même cette goutte proviendrait de l'indigne prostitution d'une métisse vendue au cacique pour son argent, ou du viol que le maître ivre a eu la bonté de commettre sur la personne de sa domestique indigène.

Mais la route se terminait et l'instituteur cessa de bavarder. Après un virage, nous avons traversé un pont sur une large rivière, celle-là même que nous avions vue à l'aube, à l'état de ruisseau. Llave était devant nous.

LE LAC DU SOLEIL

Le lac sacré ne montrait qu'une petite partie de son étendue, car les langues de terre qui limitent la baie où Puno est édifié le cachaient à notre regard. Quelques embarcations en jonc flottaient sur les eaux tranquilles et un petit bateau de pêcheurs s'engageait vers la sortie. Le vent était très froid, et le ciel, accablant et plombé, semblait en harmonie avec notre état d'âme. Il est vrai que nous étions arrivés directement au village, sans faire escale à Llave, que nous avions trouvé à la caserne un logement provisoire et une excellente nourriture, mais tout déjà prenait fin : le commandant nous avait très poliment mis à la porte, alléguant qu'il s'agissait d'un poste frontière et qu'il était formellement interdit à des civils d'y passer la nuit.

Mais nous ne voulions pas partir sans connaître le lac, et nous nous sommes dirigés vers le quai pour essayer de trouver quelqu'un qui nous emmène au-delà de la baie afin de l'admirer dans son immensité. Nous avons eu recours à un interprète pour mener à bien l'opération car tous les pêcheurs, de pure souche aymara, ignorent complètement l'espagnol. Pour la modique

somme de cinq sols, on nous a emmenés tous les deux, le guide zélé à notre suite, et nous avons même tenté de nous baigner dans les eaux du lac, mais la tentative est restée vaine après que nous eûmes tâté la température de l'eau avec le bout du petit doigt (bien qu'Alberto ait fait toute une série de démonstrations, en retirant bottes et vêtements et, bien sûr, en les remettant aussi vite).

Comme des petits points disséminés sur l'immense surface grise, un chapelet d'îles émergeait au loin. Le guide nous raconta la vie des pêcheurs qui habitent l'endroit, dont certains n'ont, de leur vie, pratiquement jamais vu de Blanc. Ils vivent attachés à leurs coutumes ancestrales, mangent les mêmes produits, rapportent la même pêche qu'il y a cinq cents ans, et gardent à l'état originel leurs costumes, leurs rites et leurs traditions.

En revenant au port, nous nous sommes dirigés vers l'un des bateaux faisant la navette entre Puno et un port bolivien, à la recherche d'un peu de maté car nous n'en avions presque plus. Mais dans la partie nord de la Bolivie, on n'en consomme pratiquement pas, de sorte qu'ils avaient à peine plus d'une livre de maté et que c'est tout juste s'ils savaient ce que c'était. Sur le chemin, nous avons visité le seul bateau construit en Angleterre et armé ici, dont le luxe contraste avec la pauvreté de l'ensemble de la région.

Notre problème de logement se résolut au poste de la Garde civile, où un très aimable sous-lieutenant nous installa dans l'infirmerie, avec un lit pour deux mais bien à l'abri. Le lendemain matin, après visite de la cathédrale - passablement intéressante -, nous avons trouvé un camion pour continuer le voyage en direction de Cuzco. Nous avions une recommandation du médecin de Puno pour le Dr Hermosa, un ex-léprologue installé dans cette ville.

VERS LE NOMBRIL DU MONDE

La première étape ne fut pas très longue, car le camionneur nous laissa à Juliaca où nous devions prendre un autre camion qui devait nous emmener vers le nord. Nous sommes allés, cela va sans dire, au commissariat de

Juliaca, où celui de Puno nous avait recommandés. Nous y avons rencontré un sergent-chef, soûl comme un cochon, qui nous a adoptés sur-le-champ et invités à prendre un verre. Les gardes civils ont demandé des bières qu'ils ont tous avalées d'un trait. Mon verre est resté plein sur la table.

« Et alors, l'Argentin, tu ne bois pas ?

— Non, tu sais, chez moi on n'a pas l'habitude de siffler comme ça. Ne le prends pas mal, mais chez nous on mange en même temps.

— Mais cheee — disait-il d'une voix nasillarde, accentuant notre patronyme onomatopéique, si tu me l'avais dit plus tôt ! » Et frappant dans ses mains, il commanda de bons sandwichs au fromage, après lesquels je me suis senti satisfait. Mais l'euphorie de ses courageux exploits avait gagné le bidasse, qui se mit à raconter la peur qu'inspirait dans la région sa fabuleuse adresse, et tout en braquant son arme sur Alberto, il lui disait :

« Ecoute cheee, tu te mets à vingt mètres de moi avec une cigarette au bec et si je ne te l'allume pas d'une balle, je te donne cinquante sols. »

Alberto n'est pas très attaché à l'argent, et selon lui, on ne bouge pas de sa chaise pour cinquante sols.

«Je t'en donne 100, cheee. »

Toujours pas de marques d'intérêt.

Lorsqu'il arriva à 200 sols, mis sur la table, les yeux d'Alberto lançaient des étincelles, mais l'instinct de conservation fut le plus fort et il ne bougea pas. Alors, le militaire retira son calot, et en le regardant dans un miroir, le lança en arrière et tira. Le calot resta évidemment intact, mais pas le mur, et la propriétaire du lieu, folle furieuse, alla se plaindre au commissariat.

Quelques minutes plus tard débarquait un officier pour découvrir le pourquoi du scandale. Il prit le sergent dans un coin pour lui passer un savon, puis ils s'approchèrent du groupe et le sergent dit à mon compagnon de voyage : « Dis donc, l'Argentin, t'en as encore, un pétard comme celui que tu viens de lancer? » Alberto pigea tout de suite et répondit, avec un air des plus candides, qu'il n'en avait plus. L'officier lui reprocha de lancer des pétards dans les lieux publics et dit à la patronne qu'il considérait l'incident clos, qu'aucune balle n'avait été tirée et qu'il ne voyait aucune trace sur le mur. La femme pensa demander au sergent de se déplacer de quelques centimètres de l'endroit où il se tenait, rigide, appuyé au mur, mais après avoir évalué mentalement ceux qui étaient pour et les autres, elle décida de se taire et de faire un sermon de plus à Alberto : « Ces Argentins, ils se croient maîtres du monde », disait-elle en rajoutant quelques insultes de plus qui se sont

dissipées dans le lointain alors que nous fuyions précipitamment, un peu tristes à la pensée de la bière, d'abord, mais aussi des sandwichs perdus.

Dans notre fuite rapide, nous rencontrâmes deux Liméniens qui essayaient sans cesse de nous démontrer leur supériorité sur la foule des Indiens silencieux qui supportaient leurs railleries sans en éprouver la moindre gêne apparente. Au début, nous avons détourné le regard sans y attacher d'importance, mais au bout de quelques heures, l'ennui d'un chemin monotone dans l'interminable steppe nous contraignit à échanger quelques mots avec les Blancs qui étaient bien entendu les seuls susceptibles de nous faire la conversation, vu que la foule méfiante des Indiens daignait à peine répondre par monosyllabes aux questions d'un étranger. En réalité, les Liméniens étaient deux jeunes gens normaux qui n'agissaient ainsi que pour bien marquer les différences qui les séparaient des indigènes. Une pluie de tangos tomba sur les voyageurs pris au dépourvu, alors que nous étions en train de mastiquer énergiquement les feuilles de coca que nous obtenaient diligemment nos nouveaux amis. À la tombée de la nuit, nous sommes arrivés dans un village appelé Ayaviri, où nous avons trouvé à nous loger dans un hôtel payé par l'agent de la Garde civile.

« Comment, deux docteurs argentins devraient dormir à la dure, faute d'argent?... Impossible! » Voilà la réponse obtenue en écho à nos timides protestations devant ce cadeau inespéré. Mais, malgré notre lit à couvert, nous n'avons pour ainsi dire pas fermé l'œil de la nuit : la coca que nous avions avalée se vengeait de nos prétentions à grand renfort de nausées, de coliques et de migraines.

Très tôt le lendemain matin, nous avons continué le voyage en direction de Sicuani, où nous sommes arrivés au beau milieu de l'après-midi, après avoir enduré froid, pluie et faim en abondance. Selon l'habitude, nous avons passé la nuit dans les locaux de la Garde civile, bien accueillis, comme toujours. À Sicuani coule un misérable petit ruisseau du nom de Vilcanota, dont nous aurions l'occasion, un peu plus tard, de suivre les eaux, diluées dans un océan de boue.

Encore un jour de route, avec les mêmes caractéristiques que les précédents et enfin : le Cuzco !

À Sicuani, nous étions sur le marché en train d'observer toute la gamme des couleurs éparpillées sur les étals, qui formait comme une frise avec les cris monotones des vendeurs et le bourdonnement monocorde de la foule, quand nous avons aperçu un groupe de gens agglutiné dans un coin,

vers lequel nous nous sommes dirigés.

Entourés d'une foule dense et silencieuse, une douzaine de moines aux habits colorés conduisaient une procession. Ils étaient suivis par un groupe de notables en costume noir et visage de circonstance, qui portaient un cercueil séparant le sérieux officiel du débordement de la masse qui suivait en pagaille. Le cortège s'arrêta et l'un des individus en costume noir surgit d'un balcon avec des papiers à la main : « Il est de notre devoir, en cet instant d'adieu au grand homme qu'a été Untel... »

Après l'interminable litanie, le cortège continua sa progression et un autre personnage apparut au balcon : « Untel est mort, mais le souvenir de ses bonnes actions, de son honnêteté irréprochable... » Et le pauvre Untel continua son voyage vers sa dernière demeure, poursuivi par la haine de ses semblables qui s'abattait en déluges déclamatoires à chaque coin de rue.

LE NOMBRIL

Le mot qui cadre avec une définition du Cuzco est « évocation ». L'impalpable poussière d'autres ères se dépose en sédiment sur ses ruelles et se soulève, troublée comme la vase d'une lagune, lorsqu'on foule au pied ses couches profondes. Mais il y a deux ou trois Cuzco, ou plutôt deux ou trois formes distinctes d'évocations : quand Marna Ocllo laissa tomber le clou en or dans la terre et qu'il s'y enfouit complètement, les premiers Incas surent que c'était là l'endroit choisi par Viracocha comme domicile permanent pour ses fils préférés, qui abandonnaient alors le nomadisme pour arriver en conquérants sur leur terre promise. Les narines dilatées par la quête d'horizons, ils ont vu s'accroître le formidable Empire, tandis que leurs regards traversaient la fragile barrière des montagnes alentour. Et le nomade converti, en s'installant dans Tahuantinsuyo, a peu à peu fortifié le centre des territoires conquis, le nombril du monde : Cuzco. C'est ainsi qu'a surgi, pour répondre aux nécessités militaires, l'imposante Sacsahuaman qui domine la ville depuis les hauteurs, protégeant les palais et les temples de la furie des ennemis de l'Empire. Ça, c'est le Cuzco dont le souvenir plaintif émerge de la forteresse détruite par la stupidité du conquistador analphabète, le Cuzco des temples violés et détruits, des palais saccagés et de la race abêtie. C'est lui qui nous invite à nous transformer en guerriers et à défendre, la *macana* à la main, la liberté et la vie de l'Inca.

Mais il y a un Cuzco qui se voit depuis les hauteurs, en déplaçant la forteresse démolie : celui des toits de tuiles colorées dont la douce uniformité est brisée par la coupole d'une église baroque et qui, au fur et à mesure qu'on y descend, ne nous montre que ses rues étroites, ses habitants au vêtement traditionnel et sa couleur de tableau folklorique. Ce Cuzco-là nous invite au tourisme désabusé, à passer en surface et à se délasser en contemplant la beauté plombée d'un ciel hivernal.

Il y a encore un autre Cuzco, qui vibre et nous montre par ses monuments le formidable courage des guerriers qui ont conquis la région. Celui-là s'exprime à travers les musées et les bibliothèques, dans les décorations des églises et dans le faciès clair des chefs blancs qui aujourd'hui tirent orgueil de la conquête. C'est le Cuzco qui nous invite à prendre les

armes et, montés sur un cheval au dos large et au puissant galop, à trancher la chair sans défense de la race nue dont la muraille humaine s'affaiblit et disparaît sous les sabots de l'animal.

Chacun de ces Cuzco peut être admiré séparément, et à chacun nous avons dédié une partie de notre séjour.

1. Macana : massue indienne (N.d.T.).

LA TERRE DE L'INCA

Cuzco est entièrement entouré de collines qui, plutôt qu'une protection, ont constitué un danger pour ses fondateurs, eux qui pour se défendre ont construit l'énorme masse de Sacsahuaman. C'est du moins la version des faits qui a cours dans le public cultivé, version que je n'ai pas à contredire faute d'arguments irréfutables. Toutefois, il se pourrait que la forteresse ait constitué le noyau initial de la grande ville. À l'époque de l'abandon du nomadisme, alors que les Incas n'étaient encore qu'une tribu ambitieuse et que leur stratégie face à des adversaires supérieurs en nombre reposait sur la défense serrée de leur noyau de peuplement, les murs de Sacsahuaman ont offert à leurs occupants un site idéal pour assurer leur protection. Ce double rôle de ville-forteresse explique le pourquoi de certaines constructions, qui nous échapperait si le but de l'enceinte n'était que de contenir l'attaque de l'ennemi, sans compter que Cuzco restait sans défense sur tous les autres points de sa périphérie. Même s'il convient de remarquer que l'emplacement domine deux ravins qui conduisent à la ville. La forme crénelée des murailles fait que l'attaquant peut être harcelé de trois côtés à la fois et, au cas où il viendrait à bout de la défense, se retrouverait face à un autre mur du même type puis à un troisième, ce qui donne toujours de la souplesse dans les manœuvres et une convergence d'attaque aux défenseurs. Tout cela, en plus de l'éclat ultérieur de la ville, laisse supposer que les guerriers quechuas ont préservé leur forteresse des assauts ennemis. Mais les fortifications étant l'expression d'un peuple de grand génie et doté d'une solide intuition mathématique, elles appartiennent encore, selon moi, à l'étape pré-inca de leur civilisation, à l'époque où ils n'avaient pas encore appris à

reconnaître les commodités de la vie matérielle (qui, même si elle n'a jamais atteint une grande splendeur chez un peuple aussi sobre, a réussi ensuite d'intéressantes démonstrations en architecture et dans les arts mineurs). Leurs continuels succès militaires ont repoussé les tribus ennemies loin de Cuzco et les Incas, sortant de l'enceinte sûre de la forteresse devenue trop étroite pour contenir leur race qui se multipliait, se sont disséminés dans la vallée voisine, au pied du ruisseau dont ils allaient puiser l'eau. Conscients de leur grandeur du moment, ils se sont tournés vers le passé à la recherche d'une explication de leur supériorité et, pour glorifier la mémoire du dieu dont l'omnipotence leur avait permis de s'ériger en race dominante, ils ont dressé des temples : une caste sacerdotale a surgi alors. C'est ainsi qu'étendant sous forme de pierres ses grandeurs, s'est peu à peu élevé l'imposant Cuzco de la conquête espagnole.

Aujourd'hui encore, alors que la fureur aveugle de la plèbe victorieuse se manifeste dans chacun des actes censés immortaliser la conquête et qu'il y a déjà longtemps que la caste des Incas a perdu son pouvoir dominant, les masses de pierre font voir leur énigmatique armature, indifférente aux ravages du temps. Lorsque les troupes blanches ont mis à sac la ville déjà vaincue, elles ont attaqué ses temples avec furie, et à leur avidité pour l'or qui décorait les murs de pures répliques du dieu Soleil, elles ont ajouté le plaisir sadique d'échanger l'idole plaintive d'un peuple joyeux contre le joyeux et vivifiant symbole d'un peuple triste. Les temples des Inti ont été démolis jusqu'à leurs fondations, quand leurs murs n'ont pas servi de base aux églises de la nouvelle religion. La cathédrale fut érigée sur les ruines d'un grand palais, et sur les murs du temple du Soleil, furent construits ceux de l'église de Santo Domingo, semonce et défi du conquistador orgueilleux. Toutefois, frémissant d'indignation, le cœur de l'Amérique communique de temps en temps un tremblement nerveux au dos paisible des Andes, et l'énorme secousse ébranle la surface de la terre. Par trois fois, la coupole de l'orgueilleuse Santo Domingo s'est effondrée dans un fracas d'os brisés, et ses murs se sont eux aussi fendus et écroulés. Mais la base sur laquelle ils reposent — le bloc du temple du Soleil - manifeste son indifférence de pierre grise, sans que l'ampleur du désastre qui frappe l'église qui le domine ne déplace une seule de ses roches.

La vengeance de Kon est faible devant la gravité de l'outrage. Les pierres grises se sont lassées d'implorer auprès de leurs dieux tutélaires la destruction de la race honnie des conquistadors. Elles étalent maintenant leur fatigue d'objets inanimés, qui ne servent qu'à provoquer les exclamations admiratives de touristes quelconques. Que peut la patiente action des Indiens qui ont construit le palais d'Inca Roca, en travaillant délicatement les angles de la pierre, face à l'action impétueuse du conquistador blanc qui connaît la brique, la voûte et l'arc de plein cintre ?

Alors qu'il attendait la terrible vengeance des dieux, l'Indien angoissé a vu s'ériger une nuée d'églises ayant étouffé jusqu'à la possibilité de l'orgueil du souvenir. Les six mètres de murs du palais de l'Inca Roca, utilisés par les conquistadors comme ciment pour les palais coloniaux, résument par la parfaite jonction de leurs pierres, la lamentation du guerrier vaincu.

Pourtant, la race qui créa Ollantay a laissé d'autres souvenirs de sa grandeur passée que le conglomérat de Cuzco. Le long des rivières Vilcanota ou Urubamba, s'échelonnent les vestiges du passé inca. Les plus importants se trouvent toujours en haut des collines, ce qui rend la forteresse inexpugnable et empêche l'attaque par surprise des ennemis.

Après deux longues heures de grimpée sur un sentier de muletier, nous avons atteint le sommet de Pisac. Mais l'épée du guerrier espagnol y était parvenue bien avant nous, et elle avait abattu ses défenseurs, ses défenses et son temple. Parmi les pierres complètement éparpillées et sans ordre aucun, on devine le plan de la construction défensive, l'endroit où se trouvaient les Intiwatna, celui où s'arrêtait le soleil à midi, et les demeures sacerdotales. Il en reste bien peu de chose! En suivant le lit du Vilcanota et laissant de côté les lieux de moindre importance, nous sommes arrivés à Ollan-taytambo, une vaste forteresse qui résista aux troupes de Hernando Pizarro lorsque Manco II prit les armes contre les conquistadors, fondant alors cette dynastie mineure des quatre Incas qui a coexisté avec la conquête espagnole jusqu'à ce que leur dernier représentant efféminé soit exécuté sur la place principale de Cuzco sur ordre du vice-roi Toledo.

Une colline rocheuse d'au moins cent mètres de hauteur tombe à pic sur le Vilcanota. C'est là qu'est érigée une forteresse dont l'unique côté vulnérable, celui qui communique avec les collines voisines par d'étroits sentiers, est protégé par des défenses échelonnées qui empêchent un accès facile à n'importe quel attaquant de force comparable à celle des assiégés. La partie inférieure de la construction est exclusivement destinée à la défense, les ouvrages y sont échelonnés, dans la partie la moins élevée, en une vingtaine de terrasses faciles à défendre, qui obligent l'attaquant à recevoir l'impact latéral des armes qui protègent le site. Dans la partie supérieure, on trouve les demeures des guerriers et, couronnant la forteresse, le temple où était probablement déposé tout le luxe des défenseurs, sous forme d'objets en métal précieux, mais dont rien, pas même le souvenir, ne subsiste puisque les énormes blocs qui le composent ont eux aussi été déplacés.

Sur le chemin du retour, près de Sacsahuaman, on trouve une esplanade de construction inca typique qui, aux dires de notre guide, était destinée aux bains de l'Inca, ce qui paraît un peu bizarre vu la distance qui la sépare de Cuzco, à moins qu'il ne s'agisse d'un bain rituel pour le monarque. Il faut d'ailleurs reconnaître que les anciens empereurs (si la version du bain est

authentique) devaient avoir la peau aussi tannée, ou même plus, que celle de leurs descendants, car l'eau, exquise à boire, est extrêmement froide. L'endroit, couronné par trois niches de forme trapézoïdale (dont la signification est obscure quant à la forme et la fonction), s'appelle Tambomachay et se situe dans la vallée dite de l'Inca.

Mais le site dont l'importance archéologique et touristique dépasse tous ceux de la région, c'est Machu Picchu, qui signifie en langue indigène « vieille colline », un nom qui n'a plus rien à voir avec l'agglomération actuelle, qui a gardé en son sein les derniers représentants d'un peuple libre. Selon Bingham, l'archéologue qui a découvert les ruines, ce lieu, plutôt qu'un abri contre l'envahisseur, fut le foyer du peuplement d'origine de la race quechua, et il était sacré à ses yeux. Plus tard, à l'époque de la conquête espagnole, il s'est également transformé en refuge pour les troupes vaincues. À première vue, plusieurs indices semblent donner raison à l'archéologue : à Ollantaytambo, par exemple, les constructions défensives les plus importantes sont tournées vers le côté opposé à Macchu Picchu, bien que l'autre versant ne soit pas escarpé au point de constituer une protection à toute épreuve, ce qui pourrait laisser penser que les défenseurs étaient couverts de ce côté aussi. Autre indice : le souci apparent de maintenir le site à l'abri des regards étrangers, y compris aux époques où toute résistance avait été vaincue (même le dernier Inca fut capturé loin de cette ville, dans laquelle Bingham découvrit des squelettes en quasi-totalité féminins, qu'il identifie comme les vierges du temple du Soleil, cet ordre religieux dont les Espagnols n'ont jamais pu retrouver les membres). Couronnant la ville, comme il est d'usage dans ce type de constructions, se dresse le temple du Soleil avec son célèbre Intiwatna, façonné dans la roche, qui lui sert de piédestal, et au même endroit cette succession de pierres soigneusement polies qui indique qu'il s'agit d'un lieu important. Si l'on regarde vers la rivière, en suivant la forme trapézoïdale de la construction quechua, on voit trois fenêtres que Bingham, selon une comparaison assez forcée à mon avis, identifie avec les trois fenêtres d'où les frères Ayllus, personnages de la mythologie inca, sont sortis pour montrer à la race élue le chemin de la terre promise. Bien évidemment, cette thèse est réfutée par un grand nombre de chercheurs prestigieux. On discute aussi la fonction de temple du Soleil attribuée par son découvreur à une enceinte de forme circulaire, semblable au temple du Soleil de Cuzco. De toute façon, la forme et la taille des pierres indiquent qu'il s'agissait d'une habitation principale et l'on croit que le tombeau de l'Inca se trouvait sous l'énorme pierre qui lui sert de base.

On mesure bien ici la différence que faisait ce peuple entre les diverses classes sociales, regroupant chacun selon sa catégorie dans un lieu différent, qui conservait plus ou moins son indépendance par rapport au reste de la ville. Dommage qu'ils n'aient pas connu autre chose que la paille pour construire les toits, car aucun reste de toiture n'a subsisté, y compris pour les

constructions les plus luxueuses. Mais pour des architectes qui ignoraient la voûte et l'arc, il était extrêmement difficile de résoudre ce problème technique. Dans les constructions réservées aux guerriers, on nous a montré une enceinte où, dans une sorte de portique, on avait creusé un trou de chaque côté des pierres, suffisamment grand pour laisser passer le bras d'un homme. C'était, paraît-il, un endroit réservé aux châtiments corporels : la victime était contrainte d'introduire les deux bras dans les orifices, puis on la poussait vers l'arrière jusqu'à lui broyer les os. Comme je n'étais pas convaincu de l'efficacité du procédé, j'ai introduit mes bras de la manière indiquée, et Alberto m'a poussé doucement : la moindre pression provoquait une douleur intolérable et la sensation que j'allais être complètement brisé, si l'on continuait à pousser sur ma poitrine.

Là où la ville acquiert une dimension imposante, c'est depuis Huayna Picchu (la jeune colline), qui la surplombe deux cents mètres plus haut. Cet endroit devait être utilisé comme poste de surveillance plutôt que comme résidence ou forteresse, car les constructions qui s'y trouvent sont peu élevées. Machu Picchu est inexpugnable par deux de ses côtés, respectivement défendus par un gouffre d'environ trois cents mètres de profondeur et par une gorge étroite qui communique avec la «jeune colline », aux bords très escarpés. Son flanc le plus vulnérable est défendu par une série de terrasses qui la rendent très difficile à prendre de ce côté, et sa face sud est d'ascension ardue avec ses vastes fortifications et l'étroitesse naturelle de la colline à cet endroit. Si l'on ajoute que le torrent Vilcanota coule derrière les flancs de la colline, on comprendra à quel point les premiers habitants ont bien choisi l'emplacement de la forteresse.

Peu importe, en fait, l'origine première de la ville. En tout cas, il vaut mieux laisser cette discussion aux archéologues. Ce qui est sûr et ce qui compte, c'est qu'on se trouve ici face à l'expression de la plus importante culture indigène d'Amérique. Une culture préservée du contact de la civilisation dominante et remplie, entre ses murs, morts d'ennui de ne plus exister, ou dans le paysage stupéfiant qui l'entoure, d'immenses trésors évocateurs. Un paysage qui procure le cadre propice au rêveur extasié qui erre à travers ses ruines ou au touriste nord-américain qui, avec son pragmatisme, fixe, entre ces murs autrefois vivants les représentants d'une tribu dégénérée qui fait partie des attractions du voyage. Il ignore la distance morale qui l'en sépare, car ce sont des nuances que seul l'esprit à moitié indigène d'un Sud-Américain peut apprécier.

LE SEIGNEUR DES TREMBLEMENTS DE TERRE

C'est dans la cathédrale que l'on entendit pour la première fois, après le tremblement de terre, la Maria Angola, cette fameuse cloche qui compte parmi les plus grandes du monde et qui, selon la tradition, contient dans sa masse 27 kilos d'or. Il paraît qu'elle fut offerte par une matrone appelée Maria Angulo, mais son nom était trop « euphonique » et on a gardé celui qu'elle a actuellement.

Les clochers de la cathédrale, démolis par le tremblement de terre de 1950, venaient d'être reconstruits aux frais du gouvernement du général Franco et, en signe de gratitude, on demanda à la fanfare d'exécuter l'hymne espagnol. Les premiers accords retentirent et l'on vit la barrette rouge de l'évêque rougir encore davantage tandis que ses bras s'agitaient comme ceux d'une marionnette : « Arrêtez, arrêtez, il y a une erreur ! » disait-il alors qu'on entendait la voix indignée d'un musicien : « Deux ans de travail pour en arriver

là! » La fanfare, bien ou mal intentionnée, je ne sais, avait commencé à jouer l'hymne républicain.

Dans l'après-midi, on sort de son logis de la cathédrale le Seigneur des Tremblements de terre, qui n'est autre que l'image d'un Christ au teint très foncé, que l'on promène à travers toute la ville et que l'on emmène en pèlerinage dans les principaux temples. Une quantité de vagabonds luttent pour lui jeter au passage des poignées d'une petite fleur qui pousse en abondance sur les pentes des collines voisines et que les natifs appellent *nucchu.* Le rouge vif des fleurs, le bronzage soutenu du Seigneur des Tremblements de terre et la couleur argentée de l'autel donnent à la procession l'allure d'une fête païenne, à laquelle s'ajoutent les costumes multicolores des Indiens qui revêtent pour l'occasion leurs plus belles parures traditionnelles, comme l'expression d'une culture ou d'un mode de vie dont les valeurs sont encore vivantes. En contraste, un groupe d'Indiens habillés à l'européenne portent des bannières et marchent en tête de la procession. Leurs visages fatigués et minaudiers ressemblent à l'image de ceux qui, n'écoutant pas l'appel de Manco II, se sont soumis à Pizarro, étouffant dans la déchéance du vaincu leur orgueil de race indépendante.

Au-dessus des natifs de petite taille groupés sur le passage de la

colonne, émerge de temps à autre la tête blonde d'un Nord-Américain, qui avec son appareil photo et sa chemise sport paraît être (et l'est effectivement) le correspondant d'un autre monde dans cet ailleurs des Incas.

LE FIEF DU VAINQUEUR

Celle qui avait été la somptueuse capitale de l'Empire inca a gardé, par simple force d'inertie, son éclat pendant des années. Ceux qui maintenant étalaient ses richesses étaient des hommes nouveaux, mais ces richesses étaient les mêmes. Et pendant toute une période, elles se sont non seulement maintenues mais accrues du produit des mines d'or et d'argent qui s'accumulait dans la région. Sauf qu'alors Cuzco n'était plus le nombril du monde, mais un point quelconque de sa périphérie et que les trésors émigraient vers la nouvelle métropole d'outre-mer pour alimenter le faste d'une autre cour impériale. Les Indiens ne mettaient pas le même acharnement qu'autrefois à travailler la terre inculte, et les conquistadors ne venaient pas pour s'accrocher à elle en luttant péniblement pour leur pain quotidien, mais pour faire fortune rapidement dans des entreprises héroïques ou de simple rapine. Cuzco a, peu à peu, décliné et est resté en marge, perdu au fond des cordillères tandis que sa nouvelle rivale, Lima, grâce au prélèvement qu'effectuaient les intermédiaires sur l'argent exporté, émergeait sur la côte Pacifique. Sans qu'aucun cataclysme ne marque la transition, la brillante capitale inca est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, une relique du temps passé. Depuis peu, une ou deux constructions modernes s'élèvent, comme pour détonner dans l'ensemble architectural, mais tous les monuments de la splendeur coloniale restent intacts.

La cathédrale est située en plein centre de la ville, avec sa massivité typique de l'époque, qui l'assimile plus à une forteresse qu'à un temple. À l'intérieur brille la couche d'or qui reflète sa grandeur passée. Les grands tableaux qui décorent ses murs latéraux, sans valeur artistique comparable avec les richesses que renferme l'enceinte, ne détonnent pas avec le reste, et un saint Christophe sortant de l'eau a, selon moi, pas mal de classe. Le tremblement de terre, ici aussi, a laissé des traces : les cadres des tableaux

sont cassés et les toiles sont elles-mêmes ternies et froissées. C'est un curieux effet que font les cadres dorés et les portes, dorées elles aussi, retables déboîtés et sortis de leur niche comme pour exhiber les pustules de la vieillesse. L'or n'a pas cette douce dignité de l'argent qui, en vieillissant, acquiert de nouveaux charmes, et la décoration latérale de la cathédrale ressemble à une vieille toute grimée. Là où elle acquiert une véritable valeur artistique, c'est dans le chœur entièrement fait de bois, sculpté par des artisans indiens ou métis qui mêlent, dans le cèdre où est taillée l'effigie des saints catholiques, l'esprit de l'Eglise catholique avec l'âme énigmatique du peuple des Andes.

Un des joyaux de Cuzco, visité ajuste titre par tous les touristes, est la chaire de la basilique de San Blas. C'est là l'unique merveille qui autorise à s'extasier un moment et à apprécier la finesse de la sculpture. Celle-ci témoigne, comme dans le chœur de la cathédrale, de la fusion de deux races antagonistes, mais pour ainsi dire complémentaires. Toute la ville est une immense collection : les églises bien sûr, mais aussi chaque maison, chaque balcon saillant sur la rue, suscitent l'évocation du temps passé.

Bien évidemment, toutes n'ont pas la même valeur. Mais aujourd'hui, si loin de cela, face à mes notes synthétiques et défraîchies, je serais incapable de dire laquelle m'a le plus impressionné. Parmi le magma d'églises visitées, je me souviens de l'image navrante de la chapelle de Belén qui, avec ses deux clochers abattus par le tremblement de terre, ressemble à un animal dépecé sur la colline.

En réalité, très rares sont les œuvres artistiques capables de résister à une analyse sérieuse. À Cuzco, ce n'est pas telle ou telle œuvre d'art qu'il faut aller voir. C'est la ville entière qui donne l'impression paisible, bien qu'un peu inquiétante parfois, d'une civilisation morte.

CUZCO TEL QUEL

Si tout ce que renferme le Cuzco était balayé de la surface de la terre

et qu'à sa place on mette un petit village sans histoire, on aurait toujours de quoi parler, mais nous autres, nous mélangeons toutes nos impressions comme dans un shaker. Notre vie, pendant ces quinze jours, n'a jamais perdu ce côté « clodo » qui fut le sien tout au long du voyage. La lettre de recommandation pour le Dr Hermosa s'est révélée assez utile, bien qu'en fait ce type d'homme n'ait pas besoin de pareilles présentations pour rendre service. Il lui suffisait que nous ayons travaillé avec le Dr Fernandez, un des plus éminents léprologues d'Amérique, et Alberto exhiba cette carte de visite avec son efficacité coutumière. Des conversations prolongées avec ce médecin nous ont donné un aperçu de la vie péruvienne et l'occasion de faire un voyage à travers la Vallée de l'Inca dans son automobile. Avec une attitude toujours condescendante à notre égard, il nous a obtenu un billet de train pour aller à Machu Picchu.

Un voyage dans les trains de la région se fait à une moyenne de dix à vingt kilomètres à l'heure, car en plus des conditions précaires il faut affronter des montées et descentes assez redoutables. Par ailleurs, pour vaincre les difficultés de la montée à la sortie de la ville, on a dû construire la voie de telle sorte que le train roule un moment vers l'avant, recule jusqu'à un embranchement qui s'écarte du chemin antérieur, et reprend une nouvelle montée. Ces allées et venues se répètent plusieurs fois de suite jusqu'à l'arrivée au sommet et le début de la descente le long du lit du ruisseau qui se jette dans le Vilcanota.

Nous avons rencontré, lors de ce voyage, deux charlatans chiliens qui vendaient des herbes et prédisaient l'avenir. Ils nous ont très aimablement traités et, pour répondre à notre offre de maté, nous ont invités à partager leur nourriture. Dans les ruines, nous avons rencontré un groupe qui jouait au football, ce qui nous a valu une invitation immédiate. J'eus l'occasion de me distinguer comme gardien de but par un ou deux arrêts, ce qui m'amena à expliquer, en toute humilité, que j'avais joué dans un club de première division à Buenos Aires avec Alberto. Ce dernier exerçait ses talents au centre du terrain, appelé la *pampa* (la plaine) par les habitants du lieu. Notre étonnante habileté nous permit de gagner la sympathie du propriétaire du ballon qui gérait un hôtel où il nous invita à passer deux jours jusqu'à l'arrivée de la prochaine fournée d'Américains, qui venait par autorail spécial. M. Soto, en plus d'un excellent homme, était une personne cultivée, et après avoir épuisé les sujets sportifs qui le passionnaient, nous avons pu parler de toute la culture inca, dans laquelle il était assez versé.

Lorsque arriva le moment de partir, nous avons pris pour la dernière fois, avec beaucoup de tristesse, le délicieux café que préparait l'épouse de l'hôtelier, et nous sommes montés dans le petit train qui nous a laissés à Cuzco après douze heures de voyage. Dans ce type de trains, il y a une troisième classe réservée aux Indiens de la région. Le wagon qu'ils occupent n'est ni

plus ni moins qu'un wagon à bestiaux d'Argentine, sauf que l'odeur de la bouse de vache est nettement plus agréable que celle des excréments humains. L'idée, quelque peu animale, que les indigènes ont de la pudeur et de l'hygiène, fait que ces derniers font leurs besoins (quels que soient le sexe et l'âge) au bord des chemins, que les femmes se nettoient avec leurs jupes et les hommes avec rien, et qu'ils continuent à marcher comme si de rien n'était. Les vêtements des Indiennes qui portent leur nourrisson sur le dos sont de véritables entrepôts de matière fécale, produit du nettoyage que subit l'enfant chaque fois que bouge son ventre. Il est évident que des conditions de vie de ces Indiens, les touristes qui voyagent en autorail confortable n'auront qu'une vague idée, fruit d'une image rapide captée en passant à toute vitesse à côté de notre train à l'arrêt. Le fait que ce soit l'archéologue Bingham qui a découvert les ruines et exposé ensuite ses connaissances au travers de récits à forte valeur anecdotique et très accessibles au grand public, fait que cet endroit a une immense réputation dans les pays du Nord, à tel point que la majorité des Américains qui sont au Pérou le connaissent (ils prennent en général un vol direct de Lima, parcourent Cuzco, visitent les ruines et repartent, sans accorder d'importance à quoi que ce soit d'autre).

Le Musée archéologique de Cuzco est assez pauvre. Lorsque les autorités ont ouvert les yeux sur la quantité de richesses qui se volatilisaient vers d'autres lieux, il était déjà trop tard. Les chercheurs de trésors, les touristes, les archéologues étrangers, quiconque enfin était intéressé par ce problème, avaient systématiquement pillé la région, et ce que l'on pouvait regrouper dans un musée correspond à ce qui s'y trouve aujourd'hui, c'est-à-dire presque le rebut. Toutefois, pour des personnes comme nous, sans grande culture archéologique, sans connaissances, sinon très récentes et confuses de la civilisation inca, il y avait là pas mal de choses à voir et nous les avons vues pendant plusieurs jours. Le responsable était un métis très cultivé, d'un enthousiasme débordant pour la race qu'il portait dans son sang. Il nous parlait de la splendeur passée et de la misère actuelle, du besoin impérieux d'éduquer les indigènes comme premier pas vers une réhabilitation complète, de la nécessité d'élever rapidement le niveau de leurs familles comme unique moyen d'atténuer l'effet soporifique de la coca et de la boisson. Et, enfin, de promouvoir une connaissance exacte de la culture quechua et de faire en sorte que les membres de cette race se montrent orgueilleux face à leur passé, au lieu d'être honteux face au présent, en raison de leur appartenance à une communauté indigène ou métis.

À cette époque-là, on débattait à l'Onu du problème de la coca et nous lui avons raconté notre expérience de cet alcaloïde et son résultat. Il nous a tout de suite répondu qu'il lui était arrivé la même chose, et il a abreuvé d'injures ceux qui cherchent à maintenir leurs bénéfices en empoisonnant toute une masse de gens. Les races colla et quechua réunies sont majoritaires au Pérou et ce sont les seules consommatrices de ce produit. Les traits à moitié

indigènes du responsable et ses yeux brillants d'enthousiasme et de foi en l'avenir sont autant de pièces de musée, mais d'un musée vivant, montrant une race qui lutte encore pour son individualité.

HUAMBO

Après avoir usé les piles de toutes les sonnettes sur lesquelles nous avions appuyé, nous avons suivi le conseil de Gardel et nous avons « viré »[1] vers le nord. Abancay était un arrêt obligatoire, car c'est de là que partent les camions qui vont à Huancarama, l'antichambre de la léproserie de Huambo. Notre méthode pour obtenir le gîte et le couvert (Garde civile et hôpital) ne diffère en rien des précédentes. Même chose pour nos méthodes de transport, à ceci près que nous avons dû attendre deux jours dans le village, vu la rareté des camions en ces jours de Semaine sainte. Nous avons erré à travers le petit village sans rien trouver de suffisamment intéressant pour tromper notre faim, car la nourriture de l'hôpital était bien maigre.

1. Référence à une chanson de Carlos Gardel, voix légendaire du tango argentin (N.d.T.).

Couchés sur l'herbe au bord du ruisseau, nous regardions le ciel changeant du crépuscule, soit en rêvant des images envolées d'amours passées, soit en voyant dans chaque nuage la version alléchante d'une quelconque nourriture.

Sur le chemin du commissariat où nous rentrions dormir, nous avons pris un raccourci qui nous a complètement égarés et, après avoir marché à travers champs, nous avons atterri dans l'enceinte d'une maison. Au moment où nous apparaissions tous deux par-dessus le mur de pierre, nous avons vu un chien et son maître dont la pleine lune éclairait l'apparence fantomatique. Ce dont nous ne nous doutions pas, c'est que nos figures, installées dans le contre-jour, avaient un aspect bien plus terrifiant encore. Une chose est certaine : à mon « bonsoir » très poli, il répondit par un bruit peu intelligible, dans lequel il m'a semblé entendre le mot *viracocha*[1]*,* suite à quoi l'homme et le chien se sont enfermés à l'intérieur de la maison sans répondre à nos déclarations aimables ni à nos excuses. Nous sommes alors sortis tranquillement par le

portail de devant qui donnait au sentier une apparence de rue.

Lors d'un de ces moments d'ennui, nous sommes allés à l'église pour voir de près une cérémonie villageoise. Le pauvre frère avait envie de se sortir honorablement de son sermon de trois heures mais, au point où il en était — au bout d'une heure et demie peut-être —, il avait déjà épuisé toute sa réserve de lieux communs. Le prêtre regardait le public d'un air suppliant tandis que de ses mains crispées, il désignait au hasard les endroits du temple : « Regardez-le, regardez-le là, le Seigneur vient vers nous, le Seigneur est maintenant avec nous et son esprit nous illumine. » Après ce bref répit, le curé s'est mis à débiter une autre litanie et lorsqu'on a cru qu'il allait se taire faute de savoir quoi dire, dans un mouvement des plus dramatiques, il a lancé une phrase du même style. Au bout de la cinquième ou de la sixième présentation d'un Christ décidément patient, nous avons éclaté de rire et nous sommes sortis en vitesse.

1. Viracocha est une divinité de la mythologie inca, créatrice du monde et initiatrice des hommes à la culture. C'est aussi le nom d'un empereur inca, guerrier légendaire (N.d.T.).

Qu'est-ce qui a déclenché ma crise, je ne sais pas (mais une dévote le saurait sans doute). Ce qui est sûr, c'est qu'en arrivant à Huancarama je ne pouvais presque plus tenir sur mes jambes. Je n'avais pas la moindre ampoule d'adrénaline et mon asthme augmentait. Enveloppé dans une couverture appartenant au policier responsable du poste, je regardais la pluie tomber tout en fumant, l'une après l'autre, des cigarettes brunes qui me soulageaient un peu. Au petit matin, j'ai fermé les yeux, appuyé contre la colonne de la galerie. Le lendemain, j'avais déjà un peu récupéré, lorsqu'une dose d'adrénaline, obtenue par Alberto, ainsi que plusieurs aspirines m'ont remis sur pied.

Nous avons vu le lieutenant gouverneur, une sorte de lieutenant du village, pour lui demander une paire de chevaux afin de nous rendre à la léproserie. Il nous a reçus très aimablement et nous a promis que, dans les cinq minutes suivantes, nous disposerions des chevaux devant le commissariat. En attendant les animaux, nous avons regardé les exercices d'un groupe hétérogène déjeunes gens commandés par la voix tonitruante d'un soldat, le même qui, la veille, nous avait si gentiment accueillis. En nous voyant arriver, il nous salua avec beaucoup de déférence, puis continua sur le même ton à faire faire des exercices en tous genres à ces « ours » dont il avait hérité. Au Pérou, seul un jeune homme sur cinq dans la classe d'âge requise fait son service militaire, mais les autres effectuent des exercices tous les dimanches, et c'étaient eux les victimes du gros lieutenant. Tous en fait étaient

des victimes : les recrues, de la colère de leur instructeur, et ce dernier de l'indolence de ses élèves. Des élèves qui, alors que la plupart ne comprenaient pas l'espagnol et ne voyaient pas la nécessité de tourner dans un sens ou dans un autre et de marcher brusquement par simple caprice du chef, faisaient tout à contrecœur et étaient capables de mettre hors de lui n'importe quel instructeur.

Les chevaux finirent par arriver et le militaire nous adjugea un guide qui ne parlait que le quechua. C'est ainsi que nous avons pris la route, suivant un chemin de montagne, qu'un cheval d'une autre espèce serait incapable de franchir, précédés du guide à pied tenant la bride de nos montures dans les passages difficiles. Alors que nous avions parcouru les deux tiers du chemin, une vieille et un gamin surgirent et saisirent les rênes en débitant une litanie dont nous ne comprenions que le mot *caballada*[1]. Nous avons cru au début que c'étaient des vendeurs de paniers d'osier, car la vieille en avait une grande quantité. « Moi pas vouloir acheter, lui disais-je, moi pas vouloir », et j'aurais continué à parler de cette façon si Alberto ne m'avait pas rappelé que nos interlocuteurs étaient quechuas et non pas parents de Tarzan, le roi des singes. Nous avons heureusement fini par rencontrer quelqu'un qui venait en sens contraire et qui parlait l'espagnol. Il nous expliqua que les Indiens étaient propriétaires des chevaux et que, lorsqu'ils étaient passés devant la maison du gouverneur, ce dernier les leur avait confisqués et nous les avait remis. L'un des gamins, propriétaire de mon cheval, venait de très loin pour s'acquitter de ses obligations militaires et la pauvre vieille habitait dans la direction opposée à celle que nous suivions, si bien que, suivant notre devoir humanitaire, nous avons dû descendre et poursuivre le chemin à pied, avec notre guide devant nous qui portait notre inséparable balluchon sur ses épaules. Nous avons ainsi parcouru la dernière lieue et nous sommes arrivés à la léproserie où nous avons donné un sol de récompense au garçon, qui nous a énormément remerciés sans relever l'indigence de la somme.

Le chef du service de santé, M. Montejo, nous reçut. Il nous dit qu'il ne pouvait pas nous héberger mais qu'il allait nous envoyer chez un propriétaire terrien de la région, ce qu'il fit. Le patron de *Vestanda* nous donna une chambre à deux lits et de quoi manger, juste ce dont nous avions besoin. Le lendemain, nous sommes allés rendre visite aux malades du petit hôpital. Les gens qui en ont la charge accomplissent une tâche discrète mais bénéfique. L'état général du lieu est désastreux. Dans un petit ensemble à moitié isolé, dont les deux tiers sont réservés aux malades, s'écoulent les jours de ces condamnés qui, au nombre de trente et un, voient leur vie passer en regardant arriver la mort (c'est du moins mon impression) avec indifférence.

1. Troupeau de chevaux (N.d.T.).

Les conditions sanitaires sont effroyables et, même si ça ne pose aucun problème aux Indiens de la montagne, rien n'est plus contrariant, pour des personnes issues d'un autre milieu un tant soit peu plus civilisé, que de penser qu'elles vont devoir vivre toute leur vie entre ces quatre murs de torchis, entourées de gens qui parlent une autre langue et de quatre soignants qu'elles ne voient qu'un instant dans la journée. Il y a de quoi produire un collapsus psychique.

Nous sommes entrés dans une pièce au toit de paille, au plafond de roseau et au sol en terre battue, où une jeune fille à la peau blanche Usait *El Primo Basilio* de Queirós. À peine avions-nous engagé la conversation que la jeune fille fondit en larmes et qualifia sa situation de calvaire. La pauvre, issue des régions amazoniennes, avait atterri à Cuzco, où l'on diagnostiqua sa maladie et lui annonça qu'on allait l'envoyer dans un bien meilleur endroit afin qu'elle guérisse. Sans être bien sûr une merveille, l'hôpital de Cuzco offre un certain confort. Je crois que le qualificatif de « calvaire », dans le cas de cette jeune fille, est très juste. La seule chose acceptable, dans cet établissement, c'est le traitement médical Le reste ne peut être supporté que par l'esprit résistant et fataliste des Indiens de la montagne péruvienne. L'imbécillité des voisins de cet endroit aggrave l'isolement des malades et des soignants. L'un d'entre eux nous a raconté que le médecin-chef, un chirurgien, devait pratiquer une opération assez importante et impossible à effectuer sur une table de cuisine et sans aucun instrument chirurgical à sa disposition. Il a donc demandé une place, quitte à opérer dans la morgue, à l'hôpital voisin de Andahuaylas. La réponse a été négative et la malade est morte, faute de soins.

M. Montejo nous a raconté que, lorsqu'on a fondé ce centre à l'initiative du Dr Pesce, un éminent léprologue, il avait été chargé depuis le début d'organiser tout ce qui touchait au nouveau service. Quand il est arrivé au petit village de Huancarama, aucune auberge ne l'a accepté. Les quelques amis qu'il avait lui avaient refusé l'hospitalité et, voyant la pluie se rapprocher, il dut se réfugier dans une porcherie pour passer la nuit. La malade dont j'ai parlé précédemment a dû, plusieurs années après la fondation de la léproserie, arriver à pied car il ne s'est trouvé personne pour lui procurer deux chevaux, à elle et à son accompagnateur.

Après nous avoir réservé le meilleur accueil possible, on nous emmena voir le nouvel hôpital en construction dans la région, à quelques kilomètres de l'ancien. En nous demandant notre opinion, les soignants avaient les yeux qui brillaient d'orgueil, comme s'il s'agissait d'une œuvre édifiée, brique après brique, à la sueur de leur front. Il nous a paru vraiment

inhumain d'ajouter nos propres critiques, mais la nouvelle léproserie présente les mêmes inconvénients que l'ancienne : il lui manque un laboratoire, il lui manque un service de chirurgie et, qui plus est, elle est située dans une zone infestée de moustiques qui infligent une véritable torture à ceux qui doivent rester sur place toute la journée. Elle a bien sûr une capacité d'accueil de deux cent cinquante lits, un médecin à demeure et quelques avantages sanitaires, mais il reste encore beaucoup à faire.

Après deux jours passés dans la région, pendant lesquels mes crises d'asthme n'ont fait qu'augmenter, nous avons décidé de quitter les lieux pour essayer un traitement plus sérieux.

Nous avons entrepris le voyage de retour avec des chevaux fournis par le propriétaire terrien qui nous avait hébergés, toujours accompagnés par un guide laconique qui portait nos bagages sur ordre du patron. Car dans la mentalité des gens riches de la région, il est absolument normal que le domestique, bien qu'à pied, porte tout le poids et assume tous les tracas d'un voyage de ce type. Nous avons attendu que le premier virage estompe notre silhouette pour reprendre notre balluchon à notre guide, dont le visage énigmatique ne nous a pas laissé savoir s'il appréciait ou non.

De retour à Huancarama, nous avons été de nouveau logés à la Garde civile jusqu'à ce que nous trouvions un camion pour nous emmener toujours plus au nord, ce à quoi nous sommes parvenus le lendemain de notre arrivée au village. Après une journée de voyage fatigante, nous sommes finalement arrivés au village d'Andahuaylas où j'ai atterri à l'hôpital pour me refaire une santé.

TOUJOURS PLUS AU NORD

Comme j'étais en partie tiré d'affaire après deux jours d'hôpital, nous avons abandonné ce refuge pour demander la charité à nos grands amis, les

gardes civils, qui nous ont reçus avec leur bonne volonté habituelle. Notre argent était si compté que nous osions à peine manger, mais nous refusions de travailler avant d'arriver à Lima. Là, nous avions espoir de trouver un travail mieux rémunéré et de réunir ainsi le peu d'argent nécessaire à la suite du voyage, puisqu'on ne parlait pas encore de rentrer.

La première nuit d'attente fut supportable car le sous-lieutenant responsable du poste, un homme discret, nous invita à manger et que nous pûmes faire quelques provisions pour la suite. Mais les deux jours suivants ont été marqués par la faim, compagne habituelle de notre quotidien, et par l'ennui, vu qu'il nous était impossible de nous éloigner du poste de contrôle, où les camionneurs ne manqueraient pas de décliner leur identité avant d'entreprendre ou de continuer leur voyage.

À la fin du troisième jour, le cinquième passé à Andahuaylas, nous avons trouvé ce que nous cherchions sous la forme d'un camion qui partait pour Ayacucho. Il était temps, d'ailleurs, car Alberto avait violemment réagi à la façon dont l'un des soldats avait injurié une Indienne qui apportait à manger à son mari prisonnier, et cette réaction avait paru complètement incongrue à ceux qui considéraient les Indiens comme des choses, tout juste dignes d'être laissées en vie, et avait échauffé les esprits à notre encontre.

À la tombée de la nuit, nous avons quitté le village où nous avions été retenus prisonniers plusieurs jours durant, et nous avons refermé cette parenthèse. La voiture grimpait maintenant pour arriver au sommet des montagnes surplombant l'accès nord du village, et la température descendait de plus en plus. Pour comble de malchance, une de ces violentes averses qu'essuie régulièrement la région nous a complètement trempés, et nous n'avions cette fois-ci aucune protection. Nous étions installés au fond d'un camion qui conduisait à Lima dix taurillons que nous étions chargés de surveiller avec un petit Indien qui servait d'auxiliaire au camionneur. Nous avions passé la nuit dans un petit village du nom de Chincheros, et comme le froid nous avait fait oublier notre triste condition de parias sans argent, nous avions avalé un repas des plus discrets et demandé un lit pour chacun, le tout évidemment arrosé de chaudes larmes et de lamentations qui ont quelque peu ému le patron : cinq sols en tout.

Nous roulions sans cesse, passant de profonds ravins aux *pampas,* comme on appelle ici les plateaux situés au sommet des chaînes qu'il faut continuellement franchir au Pérou, pays dont la topographie ignore presque complètement les plaines, sauf dans la région forestière amazonienne. Notre travail augmentait au fur et à mesure que le temps passait car les animaux, ayant perdu leur point d'appui qui consistait en une couche de sciure et fatigués de rester dans la même position et d'endurer les secousses du camion, tombaient à tout moment. Il fallait les relever coûte que coûte de peur qu'un

animal ne meure piétiné par les autres.

Il parut soudain à Alberto que l'un des animaux était en train de blesser avec sa corne l'œil de son voisin, ce dont il avertit le petit Indien qui se tenait alors à côté de l'animal. Avec un haussement d'épaules dans lequel il mit tout l'esprit de sa race, il dit : « Pour la merde qu'il lui reste à voir », et il continua tranquillement à faire un nœud, tâche qui l'absorbait au moment de l'interruption.

Nous sommes finalement arrivés à Ayacucho, ville célèbre dans l'histoire de l'Amérique à cause de la bataille décisive remportée par Bolivar dans les plaines qui l'entourent. Le manque d'éclairage dont souffrent toutes les villes de la sierra péruvienne est ici à son comble : les petites ampoules électriques se reconnaissent à leur légère couleur orangée qui se détache dans la nuit. Un monsieur dont le violon d'Ingres était de collectionner des amis étrangers nous invita à dormir chez lui et nous trouva un camion qui partait le lendemain vers le nord, si bien que nous n'avons pu visiter que quelques-unes des trente-trois églises que possède la ville dans son petit périmètre urbain. Nous avons pris congé de notre bon ami, et en route pour Lima !

A TRAVERS LE CENTRE DU PEROU

Notre voyage continuait de la même façon. Nous mangions de temps en temps, lorsqu'une âme charitable s'apitoyait sur notre sort. Mais nous ne mangions jamais beaucoup, et la pénurie s'est aggravée, le soir où on nous a annoncé qu'on ne pouvait pas aller plus loin en raison d'un éboulement, si bien que nous avons passé la nuit dans un petit village du nom de Anco. Tôt le lendemain, nous avons repris la route à bord du camion, mais l'éboulement était proche et nous sommes restés toute la journée, affamés et curieux, à observer le mal qu'on se donnait pour faire sauter les énormes pierres tombées sur le chemin. Pour chaque ouvrier, il y avait au moins cinq laborieux contremaîtres échangeant leurs opinions et gênant, comme il se doit, le travail des dynamiteurs qui, eux non plus, n'étaient pas un modèle d'efficacité.

Nous avons essayé de tromper la faim en allant nous baigner dans le torrent qui coulait dans le ravin en contrebas. Mais l'eau était trop froide pour qu'on puisse s'y tenir longtemps, aucun de nous deux n'étant, cela va sans dire,

très résistant au froid. Finalement, après nos pleurnicheries habituelles, un monsieur nous a offert des épis de maïs, pendant qu'un autre nous donnait un cœur de bœuf et du mou. Improvisant aussitôt une cuisine, avec la casserole d'une bienfaitrice, nous avons commencé à préparer la nourriture. Mais au beau milieu de notre travail, les dynamiteurs dégagèrent la voie et le troupeau des camions se mit en marche. La dame reprit sa casserole et nous avons dû manger les épis de maïs crus et garder la viande que nous n'avions pas pu faire griller. Pour comble de malheur, il est tombé une terrible averse qui transforma le chemin en un dangereux bourbier à la nuit tombée.

Les camions bloqués de l'autre côté de l'éboulement sont passés d'abord, forcés d'avancer un par un, notre tour est arrivé ensuite. Nous étions parmi les premiers de la longue file, mais le premier de la série cassa son engrenage sous le choc du tracteur qui devait l'aider à traverser le passage difficile. À nouveau, nous nous sommes tous trouvés bloqués. Finalement, une jeep est venue en sens contraire et, munie d'un câble à l'avant, a tiré le camion sur le bas-côté, permettant à tout le monde de continuer son chemin. Notre véhicule roula toute la nuit, quittant comme d'habitude les vallées plus ou moins abritées pour escalader ces froids plateaux péruviens qui tailladaient de glace nos vêtements trempés de pluie. Nous grelottions ensemble, Alberto et moi, étendant nos jambes l'une sur l'autre pour éviter les crampes à force d'être dans la même position. Notre faim était une chose étrange, partout dans notre corps et nulle part à la fois, qui nous inquiétait et nous irritait.

À Huancallo, au lever du jour, nous avons parcouru à pied la distance séparant l'endroit où nous avait laissés le camion du poste de la Garde civile, où nous devions faire notre halte habituelle. Nous avons acheté un peu de pain, préparé du maté et sorti notre fameux cœur ainsi que le mou, mais à peine les avions-nous mis à griller qu'un camion qui allait à Oxapampa s'est offert pour nous emmener. Notre intérêt pour ce lieu venait du fait qu'y vivait, du moins nous le croyions, la mère de l'un de nos collègues d'Argentine et nous espérions qu'elle apaiserait notre faim pendant quelques jours et qu'elle nous gratifierait de quelques sols. Ainsi avons-nous quitté Huancallo presque sans le connaître, poussés par l'urgence de nos estomacs épuisés.

La première partie de la route fut très bonne, nous passâmes par une série de villages et commençâmes, à six heures de l'après-midi, une dangereuse descente par un chemin qui suffisait à peine pour un seul véhicule. Pour cette raison, le passage des voitures n'était généralement permis chaque jour que dans une seule direction. À cause de je ne sais plus trop quoi, on avait fait exception à la règle ce jour-là. Les croisements dialogues des camions, avec quantité de cris et de manœuvres, roues extérieures arrière penchées vers le précipice insondable en la nuit, tout cela n'était pas un spectacle très rassurant. Alberto et moi, chacun à une extrémité, étions à moitié sortis du camion, prêts à nous jeter à terre au moindre accident, mais

nos compagnons de voyage indiens ne bougeaient pas d'un pouce. Nos craintes étaient fondées, cependant, car une grande quantité de croix jalonnait le parcours de la corniche, en souvenir des collègues moins chanceux que les camionneurs qui continuaient leur route. Chaque camion qui s'écrasait emportait sa nombreuse charge humaine dans un abîme de deux cents mètres au fond duquel bouillonnait un torrent chargé de dissiper les dernières illusions de ceux qui y tombent. Tous les accidents, selon ce qu'on raconte dans la région, se sont soldés par des morts, l'abîme n'a pas livré un seul blessé.

Cette fois-ci, par chance, tout s'est bien passé et nous sommes arrivés vers dix heures du soir dans un petit village du nom de La Merced, dans la zone basse, tropicale. Une agglomération à physionomie typique de la zone forestière, où une âme charitable nous céda un lit pour passer la nuit et des aliments en grande quantité. Pour ce qui est des aliments, ils furent inclus dans le lot au dernier moment, lorsque la personne vint voir si nous étions bien installés, car nous n'avions pas pu cacher à temps les écorces des quelques oranges que nous avions cueillies sur un arbre pour apaiser un peu notre faim.

Au poste de la Garde civile de ce village, nous avons appris sans grand plaisir que le contrôle des camions n'y était pas obligatoire, ce qui nous rendait difficile la tâche d'en trouver un qui nous emmène sur un simple « hop là », comme auparavant. Sur place, nous avons été témoins d'une plainte pour assassinat. Les plaignants étaient les fils de la victime, ainsi qu'un homme brun aux gestes ostentatoires qui se disait ami intime du mort. Les faits avaient mystérieusement eu lieu quelques jours auparavant et le coupable présumé était un Indien dont ils avaient apporté la photo. Le caporal nous l'a montrée en disant : « Regardez, docteurs, le portrait type d'un assassin. » Nous avons acquiescé avec enthousiasme, mais en sortant du commissariat, j'ai demandé à Alberto : « Qui est l'assassin? » Et il pensait comme moi que celui qui en avait la tête, c'était l'homme brun, et non l'Indien.

Durant les longues heures d'attente du « transport » adéquat, nous avons sympathisé avec un médiateur qui, affirmait-il, arrangerait notre affaire sans qu'il nous en coûte un sou. De fait, il a parlé avec un camionneur qui nous a laissés monter à son bord, mais notre médiateur n'avait obtenu qu'une réduction de cinq pesos sur les vingt que demandait le chauffeur. Quand nous lui avons expliqué que nous n'avions plus un sou, ce qui était vrai à trois pièces près, ce

dernier nous a promis d'endosser notre dette, ce qu'il a bel et bien fait, en nous emmenant de surcroît dormir chez lui à l'arrivée. Le chemin était extrêmement étroit, quoique moins que le précédent, et très joli, entouré de forêts ou de plantations de fruits tropicaux, bananes, papayes et autres. Il

monte et descend sans cesse jusqu'à Oxapampa, une agglomération située à environ mille mètres au-dessus du niveau de la mer, qui était notre destination finale, comme celle du chauffeur.

Jusqu'à cet endroit, l'homme brun de la plainte pour assassinat voyagea dans le même camion que nous. Il nous invita à manger lors d'une halte et nous fit une série de conférences sur le café, la papaye et les esclaves noirs, au nombre desquels se trouvait son arrière-grand-père. Il nous racontait cela ouvertement, mais on remarquait chez lui une certaine honte. Quoi qu'il en soit, Alberto et moi avions décidé de l'absoudre complètement de l'assassinat de son ami.

UN ESPOIR DEÇU

À notre grand déplaisir, nous avons appris le lendemain que notre ami d'Argentine nous avait mal informés, et que sa mère n'était plus là depuis bien longtemps. En revanche, il y avait encore un beau-frère sur place, et c'est lui qui a hérité du cadeau de notre présence. L'accueil fut magnifique et la nourriture très convenable, mais on voyait bien que les hôtes que nous étions n'étaient reçus qu'en vertu de la proverbiale courtoisie péruvienne. Nous avions décidé de passer outre à tout ce qui n'était pas une mesure d'expulsion, car nous n'avions pas un sou et, comme la faim nous tenaillait depuis plusieurs jours, nous passions notre temps à manger chez nos amis involontaires.

Ainsi passa une délicieuse journée ; bains dans la rivière, aucun souci, nourriture agréable et abondante, café exquis. Dommage que tout ait une fin! Au soir du deuxième jour, l'ingénieur - car le contact était ingénieur — trouva une solution non seulement efficace mais très économique. Un employé de la voirie se présenta et s'offrit pour nous transporter d'une seule traite jusqu'à Lima. Pour nous, c'était magnifique, car nous avions compris le peu de perspectives d'avenir qui nous attendaient sur place et nous voulions arriver jusqu'à la capitale pour essayer d'améliorer notre sort. Nous avons donc sauté sur l'occasion.

Ce même soir, nous sommes montés à l'arrière d'une camionnette qui, après avoir essuyé une violente averse qui nous trempa jusqu'aux os, nous

laissa à deux heures du matin à San Ramon, c'est-à-dire pas même à mi-chemin. Le chauffeur nous dit de l'attendre car il allait changer de véhicule et, pour que nous ne doutions pas de sa parole, il nous laissa avec son accompagnateur. Ce dernier, dix minutes plus tard, partit chercher des cigarettes et nous nous sommes réveillés, nous les deux Argentins si débrouillards, à cinq heures du matin face à l'amère réalité : on s'était fait avoir comme des bleus. La seule chose que je souhaite c'est que, s'il ne s'agit pas d'un autre de ses mensonges, le chauffeur torero soit mort encorné par un taureau (son gros ventre nous disait le contraire, mais il paraissait si gentil que nous l'avons cru sur toute la ligne... y compris à propos du changement de véhicule). À la pointe de l'aube, nous avons rencontré deux ivrognes auxquels nous avons joué le fabuleux numéro de l'anniversaire. La technique en est la suivante.

On dit bien fort une phrase initiale, du type : « Che, dépêche-toi et arrête tes bêtises. » Le candidat tombe dans le piège et demande immédiatement d'où on vient ; on engage la conversation.

On commence à raconter en douceur nos difficultés, le regard perdu au loin.

J'interviens et je demande la date du jour, quelqu'un la donne ; Alberto soupire et dit : « Dis donc, quel hasard, ça fait juste un an aujourd'hui. » Le candidat demande un an de quoi, on lui répond, un an que nous avons entrepris notre voyage.

Alberto, beaucoup plus culotté que moi, pousse un profond soupir et dit : « Dommage que nous soyons dans une telle situation, autrement on pourrait fêter l'événement », (cela, il me le dit à moi sur un ton apparemment confidentiel). Le candidat s'offre ensuite à nous inviter, mais nous, nous prenons l'air gêné pendant un moment et lui expliquons que nous ne pourrons pas lui rendre l'invitation... que nous finissons par accepter.

Après le premier verre, je refuse catégoriquement d'en prendre un autre et Alberto se moque de moi. Notre mécène se fâche et insiste, je refuse à nouveau sans donner d'explication. Notre homme persiste et, à ce moment-là, je lui avoue tout confus qu'en Argentine on a l'habitude de boire en mangeant. La quantité de nourriture dépend évidemment de la tête du client, mais notre technique est bien rodée.

Nous l'avons utilisée à San Ramon et, comme toujours, elle nous a permis de donner quelque consistance, grâce à des aliments solides, à l'énorme quantité de boissons avalée. Le matin, nous nous sommes étendus au

bord de la rivière, l'endroit était charmant, mais sa beauté échappait à notre sens esthétique pour se convertir en formes saisissantes de mets en tous genres. Là, à côté de nous, dépassant d'une clôture, s'offraient à nous les rondeurs tentantes des oranges. Nous eûmes la goinfrerie féroce, mais triste, car si nous nous sommes sentis un moment rassasiés, malgré l'acidité des fruits, une faim de tous les diables recommença bien vite à nous tenailler.

Faméliques, nous avons décidé de ravaler le peu d'orgueil qui nous restait et d'atterrir dans un lieu adéquat. Nous nous sommes donc dirigés vers l'hôpital. Cette fois-ci, curieusement, Alberto fit le timide et je dus prendre une voix chantante pour entonner le refrain diplomatique suivant :

« Docteur - car il y avait là un médecin —je suis étudiant en médecine et mon ami est biochimiste ; nous sommes tous les deux argentins et nous avons faim : nous voulons manger. »

Attaqué ainsi par surprise, le pauvre médecin n'a rien pu faire d'autre que d'ordonner qu'on nous serve à manger au réfectoire où lui-même prenait ses repas. Nous avons été durs.

Sans le moindre remerciement, car Alberto avait honte, nous nous sommes consacrés à la recherche d'un camion et nous en avons trouvé un. Nous roulions maintenant vers Lima, confortablement installés dans la cabine du chauffeur, qui nous offrait le café de temps en temps.

Nous étions en train de grimper par la très étroite corniche qui avait éveillé nos craintes à l'aller. Le chauffeur nous racontait avec animation l'histoire de chacune des croix qui apparaissait sur le bas-côté, lorsqu'il fonça inopinément dans un énorme nid de poule placé au milieu du chemin et visible à l'œil nu. La peur que notre homme ne sache pas du tout conduire a commencé à nous envahir, mais le bon sens le plus élémentaire nous soufflait que c'était impossible. Dans un tel endroit, en effet, quiconque n'est pas un as du volant s'écrase irrémissiblement au fond d'un ravin. Patiemment et avec tact, Alberto lui arracha son secret : notre homme avait eu un grave accident dont il était sorti, selon lui, avec un problème de vue, d'où ses difficultés à éviter les nids de poule. Nous avons essayé de lui faire comprendre qu'il était dangereux, pour lui comme pour les gens qu'il transportait, de continuer à conduire dans ces conditions, mais il était imperméable à nos arguments. Conduire était son métier, il était bien payé par son patron, qui d'ailleurs ne lui demandait jamais comment mais plutôt quand il arrivait, car son permis de conduire avait coûté très cher — il avait dû payer un sacré pot-de-vin pour qu'on le lui remette.

Le propriétaire du camion monta à bord un peu plus loin et accepta de nous emmener jusqu'à Lima, mais moi, qui devais prendre place dans la partie

haute de la cabine, je devais me cacher pendant les contrôles de police, car il était interdit à des camions chargés comme le nôtre d'avoir des passagers. Le propriétaire s'est lui aussi montré bien brave et nous a nourris une ou deux fois avant notre arrivée dans la capitale. Auparavant, nous sommes passés par La Oroya, un centre minier que nous aurions aimé connaître, ce que nous n'avons pu faire, faute de temps. Il est situé à environ quatre mille mètres d'altitude et son aspect général laisse deviner la dureté de la vie de la mine. Ses grandes cheminées crachent une fumée noire qui imprègne tout de suie, et les visages des mineurs qui marchent dans les rues sont eux aussi imprégnés de cette tristesse vétusté de la fumée qui unifie tout dans un ton grisâtre et monotone, en parfaite harmonie avec les jours gris de la montagne. Il faisait encore jour quand nous avons atteint le point le plus haut de la route, situé à 4 853 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Malgré le jour, le froid était très vif. Enveloppé dans mon plaid, je regardais le paysage qui s'étendait à perte de vue, tout en hurlant des vers de toutes sortes, bercé par le ronflement du camion.

Cette nuit-là, nous avons dormi près du but, et tôt le lendemain nous arrivions à Lima.

LA VILLE DES VICE-ROIS

Nous arrivions à la fin de l'une des plus importantes étapes du voyage, sans un sou et sans grand espoir d'en obtenir, mais contents.

Lima est une jolie ville qui a déjà enterré son passé colonial derrière des maisons neuves (du moins par rapport à ce que nous avions vu à Cuzco). Sa réputation de très belle ville n'est pas justifiée mais les quartiers résidentiels, bordés de larges avenues, sont de bonne tenue, et les installations balnéaires proches de la mer sont extrêmement agréables. De la ville au port de Callao, on circule sur de grandes artères qui transportent les Liméniens jusqu'au port en quelques minutes. Quant à ce dernier, il ne présente aucun intérêt particulier, vu la standardisation totale des ports d'outre-mer, si ce n'est son fort, décor de tant de faits d'armes. Au pied de ses énormes murs, nous fûmes saisis d'admiration en pensant à cet exploit extraordinaire de lord Cochrane qui, à la tête de ses soldats sud-américains, prit d'assaut le bastion

lors d'un des plus brillants épisodes de la geste libératrice.

La partie de Lima qui mérite d'être décrite est celle du centre ville, autour de sa magnifique cathédrale, si différente de la lourde masse de celle de Cuzco, où les conquistadors façonnèrent le sens grossièrement monumental de leur propre grandeur. Ici, l'art s'est stylisé, et je dirais presque efféminé. Les tours sont plus hautes, plus sveltes, les plus sveltes des cathédrales de la colonie. Le goût du somptueux a poussé à l'abandon du merveilleux travail des sculptures du Cuzco, pour suivre le chemin de l'or. Les nefs sont claires, en contraste avec les grottes hostiles de la cité inca. Les tableaux aussi sont clairs, presque enjoués, et d'école postérieure à celle des métis hermétiques qui ont peint les saints avec une sorte de furie enchaînée et obscure. Toutes les églises offrent un éventail complet de l'art churrigueresque[1] dans leurs façades et leurs autels qui distillent l'or. Cette puissance monétaire a permis aux marquis de résister jusqu'au dernier moment à la libération des armées américaines. Lima est la parfaite représentation d'un Pérou qui n'est pas sorti du régime féodal de la colonie : elle attend encore le sang d'une véritable révolution émancipatrice.

Mais il y a un coin de la ville seigneuriale que nous avons particulièrement aimé et où nous sommes fréquemment allés nous remémorer nos impressions de Machu Picchu : le Musée archéologique, création d'un savant de pure ascendance indigène, don Julio Tello, et qui renferme en son sein des collections d'une valeur extraordinaire. Des cultures entières y sont présentées sous une forme synthétique.

Lima ne ressemble guère à Córdoba, mais elle a quand même l'aspect d'une ville coloniale, ou plutôt provinciale. Nous sommes allés au consulat où des lettres nous attendaient et, après les avoir lues, nous avons tenté notre chance auprès d'un gratte-papier de la chancellerie, pour lequel nous avions un mot de recommandation. Bien entendu, il nous a envoyés sur les roses. Nous avons donc déambulé de caserne en caserne, jusqu'à ce que nous obtenions un peu de riz à manger et, dans l'après-midi, nous avons rendu visite au Dr Hugo Pesce qui nous a reçus avec une amabilité vraiment surprenante de la part d'un grand manitou de la léprologie. Il nous a trouvé un logement dans un hôpital de lépreux et nous a invités à dîner chez lui. Sa conversation s'est révélée des plus agréables. Nous nous sommes couchés très tard.

Nous nous sommes réveillés tout aussi tard et avons pris le petit déjeuner. Prévenus que l'ordre n'avait pas été laissé de nous donner à manger, nous avons décidé de visiter le Callao. Comme c'était le 1er mai et qu'il n'y avait pas de transports en commun, le voyage s'est trouvé considérablement ralenti. Nous avons dû parcourir les quatorze kilomètres à pied. Le Callao n'a rien de particulier à offrir. Il n'y avait même pas de bateaux argentins. Pour nous aguerrir encore un peu plus, nous nous sommes présentés dans une

caserne pour y mendier un peu de nourriture et nous avons entrepris le voyage de retour vers Lima pour dîner à nouveau chez le Dr Pesce qui nous raconta ses aventures relatives à la classification de la lèpre.

Le lendemain, nous sommes allés au Musée archéologique et anthropologique. Magnifique. Mais nous avons manqué de temps pour visiter toutes les salles.

L'après-midi, nous l'avons passé à visiter la léproserie[2] sous la conduite du Dr Molina, qui est non seulement un bon léprologue, mais aussi un excellent chirurgien du thorax. Conformément à l'habitude, nous sommes allés dîner chez le Dr Pesce.

La matinée entière du samedi, nous l'avons perdue en ville, à essayer de changer cinquante couronnes suédoises, ce à quoi nous sommes finalement parvenus, après bien des allées et venues.

1. Churriguera : nom d'une famille de peintres et d'architectes du baroque espagnol des XVIe et XVIIe siècles. Le style churrigueresque est un style baroque chargé, très répandu en Amérique latine (N.d.T.).

2. L'hôpital de Guia (note de l'auteur).

L'après-midi, nous avons visité le laboratoire. On n'a pas grand-chose à lui envier car il laisse beaucoup à désirer, mais il possède tout de même un fichier bibliographique formidable quant à sa clarté, sa méthode de classement, ainsi que par sa quantité de fiches répertoriées. Nous sommes bien entendu allés dîner chez le Dr Pesce, qui s'est montré comme toujours un interlocuteur des plus agréables.

Ce dimanche était pour nous un grand jour, car nous allions assister à une corrida pour la première fois, ce qui, même s'il ne s'agissait que d'une *novillada,* c'est-à-dire d'une corrida avec des taureaux et des taurillons de second rang, nous remplissait d'impatience. À tel point d'ailleurs qu'il m'était presque impossible de me concentrer sur la lecture d'un livre de Tello que j'avais commencé à la bibliothèque au cours de la matinée. Nous sommes arrivés juste pour la corrida et, au moment où nous rentrions, un *novillero* était en train de tuer le taureau, mais selon une méthode différente de la méthode habituelle, le *descabellamiento*[1]. Résultat : le taureau a passé dix minutes à souffrir, couché contre la palissade, car le torero ne réussissait pas à l'achever et le public sifflait. Au troisième taureau, il y eut une certaine émotion, car l'animal encorna le torero de façon spectaculaire et le projeta dans les airs, mais les choses s'arrêtèrent là. La fête a pris fin avec la mort du sixième animal, sans peine ni gloire. De l'art, je n'en vois pas ; du courage, en

un certain sens ; de l'adresse, un peu ; de l'émotion, c'est selon. En deux mots, tout dépend de ce qu'on a à faire le dimanche.

Nous avons consacré la journée du lundi à visiter une nouvelle fois le musée anthropologique et sommes allés le soir, comme à l'accoutumée, chez le Dr Pesce où nous avons rencontré un professeur de psychiatrie, le Dr Valenza, dont la conversation s'est révélée très agréable. Il nous a raconté plusieurs anecdotes sur la guerre, et d'autres dans le style suivant : « L'autre jour, je suis allé au cinéma dans mon quartier pour voir un film de Cantinflas.

1. *Le descabellamiento consiste à tuer le taureau d'un coup de pointe à la nuque (N.d.T.).*

Tout le monde riait, et moi je ne comprenais rien. Mais je n'étais pas en cela un phénomène, car les autres non plus ne comprenaient rien. Mais alors, de quoi riaient-ils ?

En réalité, ils riaient d'eux-mêmes, c'est d'une partie de son être que chacun des spectateurs riait. Nous sommes un peuple jeune, sans tradition, sans culture, à peine soudé. Et c'est de tous les défauts dont notre civilisation au berceau n'a pu se défaire qu'ils riaient... Mais d'ailleurs, est-ce que l'Amérique du Nord, avec ses monoblocs géants, ses automobiles et ses performances, a pu dépasser notre époque, a cessé d'être jeune? Non, les différences touchent la forme, pas le fond, toute l'Amérique est unie en cela. En regardant Cantinflas, j'ai compris le panaméricanisme! »

Le programme du mardi n'apportait rien de nouveau par rapport à celui du jour précédent, du moins pour les musées, mais à trois heures de l'après-midi nous avions rendez-vous avec le Dr Pesce qui nous offrit, à Alberto un costume blanc et à moi, un pull de la même couleur. Tous s'accordèrent pour dire que nous ressemblions presque à des personnes comme il faut. Le reste de la journée est sans importance.

Plusieurs jours passent et nous voilà le pied à l'étrier, mais nous ignorons encore à quel moment précis nous allons partir. Voilà deux jours que nous devrions déjà être en voyage mais le camion qui doit nous emmener n'est toujours pas prêt. Selon les divers points de vue que comporte notre route, le bilan est assez positif. Dans le domaine scientifique en général, nous avons visité des musées et des bibliothèques. La seule chose qui vaille vraiment la peine, c'est le Musée archéologique créé par le Dr Tello. Dans notre optique scientifique particulière, c'est-à-dire la lèpre, nous n'avons rencontré que le Dr Pesce, les autres ne sont que des disciples et ont beaucoup de chemin à parcourir avant de produire quelque chose de valeur. Etant donné qu'au Pérou il n'y a pas de biochimistes, le travail de laboratoire est effectué par des médecins spécialisés. Alberto a parlé avec certains d'entre eux pour les mettre en relation avec des gens de Buenos Aires.

1. Célèbre acteur comique du cinéma mexicain des années cinquante

Avec les deux premiers, tout s'est bien passé, mais avec le troisième... au début, Alberto s'est présenté comme le Dr Granado, spécialiste de la lèpre, etc., et on l'a pris pour un médecin, mais le problème est qu'au milieu de la discussion, la personne interrogée lui a décoché : « Non, ici nous n'avons pas de biochimistes. De même qu'il y a une disposition qui interdit aux médecins d'ouvrir des pharmacies, de même nous ne permettons pas aux pharmaciens de se mêler de ce qui ne les regarde pas. » La réponse d'Alberto promettait d'être très violente, si bien que je lui ai envoyé un petit coup de coude dans les reins pour lui en ôter l'envie.

L'une des choses qui nous a le plus impressionnés, malgré sa simplicité, fut la scène d'adieux avec les malades. À eux tous, ils ont réuni 100,50 sols qu'ils nous ont remis avec un petit mot grandiloquent. Ensuite, plusieurs d'entre eux sont venus prendre congé de nous individuellement ; plus d'un a versé des larmes en nous remerciant du peu de vie que nous leurs avions donnée en leur serrant la main, en acceptant leurs petits cadeaux ou en s'asseyant parmi eux pour suivre un match de football. S'il y a quelque chose qui puisse nous inciter à nous consacrer sérieusement un jour à la lèpre, c'est bien cette affection que nous témoignent partout les malades.

Comme ville, Lima ne tient pas la promesse héritée de sa longue tradition de ville des vice-rois, mais ses quartiers résidentiels sont en revanche très coquets et très spacieux, de même que ses rues nouvelles. Un fait intéressant à noter : le déploiement policier autour de l'ambassade de Colombie. Pas moins de cinquante policiers, avec ou sans uniforme, montent la garde en permanence autour de tout le pâté de maisons environnant.

Le premier jour de voyage n'a rien apporté de neuf, nous connaissions déjà le chemin jusqu'à La Oroya et le reste, nous l'avons fait de nuit, pour nous retrouver à l'aube à Cerro de Pasco. Nous avons voyagé avec les frères Becerra, dits Cambalache et en réduisant encore, Camba, qui se sont révélés être de bien braves types, surtout l'aîné. Toute la journée, nous avons roulé, commençant notre descente dans des zones plus chaudes, et j'ai commencé à avoir mal à la tête et à ressentir un malaise général qui m'accompagnait depuis Ticlio, le point le plus élevé, à 4 853 mètres au-dessus du niveau de la mer. Après Huanaco et déjà tout près de Tingo Maria, la pointe de l'essieu de la roue avant gauche s'est cassée, mais la roue, par une chance inouïe, est restée coincée dans l'aile, ce qui nous a préservé de la culbute. Cette nuit-là, nous sommes restés sur place et j'ai voulu me faire une piqûre, mais je m'y suis si bien pris que j'ai cassé la seringue.

La journée suivante a respiré l'ennui et l'asthme, mais le soir un renversement de situation nous a bien servis. En effet, Alberto eut la bonne idée de faire remarquer, d'une voix mélancolique, que ce 20 mai marquait la

date anniversaire de nos six premiers mois de voyage et ce fut l'occasion pour les verres de *pisco* d'entamer une circulation ininterrompue. La troisième bouteille vidée, Alberto se leva en titubant, laissant par terre un petit singe qu'il tenait dans les bras, et disparut de la scène. Le jeune Camba tint une demi-bouteille de plus, avant de tomber raide surplace.

Le lendemain matin, nous avons filé très tôt, avant que la propriétaire ne se réveille, car nous n'avions pas payé l'addition et les Camba étaient à moitié fauchés après les dépenses causées par la pointe de l'essieu. Toute la journée, nous avons poursuivi le voyage pour être finalement bloqués à l'une des barrières qu'installe l'armée pour empêcher le passage quand il pleut.

À nouveau sur la route le jour suivant et nouvel arrêt dans la file d'attente. En début d'après-midi, ils laissèrent passer la caravane qui fut une nouvelle fois arrêtée dans un village du nom de Nescuilla, notre destination finale.

Le lendemain, comme les arrêts sur la route continuaient, nous sommes allés jusqu'au poste de commandement militaire pour obtenir de quoi manger et ce n'est que l'après-midi que nous sommes enfin repartis, en compagnie d'un blessé qui nous permettait de circuler malgré les barrières. Quelques kilomètres plus loin, en effet, tout le monde s'est retrouvé bloqué sauf nous, qui continuions librement vers Pucallpa, où nous sommes arrivés après la tombée de la nuit. Le jeune Camba offrit le repas et nous bûmes ensuite, en guise d'adieu, quatre bouteilles de vin, ce qui le rendit sentimental et l'amena à nous jurer un amour éternel. Après quoi, il paya l'hôtel pour la nuit [...j[1].

Notre principal problème était de trouver un moyen de transport pour aller à Iquitos, et nous nous y sommes attaqués. Le premier sollicité fut le maire, un certain Cohen, dont on nous avait dit qu'il était juif, mais brave type. Qu'il fût juif, cela ne faisait aucun doute, ce qui était moins sûr, c'est que ce fût un brave type. En tout cas, il s'est débarrassé de nous en nous envoyant voir les agents des compagnies, qui se sont à leur tour débarrassés de nous en nous envoyant parler au capitaine qui, lui, nous a reçus assez correctement et nous a promis, comme ultime concession, de nous faire payer un billet de troisième classe et de nous laisser voyager en première. Mécontents du résultat, nous sommes allés voir le chef de la garnison qui nous a dit qu'il ne pouvait rien faire pour nous. Nous sommes ensuite passés au sous-chef qui, après un odieux interrogatoire où il brilla par sa bêtise, promit de nous aider.

Au cours de l'après-midi, nous sommes allés nous baigner dans la rivière Uyacali, d'aspect assez semblable au Alto Parana, et nous avons rencontré le sous-préfet qui nous annonça qu'il avait obtenu quelque chose de très important : le capitaine du navire, par égard pour lui, avait consenti à nous

faire payer un billet de troisième classe, tout en nous laissant en première : formidable, non ?

À l'endroit où nous nous sommes baignés, il y avait un couple de poissons à la forme assez étrange. Les gens du lieu les appellent des dauphins et, selon la légende, ils mangent les hommes, violent les femmes et commettent mille autres horreurs de la sorte. Il s'agit paraît-il d'un dauphin de rivière qui possède, entre autres caractéristiques bizarres, un appareil génital femelle assez proche de celui de la femme et dont les Indiens se servent comme d'un substitut. Mais ils doivent tuer l'animal à la fin du coït, car il se produit alors une contraction de la partie génitale qui empêche la sortie du pénis.

1. Partie manquante dans le texte original.

Dans la soirée, nous nous sommes consacrés une fois de plus à la pénible tâche d'affronter nos collègues de l'hôpital pour leur demander un logement.

Bien entendu, l'accueil fut froid, ils étaient prêts à nous envoyer sur les roses, mais notre passivité fut payante et nous avons obtenu deux lits où reposer nos vieux os.

EN AVAL D'UCAYALI

Avec nos paquets sur le dos et notre allure d'explorateurs, nous sommes arrivés au bateau un peu avant le départ. Comme convenu, le capitaine nous a fait monter en première et nous avons de suite fait connaissance avec tous les passagers de cette classe privilégiée. Après quelques coups de sifflet d'avertissement, le bateau s'est éloigné du bord et la seconde étape de notre voyage vers San Pablo a commencé. Lorsque les maisons de Pucallpa se sont perdues au loin et qu'a commencé le défilé ininterrompu du paysage boisé de la forêt, les gens ont quitté la rambarde et l'on a disposé les tables de jeu, dont nous nous sommes approchés bien craintivement. Mais Alberto eut un moment d'inspiration et gagna 90 sols à un

jeu appelé le vingt et un, assez semblable au sept et demi. Cette victoire nous valut la haine de toute une partie des joueurs de cette population flottante, car la conquête avait débuté avec un sol de capital.

Nous n'avons pas eu beaucoup l'occasion de nous lier d'amitié avec les passagers en ce premier jour de voyage, et nous sommes restés un peu à l'écart, évitant de nous mêler à la conversation générale. La nourriture était mauvaise et peu abondante. Le soir, en raison du faible niveau de la rivière, le bateau n'a pas navigué. Il n'y avait presque pas de moustiques, et bien que l'on nous ait dit que c'était exceptionnel, nous n'y avons pas trop cru, habitués aux exagérations de toutes sortes auxquelles les gens ont recours lorsqu'il s'agit de peindre une situation un tant soit peu difficile.

Le lendemain, nous avons levé l'ancre de bonne heure. La journée s'est écoulée sans rien de notable, si ce n'est que nous nous sommes liés d'amitié avec une jeune fille qui semblait assez futile et qui avait sans doute cru que nous avions quelques pesos en trop, malgré les larmes que nous versions diligemment chaque fois qu'il était question d'argent. En fin d'après-midi, le bateau accosta à la rive pour y passer la nuit et les moustiques se mirent à nous prouver très concrètement leur existence : en essaims fournis, ils nous poursuivirent toute la nuit. Alberto a pu dormir un peu, enveloppé dans son sac de couchage et le visage recouvert d'un tulle, mais moi, j'ai commencé à sentir les premiers symptômes d'une crise d'asthme. Entre ça et les moustiques, je n'ai pas pu fermer l'œil. Le souvenir de cette nuit s'est un peu estompé en moi, mais je me vois encore palper la peau de mes fesses qui, sous l'effet de toutes ces piqûres, avaient atteint une taille pachydermique.

J'ai passé toute la journée du lendemain à somnoler, étendu ici ou là et volant de petits bouts de sieste dans des hamacs d'emprunt. Mon asthme ne donnait aucun signe d'amélioration, j'ai donc dû prendre une décision drastique et me résoudre à obtenir un antiasthmatique par ce moyen si prosaïque qu'est l'achat. Ça m'a un peu calmé. Nous regardions avec des yeux rêveurs l'orée tentatrice de la forêt, excitante dans sa verdeur mystérieuse. L'asthme et les moustiques me coupaient un peu les ailes, mais de toute façon l'attirance qu'exerce la forêt vierge sur des personnalités comme les nôtres faisait que toutes les calamités physiques et les forces déchaînées de la nature ne faisaient que renforcer mon aboulie.

Les jours se succèdent ainsi dans la plus grande monotonie. La seule distraction possible est le jeu, dont il ne nous est pas permis de profiter pleinement, vu notre situation économique. Deux jours de plus passent, sans rien à signaler. Normalement, ce service est assuré en quatre jours mais le bas niveau de la rivière nous oblige à nous arrêter le soir, et mis à part le retard causé au voyage, nous devenons les victimes propitiatoires des moustiques. Bien que la nourriture soit meilleure et les moustiques bien moins nombreux

en première, qui sait si nous avons gagné au change? Notre caractère s'accorde mieux avec celui des simples marins qu'avec ceux de cette petite classe moyenne qui, riche ou non, a trop à l'esprit le souvenir de ce qu'elle fut pour se permettre le luxe d'admirer deux voyageurs indigents. Comme les autres, ils sont d'une ignorance crasse, mais le petit triomphe qu'ils ont obtenu dans la vie leur est monté à la tête, et les opinions simples qu'ils émettent sont étayées par l'énorme garantie qu'implique le fait qu'elles proviennent d'eux. Mon asthme a continué à s'aggraver bien que je suive parfaitement mon régime alimentaire.

Une caresse incolore de la petite putain qui s'apitoyait sur mon état de santé pénètre comme un coup de couteau dans les souvenirs endormis de ma vie pré-aventurière. Le soir, alors que les moustiques m'empêchent de dormir, je pense à Chichina, déjà devenue un rêve lointain, un rêve autrefois très agréable qui s'est terminé, d'une manière inhabituelle pour ce type d'idéations, en s'adaptant à mon caractère et en laissant dans le souvenir plus de miel fondant que de fiel. Je lui envoie un doux et calme baiser pour qu'elle l'accepte comme de la part d'un vieil ami qui la connaît et la comprend. Et le souvenir prend le chemin de Malagueno, dans le hall terni duquel elle doit être en train de répéter quelques-unes de ses étranges phrases mesurées à son nouveau soupirant. La voûte immense que mes yeux dessinent dans le ciel étoile scintille joyeusement, comme si elle voulait répondre affirmativement à la question qui monte du plus profond de moi-même : est-ce que ça en vaut la peine ?

Deux jours de plus : rien à signaler. La confluence de l'Ucayali et du Maranon, qui donne naissance au fleuve le plus grand de la terre, n'a rien de transcendant : il ne s'agit que de deux masses d'eau boueuse qui s'unissent pour ne plus en former qu'une seule, un peu plus large peut-être, un peu plus profonde aussi, et c'est tout. Il ne reste plus d'adrénaline et mon asthme continue à empirer. Je mange à peine une poignée de riz et je prends du maté.

Le dernier jour, alors que nous touchons au but, une violente tempête oblige le bateau à s'arrêter et là, les moustiques se ruent sur nous par nuages entiers, pour se venger, car nous allons échapper à leur rayon d'action. On dirait un soir sans lendemain, saturé de frappements de main et d'exclamations d'impatience, de jeux de cartes transformés en narcotiques et de phrases lancées au hasard, alimentant n'importe quel type de conversation qui fasse passer le temps plus vite. Le matin, dans la fièvre de l'arrivée, un hamac reste vide et je m'y étends : comme par enchantement je sens un ressort comprimé se détendre en moi et me pousser vers le haut, ou vers le bas, je ne sais pas... Une vigoureuse secousse d'Alberto me réveille : « Pelao, nous sommes arrivés. » Le fleuve élargi fait face à une ville basse avec quelques édifices plus élevés, entourés par la forêt et par la terre rouge qui recouvre le sol.

Nous sommes arrivés un dimanche et nous avons accosté tôt sur le quai d'Iquitos. Nous avons pris tout de suite contact avec le chef du service de la coopérative internationale, car le Dr Châvez Pastor, pour lequel nous avions un mot de recommandation, ne se trouvait pas à Iquitos. Quoi qu'il en soit, on nous a très bien traités, on nous a logés dans le service de fièvre jaune et nourris à l'hôpital. Je continuais à souffrir d'asthme sans pouvoir mettre un terme à mes malheurs de souffleur de forge, j'en suis même arrivé à réinjecter quatre doses d'adrénaline en un seul jour.

Le jour suivant n'a pas été marqué par une grande amélioration sur le plan de l'asthme, et je l'ai passé au Ut, ou plutôt à « m'adrénaliner ».

Le lendemain, j'ai décidé de me mettre à une diète absolue dans la matinée et relative dans la soirée en éliminant le riz. Je me suis senti un peu mieux, mais seulement un peu. Le soir, nous avons vu *Stromboli,* avec Ingrid Bergman et Rossellini comme metteur en scène : on ne peut qualifier ce film autrement que de mauvais.

Le mercredi nous nous sommes beaucoup réjouis à l'annonce que nous allions partir le jour suivant, car mon asthme m'empêchait de bouger et nous passions des journées allongés sur nos lits.

Tôt le lendemain, nous avons commencé à nous préparer psychiquement au départ. Mais la journée passait et nous étions toujours cloués sur place, le départ s'annonçant pour le lendemain après-midi.

Confiants en la paresse des patrons qui pourraient partir plus tard mais jamais en avance, nous avons dormi tranquillement et, après avoir fait un tour, nous sommes allés à la bibliothèque où le capitaine en second nous a trouvés. Il était très agité car *El Cisne* partait à onze heures trente, et il était onze heures cinq. Nous avons rangé nos affaires en vitesse, et comme mon asthme était trop fort, nous avons été jusqu'à prendre une voiture qui nous a demandé une demi-livre pour parcourir huit pâtés de maisons d'Iquitos. Nous sommes arrivés au bateau qui ne partait que vers trois heures, mais il fallait absolument être embarqués à une heure. Nous n'avons pas osé désobéir pour aller manger à l'hôpital, ce qui de toute façon nous arrangeait autant, car nous pouvions ainsi « oublier » la seringue qu'on nous avait prêtée. Nous avons mangé mal et cher, avec un Indien étrangement vêtu d'une petite jupe en paille rougeâtre et de quelques colliers faits de la même paille. Il appartenait à la tribu des Yaguas, s'appelait Benjamin et ne parlait presque pas l'espagnol. Il portait, dans la région suprascapulaire gauche, une cicatrice de balle, un tir presque à bout portant dont le mobile était la « vengeance », comme il disait. La nuit fut

pleine de moustiques qui se disputèrent nos chairs presque vierges. Il y eut une variante importante dans l'orientation psychique du voyage, car nous avons appris que depuis Manaus, il était possible de passer au Venezuela par voie fluviale.

La journée fut paisible, nous avons somnolé le plus possible pour récupérer le sommeil que nous avaient volé les moustiques. Dans la nuit, vers une heure, on m'a réveillé alors que j'étais en train de rêver, pour me dire que nous étions arrivés à San Pablo. On a tout de suite averti le médecin directeur de la colonie, le Dr Bresciani, qui nous a très aimablement reçus et procuré une chambre pour passer la nuit.

LA LEPROSERIE DE SAN PABLO

Le jour suivant, un dimanche, nous a trouvés sur pied, prêts à passer en revue la colonie. Mais comme on y accède par la rivière et que c'était un jour de repos, il fut impossible d'y aller. Nous avons rendu visite à la sœur administratrice, Sor Alberto, à l'aspect viril, et nous sommes allés disputer un match de football où nous avons tous les deux très mal joué. Mon asthme a commencé à diminuer.

Le lundi, nous avons remis une partie de notre linge pour qu'on nous le lave, et nous sommes allés à l'asile dans la matinée pour commencer notre visite. Six cents malades vivent dans leurs petites maisons typiques de la forêt, chacun étant indépendant, faisant ce qui lui plaît et exerçant librement sa profession, au sein d'une organisation qui a suivi son propre rythme et ses propres caractéristiques. Il y a un délégué, un juge, un policier, etc. Le respect qu'ils portent au Dr Bresciani est indéniable. On voit bien qu'il est le coordinateur de la colonie, un parapet et un trait d'union entre les groupes qui se querellent.

Mardi, nous avons à nouveau visité la colonie. Nous avons accompagné le Dr Bresciani lors de ses examens du système nerveux des malades. Il était en train de préparer une minutieuse étude des formes nerveuses de la lèpre fondée sur quatre cents cas. Cette recherche peut être un travail du plus haut intérêt, vu la fréquence de l'attaque du système nerveux dans les formes de lèpre de cette zone. Au point que je n'ai pas vu un seul

malade sans troubles de ce type. Selon ce que nous dit Bresciani, le Dr Souza Lima s'est déjà intéressé aux manifestations nerveuses précoces des enfants de la colonie.

Nous avons visité la « partie saine » de l'asile, dont la population est d'environ soixante-dix personnes. On y manque du confort élémentaire mais il sera installé dans le courant de l'année, ainsi que l'électricité à longueur de journée, un réfrigérateur et, enfin, un laboratoire. Il faudrait un bon microscope, un microtome, un laborantin — car ce poste est occupé par la Mère Margarita, très sympathique mais pas très au courant, et l'on aurait besoin d'un chirurgien qui libère les nerfs, ferme des yeux, etc. Chose curieuse, malgré les énormes problèmes nerveux, il y a peu d'aveugles, ce qui tendrait peut-être à prouver que le [...j[1] a quelque chose à y voir, puisque la plupart n'ont pas de traitement.

Nous avons continué nos visites mercredi, entre des séances de bain et de pêche, ce qui nous a rempli le gros de la journée. Nous jouions le soir aux échecs avec le Dr Bresciani, ou bien nous discutions. Le dentiste, le Dr Alfaro, est quelqu'un de merveilleusement simple et cordial.

Jeudi, c'est jour de repos dans la colonie, et nous avons interrompu nos visites à l'asile. Dans l'après-midi, nous avons disputé un match où j'ai un peu moins mal joué mon rôle dans les buts. Dans la matinée, nous avons tenté sans succès de pêcher.

Dans la journée du vendredi, je suis retourné à l'asile mais Alberto est resté pour faire de la bacilloscopie en compagnie d'une bonne sœur mal dégrossie, la Mère Margarita. J'ai péché deux variétés de *sumbi*[2]*,* qu'on appelle *mota,* et j'en ai offert un au Dr Montoya.

1. Partie manquante dans le texte original.

2. Sumbi ou surumbi : gros poisson de rivière, à la peau sans écailles et tachetée et à la chair compacte et savoureuse (N.d.T.).

LE JOUR DE SAINT GUEVARA

Le samedi 14juin 1952, moi, petit Untel j'ai fêté mes vingt-quatre ans, veille du transcendantal quart de siècle, noces d'argent avec la vie, qui ne m'a après tout pas si mal traité. Très tôt, je suis allé à la rivière pour retenter ma chance avec les poissons, mais celui qui commence par gagner finit en perdant. L'après-midi, nous avons disputé un match de football au cours duquel j'ai occupé mon poste habituel de gardien de but, avec plus de succès que les fois précédentes. Le soir, après être passé chez le Dr Bresciani qui nous a offert un copieux et délicieux repas, on nous a fait les honneurs de notre salle à manger avec l'alcool national, le *pisco,* dont Alberto a éprouvé malgré lui les effets sur le système nerveux. Tous les esprits étant échauffés, le directeur de la colonie a très chaleureusement porté un toast à notre santé et moi, éméché, j'ai plus ou moins improvisé ce qui suit :

« Bon... je me dois de remercier autrement que par un geste conventionnel le toast que nous porte le Dr Bresciani. Dans les conditions précaires où nous voyageons, le seul recours qu'il nous reste pour exprimer notre affection est la parole, et c'est en la prenant que je tiens à exprimer mes remerciements et ceux de mon compagnon de voyage, à tout le personnel de la colonie qui, sans nous connaître ou presque, nous a donné cette merveilleuse preuve d'affection que signifie pour nous l'honneur de fêter notre anniversaire, comme si c'était la fête de l'un d'entre vous. Mais il y a plus : dans quelques jours nous quitterons le territoire péruvien et ces mots prennent donc un autre sens, celui d'un au revoir, dans lequel je voudrais mettre toute mon ardeur pour exprimer notre reconnaissance envers le peuple de ce pays tout entier, qui n'a pas cessé de nous combler de cadeaux depuis notre arrivée à Tacna. Je voudrais insister sur un autre point, un peu en marge du sujet de ce toast : bien que les frontières de nos personnalités nous empêchent d'être le porte-parole de cette cause, nous croyons, beaucoup plus fermement qu'avant, grâce à notre voyage, que la division de l'Amérique en nationalités incertaines et illusoires est complètement fictive. Nous formons une seule race métisse qui, du Mexique au détroit de Magellan, présente des similitudes ethnographiques notables. C'est pourquoi, essayant d'échapper à tout provincialisme exigu, je porte un toast au Pérou et à l'Amérique unie. »

De nombreux applaudissements couronnèrent mon morceau oratoire. La fête, qui dans ces contrées consiste à consommer la plus grande quantité d'alcool possible, s'est prolongée jusqu'à trois heures du matin, heure à laquelle nous avons déclaré forfait.

Dimanche matin, nous sommes allés rendre visite à une tribu de Yaguas, des Indiens comme celui de la paille colorée. Après trente minutes de marche sur un sentier qui dément les préjugés au sujet du côté ténébreux de la forêt, nous sommes arrivés devant une maison habitée par une famille. Intéressante était leur manière de vivre sous de petits tréteaux, ainsi que l'hermétique cabane en feuilles de palmier où ils s'abritent la nuit des moustiques qui les attaquent en rangs serrés. Les femmes ont abandonné leur costume traditionnel pour le remplacer par un vêtement plus courant, de sorte qu'il ne reste plus rien à admirer. Les enfants ont du ventre et sont un peu squelettiques mais les vieux ne présentent aucun signe d'avitaminose, contrairement à ce qui se passe dans les populations un peu plus civilisées qui vivent dans la montagne. Leur alimentation de base est constituée de manioc, de bananes, du fruit d'un palmier, et des animaux qu'ils chassent au fusil. Leurs dents sont complètement cariées. Ils parlent leur propre langue, mais certains comprennent l'espagnol. Au cours de l'après-midi, nous avons disputé un match de football. J'y ai un peu mieux joué, mais j'ai encaissé un but répugnant. La nuit, Alberto m'a réveillé car il souffrait d'un violent mal d'estomac qui s'est ensuite localisé dans la fosse iliaque droite. J'avais trop sommeil pour me soucier de douleurs étrangères, si bien que je lui ai conseillé de se faire une raison et j'ai dormi jusqu'au lendemain.

Lundi, c'est jour de distribution des médicaments dans l'asile. Alberto, bien servi par sa chère Mère Margarita, recevait toutes les trois heures de la pénicilline, en toute religiosité. Le Dr Bresciani m'a annoncé qu'une embarcation avec des animaux s'approchait et que nous pourrions en récupérer quelques morceaux pour construire un petit radeau. L'idée nous a enthousiasmés et nous avons de suite projeté d'aller à Manaus, etc. J'avais une infection au pied, et j'ai donc dû arrêter le football l'après-midi. Nous avons passé notre temps à discuter avec le Dr Bresciani de tous les thèmes qui nous venaient à l'esprit, et je me suis couché fort tard.

Le mardi matin, une fois Alberto rétabli, nous sommes allés à l'asile où le Dr Montoya a pratiqué une opération du cubital dans une névrite lépreuse. Le résultat était apparemment brillant, mais la technique laissait à désirer. Au cours de l'après-midi, nous sommes allés pêcher près d'une lagune. Il va de soi que nous n'avons rien attrapé mais, sur le chemin du retour, je me suis targué de traverser l'Amazone, ce que j'ai mis près de deux heures à faire, au grand désespoir du Dr Montoya qui n'avait pas envie d'attendre si longtemps. Le soir, il y eut une fête familiale qui déboucha sur une sérieuse dispute avec M. Lezama Beltran, un esprit puéril et introverti, qui devait probablement être aussi inverti. Le pauvre homme était désespéré parce qu'on ne l'invitait pas à la fête, si bien qu'il commença à vociférer des injures jusqu'à ce qu'on lui mette un œil au beurre noir et qu'on lui administre une sacrée raclée. Cet épisode nous fit un peu de peine, car cet homme, bien que perverti sexuel et enquiquineur de première, s'était bien comporté avec nous et nous

avait offert dix sols à chacun, ce qui donnait le score suivant : moi, 479 sols, Alberto, 163,50.

Le mercredi a commencé sous la pluie, nous ne sommes pas allés à l'asile et la journée est restée vide. Je me suis mis à lire un texte de Garcia Lorca et, dans la soirée, nous avons vu l'embarcation s'approcher du port.

Le jeudi matin, jour chômé à l'asile dans le secteur des malades, nous sommes allés chercher quelques provisions sur l'autre rive avec le Dr Montoya et nous avons parcouru un bras du fleuve Amazone. À un prix défiant toute concurrence, nous avons acheté des papayes, du manioc, du maïs, du poisson et de la canne à sucre, nous avons également péché : Montoya, un poisson de taille normale, et moi, un avorton. Au retour, le fleuve fut agité d'un vent violent et le pilote, Roger Alvarez, paniqua complètement en voyant les vagues remplir notre canot. Je lui demandai de me laisser la barre mais il ne voulut pas et nous nous sommes dirigés vers la rive pour attendre l'accalmie. Vers trois heures de l'après-midi, nous sommes enfin parvenus à la colonie et nous avons fait préparer les poissons, ce qui n'a apaisé notre faim qu'à moitié. Roger nous a offert à chacun une chemisette, et à moi en particulier un pantalon, si bien que j'ai pu enrichir mon fonds spirituel.

Le radeau était presque prêt, il ne manquait plus que les rames. Le soir, un groupe de malades de la colonie est venu nous donner une sérénade où la musique locale, chantée par un aveugle, ne fit pas défaut. L'orchestre était formé d'un flûtiste, d'un guitariste et d'un joueur de bandonéon qui n'avait presque plus de doigts. Du côté « sain », un saxophone, une guitare et un crieur apportaient leur aide. Nous sommes passés ensuite à la partie discursive où quatre malades à tour de rôle ont élaboré leur discours comme ils ont pu, en bafouillant. L'un deux, désespéré parce qu'il n'arrivait pas à continuer, a terminé par un « trois hourras pour les docteurs! ». Puis Alberto a chaleureusement remercié nos hôtes de leur accueil, en disant que toutes les beautés naturelles du Pérou ne pouvaient se comparer à la beauté émotionnelle de ce moment qui l'avait si profondément touché qu'il n'arrivait plus à parler. « Je peux seulement, dit-il en ouvrant les bras avec un geste et une intonation à la Perón, vous remercier tous. »

Les malades larguèrent les amarres et le chargement s'éloigna de la côte au rythme d'une petite valse, sous la faible lueur des lanternes qui donnait aux gens un aspect fantasmagorique. Ensuite, nous sommes allés prendre un verre chez le Dr Bresciani et, après une brève discussion, au lit.

Vendredi était le jour de notre départ, de sorte que nous sommes allés prendre congé des malades dans la matinée et, après avoir fait quelques photographies, nous sommes revenus avec deux magnifiques ananas, cadeau

du Dr Montoya. Nous nous sommes baignés, et puis à table. Vers trois heures de l'après-midi, nous avons commencé nos adieux et à trois heures et demie, le radeau baptisé *Mambo* descendait le fleuve, emmenant comme membres d'équipage, hormis nous deux et pour peu de temps, le Dr Bresciani, Alfaro et Châvez, les constructeurs du radeau.

Ils nous accompagnèrent jusqu'au milieu du fleuve et nous nous sommes débrouillés, à partir de là, par nos propres moyens.

LA *KONTIKITA* SE REVELE

Ce n'étaient pas deux ou trois moustiques qui allaient m'empêcher de dormir et quelques minutes m'avaient suffi pour en venir à bout, mais mon triomphe resta inutile face à l'attitude déterminée d'Alberto, dont la voix m'a tiré des limbes merveilleux où je flottais. Les faibles lueurs d'un petit village qui, selon ses caractéristiques extérieures, devait être Leticia, se profilaient sur la rive gauche du fleuve. Commença ensuite, avec beaucoup d'énergie, l'entreprise de rapprocher la barque des lumières, et là : catastrophe. L'embarcation refusait catégoriquement d'accoster, s'obstinant à poursuivre son chemin en plein milieu du courant. Nous ramions comme des fous, et lorsque nous pensions toucher au but, la barque faisait volte-face et nous nous retrouvions à nouveau au beau milieu du fleuve. Notre désespoir grandissait au fur et à mesure que s'éloignaient de nous les lueurs convoitées. Epuisés par nos efforts, nous avons décidé de triompher au moins des moustiques en dormant tranquillement jusqu'à l'aube, où nous déciderions quoi faire. Notre situation n'avait rien d'enviable, car à force de suivre le courant, nous allions nous retrouver à Manaus, située, selon des informations plus ou moins dignes de foi, à environ dix jours de navigation. Or, après l'accident de la veille, nous manquions d'hameçons, nous n'avions pas beaucoup de provisions, et nous n'avions aucune assurance de pouvoir accoster la rive au moment voulu. Sans compter que nous allions arriver au Brésil sans papiers en règle et sans connaître la langue. Pourtant, toutes ces réflexions ne nous occupèrent pas longtemps, car très vite nous avons dormi comme des bienheureux. Au lever du soleil, je me suis réveillé et j'ai quitté l'abri de la moustiquaire pour jeter un œil sur la position que nous occupions. Avec les pires intentions du monde, la *Kontikita* était allée déposer sa charge humaine sur la rive droite du fleuve et nous maintenait tranquillement là, dans une espèce de petit embarcadère qui

devait appartenir à l'une des maisons du voisinage. J'ai décidé de remettre à plus tard mon inspection, car les moustiques se considéraient encore à l'étape alimentaire de leur existence et piquaient à qui mieux mieux. Alberto dormait sur ses deux oreilles et je décidai de l'imiter. Une paresse morbide et une espèce d'engourdissement méfiant qui se refusait à interroger l'avenir s'étaient emparés de moi. Je me sentais incapable de prendre une décision, me contentant d'imaginer que, si mauvais soit notre avenir, il n'y avait pas de raison d'imaginer qu'il soit insupportable.

VERS CARACAS

Après les questions inutiles d'usage, la trituration et le malaxage du passeport, accompagnés de regards inquisiteurs dus à la méfiance standard de la police, l'officier de service nous a mis un énorme cachet avec la date de sortie, 14 juillet, et nous avons traversé à pied le pont qui unit et sépare les deux nations. Un soldat vénézuélien, avec la même insolence déplaisante que ses collègues colombiens — trait commun, semble-t-il, à toute l'engeance militaire —, a fouillé nos bagages et a cru bon de nous soumettre, de sa propre initiative, à un interrogatoire, comme pour nous prouver que nous étions en train de parler à une « autorité ». Au poste de San Antonio de Táchira, on nous a arrêtés un bon moment mais seulement pour remplir une formalité administrative, et nous avons poursuivi notre route dans la camionnette qui devait nous emmener jusqu'à la ville de San Cristóbal. À mi-parcours, nous nous sommes arrêtés au poste de douane, où les employés nous ont soumis à une fouille approfondie, aussi bien des bagages que de nos personnes. Le fameux couteau, qui nous avait déjà valu bien des déboires, est devenu le leitmotiv d'une longue discussion que nous avons menée de main de maître, vu notre expérience dans la controverse avec des gens du niveau culturel d'un brigadier de police. Le revolver a échappé au contrôle car il était dans la poche de ma sacoche en cuir, dans un paquet dont la crasse a impressionné les douaniers. Le couteau, péniblement récupéré, était cause de nouveaux soucis car ces postes de douane allaient se succéder tout au long du chemin vers Caracas, et nous n'étions pas sûrs de toujours rencontrer des cerveaux perméables aux arguments simples que nous invoquions. Le chemin qui unit les deux villages frontaliers est parfaitement pavé, surtout du côté vénézuélien, et rappelle beaucoup la zone des sierras de Córdoba. D'une

manière générale, on a l'impression que ce pays est plus prospère que la Colombie.

En arrivant à San Cristóbal, une lutte s'est engagée entre les patrons de la compagnie de transport et nous, qui voulions voyager de la manière la plus économique possible. Pour la première fois du voyage, leur thèse a triomphé, ils nous proposaient en effet de faire le trajet en deux jours de camionnette, plutôt qu'en trois jours d'autocar, et nous, pressés de résoudre notre avenir et de soigner convenablement mon asthme, nous avons décidé de lâcher les 20 bolivars de supplément, sacrifice fait en l'honneur de Caracas. En attendant le soir, nous avons passé le temps à visiter les environs et à faire quelques lectures sur ce pays dans la bibliothèque — plutôt bonne — de l'endroit.

À onze heures du soir, nous sommes partis vers le nord, laissant derrière nous toute trace d'asphalte. On nous installa à quatre sur un siège où trois personnes auraient tenu serrées, si bien qu'il était inutile de songer à dormir. De plus, une crevaison nous fit perdre une heure et mon asthme continuait à me gêner. Peu à peu, nous sommes montés vers le sommet et la végétation s'est faite plus rare, mais on voyait dans les vallées le même type de cultures que celles que nous avions vues en Colombie. En mauvais état, les routes provoquaient crevaison sur crevaison ; lors de notre seconde journée de voyage, nous en avions déjà essuyé plusieurs. La police ayant mis en place des contrôles au cours desquels les camionnettes étaient entièrement fouillées, nous nous serions trouvés dans de beaux draps sans la lettre de recommandation que détenait une passagère : le chauffeur lui attribuait tous les paquets et l'affaire était réglée. Le prix des repas avait déjà augmenté, d'un bolivar par personne, il était passé à trois et demi. Décidant d'économiser le plus possible, nous avons jeûné lors de la halte à Punta del Aguila, mais le chauffeur, prenant pitié de notre indigence, nous a offert un bon repas. Punta del Aguila est le point culminant des Andes vénézuéliennes, il atteint 4108 m au-dessus du niveau de la mer. J'ai pris les deux derniers comprimés qui me restaient, ce qui m'a permis de bien dormir.

De bon matin, le conducteur s'est arrêté pour dormir une heure car cela faisait deux jours de suite qu'il conduisait sans interruption. Nous pensions arriver le soir à Caracas, mais les crevaisons, à nouveau, nous ont retardés ; en outre, l'induit fonctionnait mal, si bien que la batterie se déchargeait, il fallut donc s'arrêter pour réparer. Le climat était devenu tropical, avec des moustiques agressifs et des bananes de toutes parts. Le dernier tronçon, que j'ai fait en sommeillant avec une bonne crise d'asthme, était parfaitement asphalté et semblait assez joli (il faisait nuit). Le jour se levait quand nous sommes arrivés à destination. J'étais anéanti, je me suis étendu sur un lit loué pour un demi-bolivar et j'ai dormi comme un loir, aidé par une bonne dose d'adrénaline injectée par Alberto.

CET ETRANGE VINGTIEME SIECLE

Le plus gros de ma crise d'asthme est déjà passé et je me sens presque bien. De temps à autre toutefois, j'ai recours à ma nouvelle acquisition, un insufflateur français. L'absence d'Alberto se fait très fortement sentir. J'ai l'impression que mes flancs sont dégarnis face à la menace d'une crise. À chaque instant, je tourne la tête pour lui glisser une remarque à l'oreille, et je m'aperçois alors de son absence.

Non vraiment, il n'y a pas de quoi se plaindre : soins attentionnés, nourriture agréable et copieuse, et l'espoir de rentrer vite pour reprendre mes études et obtenir une bonne fois pour toutes le titre d'habilitation, et pourtant l'idée de me séparer définitivement d'Alberto me rend plutôt triste. C'est qu'on en a vu de toutes les couleurs ensemble, depuis ces nombreux mois, et l'habitude de rêver de choses semblables dans des situations similaires nous a rapprochés encore plus.

Toujours absorbé dans ces pensées relatives à notre problème, je m'éloigne insensiblement de la zone centrale de Caracas. Les quartiers résidentiels sont de plus en plus espacés.

Caracas s'étend le long d'une vallée étroite qui la ceint et l'enserre dans le sens de la longueur, si bien qu'on commence très vite à grimper sur les collines qui l'entourent et cette ville progressiste s'étale à nos pieds, tandis que l'on découvre un nouvel aspect de son visage aux multiples facettes. Les Noirs, ces représentants de la splendide race africaine qui ont gardé leur pureté raciale grâce à leur manque de goût pour le bain, ont vu leur territoire envahi par un nouveau type d'esclaves : les Portugais. Et ces deux vieilles races ont commencé leur dure vie commune, émaillée de querelles et de mesquineries de toutes sortes. Le mépris et la pauvreté les unit dans leur lutte quotidienne, mais la façon différente dont ils envisagent la vie les sépare complètement. Le Noir, indolent et rêveur, dépense ses sous en frivolités ou en « coups à boire », l'Européen a hérité d'une tradition de travail et d'économies qui le poursuit jusque dans ce coin d'Amérique et le pousse à progresser, même au détriment de ses aspirations individuelles.

Les maisons en dur ont déjà complètement disparu et seuls les bidonvilles en torchis règnent sur les hauteurs. Je m'approche d'une baraque : elle est formée d'une seule pièce, séparée au milieu par une cloison. Il y a un fourneau et une table, des tas de paille sur le sol semblent constituer des lits. Plusieurs chats squelettiques et un chien galeux jouent avec trois petits Noirs

complètement nus. Une fumée acre, qui remplit l'atmosphère, s'élève du fourneau. La mère de famille, aux cheveux crépus et aux seins tombants, fait à manger, aidée par une petite Noire de quinze ans qui, elle, est vêtue. Nous engageons la conversation sur le seuil de la baraque et, au bout d'un moment, je leur demande de poser pour une photo, mais elles s'y refusent catégoriquement à moins que je ne leur donne immédiatement ladite photo. Je leur explique en vain qu'il faut d'abord la faire développer mais, pour elles, rien à faire si je ne la remets pas tout de suite. Finalement je promets de la donner sans délai, mais elles se méfient trop et ne veulent rien savoir. Un des petits Noirs s'esquive et va jouer avec ses amis pendant que je continue à discuter avec sa famille. À la fin, je me poste devant la porte avec mon appareil et je menace tous ceux qui passent la tête. Nous jouons ainsi un certain temps, jusqu'à ce que je voie le petit Noir qui s'était échappé en train de s'approcher tranquillement, monté sur une bicyclette neuve. Je vise un peu au hasard et j'appuie sur le bouton, mais le résultat est cruel : pour éviter l'objectif, le petit Noir se penche, tombe par terre et se met immédiatement à hurler. Aussitôt, tout le monde oublie sa peur de l'appareil photo et sort précipitamment pour m'insulter. Je m'éloigne avec une certaine inquiétude, car ce sont d'excellents lanceurs de pierres, poursuivi par les insultes du groupe parmi lesquelles se détache — expression suprême du mépris — celle de « Portugais ».

Sur les bas-côtés de la route, on peut voir des conteneurs de transport d'automobiles transformés en habitations par les Portugais. Dans l'un d'entre eux, habité par des Noirs, trône un frigidaire flambant neuf, et dans de nombreux autres on entend la musique des radios que leurs propriétaires mettent à plein volume. De superbes automobiles sont garées devant la porte de demeures absolument misérables. Des avions de toutes sortes passent en semant dans l'air des bruits et des reflets argentés tandis qu'en bas, à mes pieds, Caracas, la ville du printemps éternel, voit son centre menacé par les reflets rouges des toits de tuiles qui convergent vers lui, mêlés aux toits plats des constructions de style moderne. Mais s'il y a quelque chose qui permettra de vivre à la couleur orangée de ses bâtiments coloniaux, même quand ils auront disparu de la carte, c'est son esprit imperméable au mécanisme du Nord et profondément enraciné dans sa condition semi-pastorale et rétrograde du temps de la colonie.

ANNOTATION EN MARGE

Les étoiles criblaient de lumière le ciel de ce village de montagne, et le silence et le froid rendaient l'obscurité immatérielle. C'était —je ne sais pas très bien comment l'expliquer — comme si toute substance solide s'était volatilisée dans l'espace éthéré qui nous entourait, nous enlevait notre individualité et nous plongeait, tout transis, dans l'immense nuit. Il n'y avait pas un seul nuage qui, bloquant une portion de ciel étoile, puisse donner une perspective à l'espace. À quelques mètres pourtant, la faible lumière d'un réverbère décolorait les ténèbres environnantes.

Le visage de l'homme disparaissait dans l'ombre, il n'en émergeait, comme des étincelles, que ses yeux et la blancheur des quatre dents de devant. Je ne sais toujours pas si c'est l'atmosphère que dégageait cet individu ou sa personnalité qui m'ont préparé à recevoir la révélation, mais je sais que ces arguments, je les avais souvent entendus avancer par plusieurs personnes sans qu'ils m'aient jamais impressionné. En fait, c'était quelqu'un d'intéressant que notre interlocuteur. Tout jeune, il avait fui un pays d'Europe pour échapper au couteau dogmatique, il avait goûté à la peur (l'une des rares expériences qui font apprécier la vie), et puis, roulant sa bosse de pays en pays, accumulant toutes sortes d'aventures, il avait atterri dans cette région éloignée où il attendait patiemment l'heure du grand événement.

Après les quelques banalités d'usage et les lieux communs par lesquels chacun définit sa position, au moment même où la discussion languissait et où nous étions sur le point de nous séparer, il laissa tomber, avec son rire d'enfant espiègle qui l'accompagnait toujours et accentuait la disparité de ses quatre incisives antérieures, la phrase suivante : « L'avenir appartient au peuple qui, pas à pas ou d'un seul coup, va conquérir le pouvoir, ici et partout sur la terre. »

« L'ennui c'est qu'il doit se civiliser, et cela ne peut se faire qu'après avoir pris le pouvoir, pas avant. Il ne se civilisera qu'en reconnaissant le prix de ses propres erreurs, qui seront très graves et coûteront beaucoup de vies innocentes. Peut-être d'ailleurs qu'elles ne seront pas si innocentes que cela, car elles auront commis l'énorme péché *contra natura* qui consiste à manquer de capacité d'adaptation. Toutes ces victimes, tous ces inadaptés, vous et moi par exemple, mourront en maudissant le pouvoir qu'ils ont contribué à établir au prix de sacrifices parfois immenses. Car la révolution, sous sa forme impersonnelle, leur ôtera la vie et se servira de leur souvenir comme exemple et comme instrument de domestication de la jeunesse montante.

Mon péché est plus grave, car moi, le plus subtil ou le plus expérimenté, appelez ça comme vous voulez, je mourrai en sachant que mon sacrifice obéit à l'obstination d'une civilisation pourrie qui s'écroule. Je saurai également, sans que le cours de l'Histoire ou l'impression personnelle que vous aurez de moi ne change pour autant, je saurai que vous allez mourir le

poing tendu et la mâchoire serrée, parfaites illustrations de la haine et du combat, car vous n'êtes pas un symbole ou quelque chose d'inanimé que l'on prend pour exemple, vous êtes un membre authentique de la société qui s'écroule : l'esprit de la ruche parle par votre bouche et agit à travers vos actes. Vous êtes aussi utiles que moi, mais vous ignorez l'utilité de votre apport à la société qui vous sacrifie. » J'ai vu ses dents et la grimace espiègle avec laquelle il devançait l'Histoire, j'ai senti sa poignée de main et, comme un murmure lointain, son protocolaire au revoir. La nuit, repliée au contact de ses paroles, m'enserrait à nouveau, me confondait avec elle. Mais malgré ses paroles, je savais maintenant... je savais qu'au moment où le grand esprit directeur porterait l'énorme coup qui diviserait l'humanité en à peine deux factions antagonistes, je serais du côté du peuple. Et je sais, car je le vois gravé dans la nuit, que moi, l'éclectique disséqueur de doctrines et le psychanalyste de dogmes, hurlant comme un possédé, je prendrai d'assaut les barricades ou les tranchées, je teindrai mon arme dans le sang et, fou furieux, j'égorgerai tous les vaincus qui tomberont entre mes mains. Et comme si une immense fatigue réprimait ma récente exaltation, je me vois tomber, immolé à l'authentique révolution qui standardise les volontés, en prononçant le *mea culpa* édifiant. Je sens déjà mes narines dilatées, savourant l'acre odeur de la poudre et du sang, de la mort ennemie. Je raidis déjà mon corps, prêt à la bataille et je prépare mon être comme une enceinte sacrée pour qu'y résonne, avec de nouvelles vibrations et de nouveaux espoirs, le hurlement bestial du prolétariat triomphant.

Lettres de Colombie

Bogota, 6 juillet 1952

Ma chère petite mère,

Me voici, quelques kilomètres plus loin et avec quelques pesos en moins, en train de préparer la suite du voyage en direction du Venezuela. Avant toute chose, je tiens à te souhaiter un très joyeux anniversaire, en espérant que tu l'as passé en famille. Ensuite, je mettrai de l'ordre, je te raconterai librement mes aventures depuis mon départ d'Iquitos : le départ s'est plus ou moins effectué selon ce que j'avais prévu, nous avons passé deux

nuits dans la tendre compagnie des moustiques et nous sommes arrivés au petit matin à la léproserie de San Pablo, où on nous a logés. Le médecin-chef, un type formidable, a tout de suite sympathisé avec nous et, de façon générale, nous avons sympathisé avec toute la colonie, sauf avec les sœurs qui se demandaient pourquoi nous n'allions pas à la messe. Le fait est que l'administration était tenue par ces mêmes sœurs, et qui ne va pas à la messe se voit privé d'un maximum de rations (nous sommes restés sans [...]*, mais les garçons nous ont aidés et nous trouvaient toujours quelque chose). Mis à part cette petite guerre froide, la vie s'est écoulée très agréablement. Le 14, on a organisé une fête en mon honneur avec beaucoup *depisco,* une espèce de genièvre qui soûle joliment. Le médecin-chef a porté un toast à notre santé et moi, que la boisson avait inspiré, j'ai répondu avec un discours très panaméricain qui m'a valu de nombreux applaudissements du public, qualifié mais un peu éméché. Nous sommes restés un peu plus longtemps que prévu, puis sommes partis vers la Colombie. Le soir, avant le départ, un groupe de malades est passé en canot, ce qui était la voie normale, de la partie hospitalière à la zone où nous étions et, sur le quai, ils nous ont donné une sérénade d'adieu et ont prononcé plusieurs discours très émouvants. Alberto, qui a déjà tout l'air du successeur de Peron, a pondu un discours démagogique d'une telle efficacité qu'il a bouleversé nos hôtes. En fait, ce fut un des spectacles les plus intéressants que nous ayons vus jusqu'à présent : l'accordéoniste n'avait pas de doigts à la main droite et les avait remplacés par des petits bouts de bois qu'il s'était attachés au poignet, le chanteur était aveugle et presque tous avaient des figures monstrueuses, conséquence de la forme nerveuse de la maladie, très courante dans cette zone, à quoi s'ajoutaient les lueurs des réverbères et des lanternes sur le fleuve. Cruel spectacle. L'endroit est beau, tout entouré de forêts, avec des tribus aborigènes à moins d'une lieue, à qui nous avons évidemment rendu visite, avec d'abondantes ressources en chasse et en pêche, de quoi manger n'importe où, avec une richesse potentielle incalculable.

1. Partie manquante dans le texte original.

Cela nous a amenés à faire un très beau rêve, celui de traverser le plateau de Mato Grosso par voie fluviale, en partant du fleuve Paraguay pour arriver à l'Amazone, en pratiquant la médecine et tout le reste ; un rêve qui est comme celui d'une maison à soi... il peut se réaliser... Le fait est que nous nous sentions un peu plus explorateurs et nous avons descendu le fleuve sur un radeau de luxe, construit spécialement pour nous. Le premier jour s'est très bien passé, mais le soir, au lieu de prendre un tour de garde, nous nous sommes endormis, tous deux confortablement installés sous une moustiquaire qu'on nous avait offerte, et nous nous sommes réveillés échoués sur la rive.

Nous avons dévoré comme des lions. La journée suivante s'est bien passée et nous avons décidé de prendre un tour de garde une heure chacun pour éviter les problèmes, car dans l'après-midi le courant nous avait emportés

vers la rive et les branches immergées avaient failli démantibuler notre radeau. Pendant l'une de mes gardes, j'ai marqué un mauvais point : un poulet que nous avions emporté pour la bouffe est tombé à l'eau, le courant l'a emporté et moi qui, auparavant à San Pablo, avais traversé le fleuve, je me suis complètement dégonflé au moment d'aller le chercher, en partie à cause des caïmans que l'on apercevait de temps à autre, et aussi parce que je n'ai jamais pu totalement surmonter la peur que j'ai de l'eau la nuit. Je suis sûr que si tu avais été là, tu l'aurais rattrapé, Ana Maria aussi, je crois, car vous n'avez pas ce genre de complexe nocturne. À l'un des hameçons, il y avait un énorme poisson qui nous a coûté bien des efforts à décrocher. Nous avons continué nos gardes jusqu'au matin, où nous avons abordé la rive pour pouvoir nous mettre tous les deux sous la moustiquaire, étant donné que les moustiques abondent, ce qui est peu dire. Après avoir bien dormi, Alberto, qui préfère le poulet au poisson, s'est aperçu que les deux hameçons avaient disparu pendant la nuit, ce qui a aggravé sa rogne, et comme il y avait une maison tout près, nous avons décidé de demander à combien de kilomètres nous étions de Leticia. Lorsque le maître de maison nous a répondu, dans un portugais des plus légitimes, que Leticia était à sept heures de là et que nous étions au Brésil, nous nous sommes lancés dans une violente discussion, chacun démontrant à l'autre que c'était lui qui avait dormi au cours de la garde. La lumière a jailli. Nous avons offert le poisson et un ananas de presque quatre kilos que les malades nous avaient donné, pour pouvoir rester sur place et attendre le lendemain, où l'on nous ferait remonter le fleuve. Le voyage de retour a été également très agité, et fatigant, car nous avons dû ramer sept heures durant, ce à quoi nous n'étions pas habitués. À Leticia, d'une manière générale, on nous a très bien traités, logés à la police avec gîte et couvert, etc. Mais pour ce qui est des billets, nous n'avons obtenu qu'une réduction de cinquante pour cent, ce qui nous a valu de débourser 130 pesos colombiens, plus 15 pour l'excès de bagages, en tout 1 005 de nos pesos. Ce qui nous a tirés d'affaire, c'est qu'on nous a recrutés comme entraîneurs d'une équipe de football, tandis que nous attendions l'avion, qui ne part que chaque quinzaine. Au début, nous pensions les entraîner pour ne pas faire piètre figure, mais comme ils étaient très mauvais, nous avons décidé de jouer aussi, avec de brillants résultats, car l'équipe jugée la plus faible est arrivée au championnat - organisé en un éclair -, a été sélectionnée comme finaliste et a perdu aux tirs au but. Alberto avait l'air inspiré, grâce à son air de famille avec Pedemera et ses passes millimétriques. Il a d'ailleurs reçu le nom de Pedemerita. Moi, j'ai arrêté un penalty qui restera dans l'histoire de Leticia. Toute la fête aurait été agréable s'ils n'avaient pas eu l'idée déjouer l'hymne colombien à la fin, or je me suis accroupi pour nettoyer un peu de sang que j'avais au genou au moment où ils l'exécutaient, ce qui a provoqué une très violente réaction du commissaire (colonel) qui m'a agressé verbalement. J'allais l'envoyer sur les roses, mais je me suis souvenu du voyage et autres balivernes, et j'ai laissé tomber. Après un beau trajet en avion, où nous avons été secoués comme dans

un shaker, nous sommes arrivés à Bogota. En chemin, Alberto a commenté devant tous les passagers l'horreur qu'avait été pour nous la traversée de l'Atlantique, alors que nous nous rendions à un congrès international de léprologie à Paris et que nous nous étions trouvés sur le point de tomber dans l'Océan car trois ou quatre moteurs avaient lâché, et il a terminé par un « je vous dis que ces Douglas... » si convaincant que j'ai sérieusement tremblé pour mon voyage.

A priori, nous sommes en train de boucler notre second tour du monde. Notre première journée à Bogota ne s'est pas trop mal passée, nous avons obtenu de quoi manger à la cité universitaire, mais pas de quoi nous loger, car il y avait plein d'étudiants boursiers qui venaient suivre une série de cours organisés par l'Onu. Aucun Argentin parmi eux, bien sûr. Vers une heure du matin, on nous a logés dans un hôpital, c'est-à-dire sur une chaise où nous avons passé la nuit. Ce n'est pas que nous soyons si fauchés que ça, mais pour des routards de notre espèce, plutôt mourir que payer le confort bourgeois d'une pension de famille. Ensuite, nous avons été pris en charge par le service de léprologie, qui, le premier jour, nous avait flairés avec précaution, à cause de la lettre de présentation que nous avions apportée du Pérou, un mot très élogieux et signé par le Dr Pesce qui occupe un poste équivalent à celui de Lusteau. Alberto a mis le paquet, et c'est à peine si les types respiraient encore ; pour ma part je les ai accrochés avec mon allergie et je les ai rendus fous, résultat : une offre de poste pour chacun de nous. Pour moi, il n'était absolument pas question d'accepter, mais pour Alberto, si, pour d'évidentes raisons. Cependant, à cause du poignard de Roberto, que j'ai sorti dans la rue pour faire un dessin par terre, nous avons eu une telle histoire avec la police — qui nous a traités de façon vexatoire - que nous avons décidé de partir au plus vite pour le Venezuela, si bien que lorsque vous recevrez cette lettre, je serai sur le point de partir. Si vous voulez tenter le coup, écrivez à Cúcuta, département de Santander del Norte, Colombie, ou, très vite, à Bogota. Je verrai demain le match Millionarios / Real Madrid, depuis la plus populaire des tribunes, car nos compatriotes sont plus difficiles à taper que des ministres. Ce pays est, parmi tous ceux que nous avons parcourus, celui où les libertés individuelles sont le moins respectées. La police parcourt les rues le fusil à l'épaule et à tout moment on nous demande notre passeport, lu parfois à l'envers. Ce climat tendu laisse présager une révolution dans peu de temps. Les Llanos sont en rébellion ouverte et l'armée est impuissante à la réprimer, les conservateurs se querellent entre eux, ne se mettent pas d'accord et le souvenir du 4 avril 1948[1] pèse comme du plomb dans tous les esprits. En bref, un climat étouffant, et si les Colombiens peuvent le supporter, qu'ils le fassent ; quant à nous, nous filons au plus vite. Il semble qu'Alberto ait de bonnes chances d'obtenir un poste à Caracas. Il faut espérer que l'un d'entre vous écrive deux lettres pour raconter comment vous allez, et que tout ne passe pas par l'entremise de Béatriz (à elle, je ne réponds plus, car nous sommes en

période d'économies : une lettre par ville, c'est pourquoi je glisse la carte pour Alfredito Gabelo). Un bisou de ton fils à qui tu manques comme un fou. Que le vieux se bouge et qu'il vienne au Venezuela, la vie est beaucoup plus chère que chez nous, mais on y gagne beaucoup plus et pour quelqu'un d'aussi économe (!) que lui, ça va. À ce propos, si après avoir vécu un moment par ici, tu persistes dans ton amour pour l'oncle Sam... mais ne divaguons pas, papa est très malin (avec un peu d'ironie). Ciao.

1. En 1946, le conservateur Mariano Ospina Pérez remporta les élections présidentielles, mais la lutte contre les Libéraux, qui contrôlaient une partie du pays, fut prétexte à une dure répression gouvernementale. Le 9 avril 1948, suite à l'assassinat du leader de gauche Eliécer Gaitân, une révolte explosa dans la capitale et déclencha la guerre civile (N.d.T.).

Ernesto arrive à Miami et rentre à Buenos Aires de Ernesto Guevara Lynch[1].

Du Venezuela, où était resté Granado, Ernesto a voyagé dans un avion qui transportait des chevaux de course jusqu'à Miami. Une fois là-bas, l'avion ne devait rester qu'un jour et repasser par Caracas avant de retourner en Argentine. Mais à Miami le commandant a décidé défaire une révision complète des moteurs et s'est aperçu que l'un d'entre eux avait un problème sérieux. Il a fallu le réparer. La réparation a duré un mois, rien que ça, et

Ernesto, qui devait rentrer dans cet avion, s'est retrouvé en plan à Miami alors qu'il avait dépensé tout l'argent qu'il possédait et qu'il ne lui restait qu'un seul dollar en poche.

Il en a vu de toutes les couleurs pour pouvoir survivre trente jours, avec son bien maigre capital d'un dollar. Il est resté dans une pension de famille en s'engageant à la payer à Buenos Aires, ce qu'il a fait.

A son retour, il nous a raconté les difficultés qu'il avait eues, faute d'argent. Vu son amour-propre exagéré, il n'a pas voulu nous avertir. Il allait disait-il, presque tous les jours, de la pension en plein centre-ville à la plage en faisant le trajet à pied à l'aller comme au retour, car il trouvait rarement quelqu'un pour l'emmener. Si je me souviens bien, la distance à parcourir était d'environ quinze kilomètres. Mais il a bien vécu, il s'est amusé autant qu'il a pu et il a découvert les Etats-Unis, même si ce n'était qu'une petite partie.

1. Père d'Ernesto Che Guevara.

Une fois l'avion réparé, il a embarqué pour rentrer. En arrivant à Caracas, un garçon d'écurie qui, comme lui, était resté en plan à Miami, l'a réveillé pour lui dire que le train d'atterrissage était bloqué et qu'ils tournaient en rond autour de la capitale du Venezuela.

L'avion volait avec une grosse cargaison de caisses de fruits et n'avait qu'eux deux pour passagers. Ils s'étaient installés dans un petit coin qu'on leur avait laissé parmi tous les cartons que transportait le cargo. Ernesto a cru qu'il s'agissait d'une blague et a continué à dormir, mais il s'est réveillé peu après et, en regardant par l'un des hublots de l'avion, il a aperçu sur la piste un grand déploiement de camions, d'automobiles et d'autopompes. Le train d'atterrissage s'était bel et bien bloqué et le commandant avait averti la tour de contrôle, d'où le personnel mobilisé pour un atterrissage d'urgence. Peu après, heureusement, ils se posaient sans problème, car ils avaient réussi à débloquer le mécanisme qui levait les roues.

Un matin, à Buenos Aires, on nous a annoncé qu'Ernesto devait arriver l'après-midi même dans un avion-cargo qui revenait de Miami. Il rentrait du voyage commencé avec Alberto Granado, après avoir parcouru une bonne partie de l'Amérique du Sud, voyage qui a duré huit mois.

Toute la famille s'était déplacée à l'aéroport de Ezeiza. Cet après-midi là, le ciel était couvert, des nuages très bas gênaient la visibilité. Peu d'avions

survolaient Ezeiza. On nous avait annoncé l'arrivée du cargo à deux heures de l'après-midi et nous l'attendions déjà depuis plus de deux heures. Nous étions très nerveux car l'avion n'apparaissait pas et qu'il n'était pas non plus entré en contact avec la tour de contrôle. Pour nous rassurer, on a répondu à nos questions, et on nous a expliqué que les avions-cargos n'avaient pas d'horaires fixes et qu'ils apparaissaient souvent sur la piste d'atterrissage au moment où on s'y attendait le moins. Et cela s'est passé ainsi : soudain, entre les nuages, on a vu le Douglas voler très bas et, après un large tour au-dessus de l'aérodrome, il a atterri sur la piste sans aucune difficulté. Quelques instants après, avec un imperméable pour se protéger de la pluie fine qui commençait à redoubler d'intensité, Ernesto est apparu en train de courir vers les installations de l'aéroport.

J'étais sur la terrasse et, mettant mes mains en porte-voix, je l'ai appelé de toutes mes forces. Il a entendu mon cri, mais il ne savait pas où nous étions. Je me souviens encore du visage si souriant avec lequel il nous a salués, quand il a fini par nous voir, à côté de la balustrade de la terrasse qui couvre le bâtiment de l'aérodrome. Nous étions déjà au mois de septembre 1952.

Itinéraire du voyage

ARGENTINE

- Córdoba, décembre 1951
- Départ de Buenos Aires, 4janvier 1952
- Villa Gesel, 6 janvier
- Miramar, 13 janvier
- Bahia Blanca, 10 janvier, départ le 21
- Vers Choele Choel, 22janvier
- Choele Choel, 25 janvier
- Piedra de Aguila, 29 janvier
- San Martin de los Andes, 31 janvier
- Nahuel Huapi, 8 février

- Bariloche, 11 février

- Peulla, 14 février

-Temuco, 18 février

- Lautaro, 21 février

CHILI

- Los Angeles, 27 février

- Santiago du Chili, 1er mars

- Valparaiso, 7 mars

- À bord du *San Antonio,* 8-10 mars

- Antofagasta, 11 mars

- Baquedano, 12 mars

- Chuquicamata, 13-15 mars

- Iquique, 20 mars

- Mine de salpêtre de Toco

- Mines de salpêtre : La Rica Aventura et Prosperidad

- Arica, 22 mars

PÉROU

- Tacna, 24 mars

- Tarata, 25 mars

- Puno, 26 mars : lac Titicaca

- Navigation sur le lac Titicaca, 27 mars

- Juliaca, 28 mars

- Sicuani, 30 mars

- Cuzco,31 mars

- Départ pour le Machu Picchu, 3 avril

- Machu Picchu, 5 avril

- Cuzco, 6-7 avril

- Abancay, 11 avril

- Huancarama, 15 avril

- Andahuaylas, 16-19 avril

- Huanta

- Ayacucho, 22 avril

- Huancayo

- La Merced, 25-26 avril

- Entre Oxapampa et San Ramón, 27 avril

- San Ramón, 28 avril

- Tanna, 30 avril

- Lima, 1er mai (départ le 17)

- Cerro de Pasco, 19 mai

- Pucallpa, 24 mai

- A bord de *La Cenepa,* 25 mai

- Sur le fleuve Amazone, 26-30 mai

- Iquitos, 1er-5juin

- À bord de *El Cisne* (navigation sur l'Amazone vers la léproserie de San Pablo) 6-7 juin

- Léproserie de San Pablo, 8-19juin (départ le 20)

- L'Amazone sur le radeau *Mambo-Tambo,* 21 juin

COLOMBIE

- Leticia, 23 juin - 1er juillet (départ le 2 en avion)

- Très Esquinas, 2 juillet

- Bogota, 2-10 juillet

- Cúcuta, 12-13 juillet

VENEZUELA

- San Cristóbal, 14 juillet

- Entre Barquisimeto et Corona, 16 juillet

- Caracas, 17-26 juillet

Le Voyage du condottiere par Ramón Chao

« Si tu remets ton affaire au conseil de tes voisins, les uns diront blanc, les autres noir », écrit Sancho Pança dans une lettre mémorable. La plupart des choses de ce monde étant grises, elles contiennent forcément du blanc et du noir : les êtres qui ont un destin parcourent toute la gamme de couleurs et chacun trouve en elles ce qu'il veut bien chercher.

Ernesto Guevara a-t-il été un révolutionnaire, un héros romantique, un aventurier ? À quel moment s'est opérée la mutation du jeune révolté issu de la pseudo-aristocratie argentine? Ce carnet de voyage permet d'imaginer quelques réponses à ces questions. Avant de s'y plonger, le Lecteur devra se débarrasser de la puérile dévotion pour le héros, ainsi que d'une condamnation sans appel : attitudes qui servent toutes deux à remplir le vide mental, à satisfaire la paresse critique.

Nous sommes en 1951. Alberto Granado est un médecin spécialiste de la lèpre. Mais il est surtout, depuis son adolescence, militant anti-impérialiste et lecteur de romans « sociaux ». Comme Don Quichotte avec les livres de chevalerie, « il s'embrasait tant en sa lecture qu'il y passait les nuits tout entières, du soir au matin, et les jours du matin jusqu'au soir ». À l'instar du Chevalier à la triste figure, l'idée lui vint d'entreprendre un voyage à travers l'Amérique latine. En attendant le triomphe planétaire du communisme, il se proposait d'aller chez les lépreux, de pourfendre les injustices faites aux Indiens et de chanter le passé mythique de la zone andine.

« La première chose qu'il fit (Don Quichotte) fut de nettoyer les armes qui avaient appartenu à ses bisaïeuls [...]. Il passa quatre jours à s'imaginer quel nom il imposerait à son roussin parce que, selon ce qu'il se persuadait lui-même, ce n'était pas raison que le cheval d'un chevalier si fameux demeurât sans un nom remarquable [...]. Enfin, il vint à le nommer Rossinante, nom, à son avis, haut, sonore et significatif de ce qu'il était à présent, qu'il était devant et le premier de tous les roussins du monde. »

Granado s'attelle à la révision de sa vieille moto, qu'il appelle *Poderosa II* en souvenir du vélo *Poderosa I,* qui avait servi autrefois pour distribuer les tracts politiques et fuir la police péroniste.

« Ces préparatifs achevés, il ne voulut pas différer plus longtemps l'exécution de son dessein; il s'y sentait pressé par la privation qu'il pensait que le monde souffrait de son retardement [...]. Il sollicita un laboureur, son voisin, homme de bien [...] mais qui avait fort peu de plomb dans sa caboche. » Alberto Granado demande d'abord à son frère de l'accompagner. Mais pourquoi ne pas le proposer à Ernesto Guevara? Pour les voyages, il est toujours partant. Déjà, il a fait les Caraïbes en bateau, lui rappelle-t-il. Et, deux ans auparavant, Ernesto a parcouru plusieurs provinces argentines sur un vélo à moteur. C'est un garçon dur, maigre, courageux, téméraire au football et au rugby. Son caractère exalté lui a valu le surnom de Furibond.

« En somme il lui en dit tant, le persuada et lui promit tant, que le pauvre paysan se disposa d'aller en sa compagnie pour lui servir d'écuyer. Don Quichotte lui disait entre autres choses qu'il lui pourrait quelquefois arriver telle aventure, qu'il gagnerait, en moins d'un tour de main, quelque île, et qu'il

l'en ferait gouverneur. »

C'est ici que prend naissance le destin de Guevara. Invoquer les circonstances ne suffit pas. Car c'est d'une volonté précise que surgit la décision des jeunes gens de vivre hors d'un monde dérisoire, en choisissant ce que nous nous résignerons à appeler, pour plus de commodité, l'aventure.

Ernesto Guevara, étudiant en médecine, n'a ni les mêmes lectures ni les mêmes motivations politiques que son ami Granado. Enfant, il s'enfiévrait avec Jules Verne et Alexandre Dumas, qu'il délaissa pour Pérez Galdós. Maintenant, il penche vers la poésie : Rimbaud, Baudelaire, Pablo Neruda... Pour lui, l'URSS est un pays lointain dont le système politique lui inspire plutôt du scepticisme. Ce n'est pas un militant. Sa vague adhésion à des projets socialisants, en particulier pour ce qui concerne la médecine, n'est pas dictée par des motivations concrètes et matérielles. Mais il fait partie de la classe possédante, d'où sortent généralement les hommes d'action.

Qu'est-ce qui l'incite à entreprendre ce voyage? Peut-on croire aux explications de son père, préfaçant ce journal avec le soutien rétrospectif de l'Histoire : « Il voulait connaître à fond les besoins des peuples pauvres et savait que pour cela, il lui fallait sillonner les routes... » Ces propos hagiographiques se voient démentis par les aveux du fils : « Le côté transcendant de notre entreprise nous échappait : nous ne voyions que la poussière du chemin et nous-mêmes sur la moto, dévorant les kilomètres sur notre route vers le nord. » Ce qui l'intéresse, c'est la « recherche de nouveaux horizons », se « libérer des contraintes de la civilisation ». Il admet « se résigner à la fatalité » que sa « véritable vocation » est « d'errer éternellement par les chemins et les mers du monde ».

C'est l'époque de la *beat génération,* nommée aussi la génération du silence, pour stigmatiser son manque d'engagement politique... Les vagabonds célestes s'adonnaient au romantisme de la route. Ceux-là ne peuvent être séparés de leur époque. Non que l'on acquiesce pleinement à la formule selon laquelle le social détermine la conscience, mais il semble impossible de ne pas reconnaître l'importance de l'environnement historique dans leur comportement. Le 6 août 1945, la première bombe atomique avait rasé Hiroshima. La menace d'une annihilation totale était désormais réelle. L'aventure naissait d'un divorce entre les exigences profondes de ces jeunes gens avec une civilisation qui n'était plus à leur mesure. Il y avait l'ivresse des terres à découvrir, un espace presque infini, la curiosité et la soif d'expériences. Mais c'était surtout une volonté de salut qui incitait les plus conscients à prendre le large. Il s'agissait pour eux de se détacher d'un monde pantelant. La politique, les gouvernements leur apparaissaient sans commune mesure avec l'homme et ses problèmes. Ils prétendaient se forger un destin personnel à la hauteur de cette exigence, et non à la mesure du monde. Mais

pour avoir un destin, il faut se fixer un but et le poursuivre avec ténacité. Soutenu et continuellement recréé par ce projet qui le dépasse, « l'homme d'action » est en transformation permanente.

Le 29 décembre 1951, lorsqu'il monte sur le siège arrière de la Norton 500 de Granado, Ernesto Guevara va bientôt avoir vingt-quatre ans. Dans les sacoches de l'engin, une petite malle contient deux pantalons, trois caleçons, une paire de chaussures, une chemisette, deux pull-overs, un nécessaire de toilette, une tente, des couverts. Les deux jeunes hommes portent en plus un revolver automatique, qu'Ernesto Guevara saura dégainer contre un pauvre chien, avec une aisance prophétique. Mais Granado nous raconte une anecdote qui révèle le pragmatisme de son coéquipier. Lui ayant demandé de l'accompagner à une manifestation antipéroniste, il reçoit la réponse d'Ernesto : « Aller défiler sans armes pour que les flics nous tabassent ! Tu es fou ! Je n'irai pas sans un flingue ! »

Bien sûr, un voyage initiatique se fait sans objectif. C'est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité pour pénétrer dans un monde inexploré. Toute fin est bonne en principe, il suffit qu'elle justifie l'action. Les deux motards ont quand même un but mythique, l'Amérique du Nord, et une très succincte feuille de route : Chili, 1210 kilomètres; Pérou, 2 379 ; Buenaventura, 6 276...

Les premières pages du journal de Guevara sont écrites sous influence. « La pleine lune se profile sur la mer et couvre les vagues de reflets argentés... » (Garcia Lorca). « Le vent frais emplit les sens d'atmosphère marine, tout se transforme à son contact, Corne Back lui-même regarde, avec son étrange petit museau tendu, la ceinture argentée qui se déroule plusieurs fois par minute » (Conrad). Mais bientôt, la forme autobiographique s'impose, simple, directe, comme dans le roman picaresque : « Notre prochaine étape était Necochea, où un ancien camarade d'Alberto exerçait sa profession. Nous sommes arrivés juste à l'heure du déjeuner et avons reçu un accueil très cordial de sa part, mais pas aussi affectueux de sa femme, qui devait trouver un danger pour elle dans notre inexcusable vie de bohème. » On sent que Guevara avait l'oreille littéraire, qu'il aurait pu être écrivain ou psychanalyste, comme le disait sa tante. Sa prose transmet le langage populaire sans effort apparent. Il raconte comment il a déféqué sur les tomates de l'aubergiste, explique les astuces déployées chaque fois pour se sauver sans payer, appelle une pute une pute et décrit la mauvaise odeur des paysans qui rappelle irrésistiblement la phrase d'un aventurier célèbre : « Je n'aime même pas les pauvres gens, ceux en somme pour qui je vais combattre... Si je les préfère, c'est uniquement parce qu'ils sont les vaincus. »

La trame de ce journal de voyage est pleine de facéties et d'anecdotes. Le lecteur averti prendra un singulier plaisir à lire ces passages truculents.

Nous sommes en plein *Lazarillo de Tormes.* Aucun scrupule pour obtenir du fric et de la bouffe. Un détour afin de prendre congé de Chichina, la fiancée d'Ernesto. Elle porte un bracelet en or. On peut lire entre les lignes que ce bijou les aiderait à soulager les privations futures : « Ce bracelet... ne pourrait-il pas m'accompagner comme guide et comme souvenir? » C'était du 29 carats...

Ces situations se répètent tout au long du récit. À Santiago du Chili, la moto rend l'âme. Dans l'insouciance la plus totale, il faut se débrouiller pour aller de l'avant. La véritable aventure commence. Granado s'en réjouit : les deux voyageurs perdent le peu de prestige qu'il leur restait, celui du moteur, et cette auréole de « grands voyageurs » qui facilitait tant leurs relations avec les populations locales... Ils iront désormais se confondre avec la plèbe des autocars et des camions, poursuivant parfois à dos de mule ou en radeau. Ils plongent dans le peuple. Par chance, il y a ici un ami, là une femme, de l'alcool un peu partout. Les deux lascars mettent au point un sketch pour se nourrir à l'œil. On les invite à boire un verre. Alberto accepte. Ernesto s'excuse : dans son pays, boire sans manger, cela ne se fait pas. Voilà réveillé le chauvinisme de leurs amphitryons et tous deux se goinfrent « comme des chameaux, accumulant des réserves pour ce qui pourrait arriver ».

En soi, ce qui leur arrive n'a rien d'exceptionnel. L'intérêt vient de tout ce bouillonnement d'êtres et de destins, de ces fragments de vie parallèles ou entrecroisées, d'épisodes plus étendus, quoique inachevés, qui nous font pénétrer dans le grand théâtre du monde latino-américain. Le lecteur en est bientôt conscient. Mais quelque lucide qu'il soit, à l'aube de son destin, Ernesto Guevara ne pressent encore rien de cette dimension. Au Chili, ils cherchent le moyen de se rendre à l'île de Pâques. Granado regrette. Cela allongerait le voyage. Guevara exulte : « Cet endroit merveilleux où le climat est idéal, les femmes idéales, le travail idéal (dans sa béatifique inexistence). On peut rester un an là-bas sans se soucier des études, des salaires, de la famille... »

Mais les livres picaresques ont plus d'un sens (un « sens » n'est du reste qu'une direction à suivre, aussi loin qu'elle puisse mener). Les significations, à desseins multiples, s'y stratifient, laissant à chacun la liberté de lire à la profondeur qui lui plaît.

Les découvertes vont bientôt commencer. D'abord, les Indiens. « Mais, d'une manière générale, ces membres de la race vaincue des Araucans sont peu communicatifs et conservent encore leur méfiance envers l'homme blanc qui, après leur avoir infligé tant de misères, les exploite aujourd'hui. À nos questions sur la campagne et sur leur travail, ils répondaient par un haussement d'épaules et par un "je ne sais pas" ou un "sans doute" qui mettaient un terme à la conversation. »

Pourquoi donc (faisons un saut dans le temps) le Che choisira-t-il plus tard les montagnes boliviennes, parmi ces Indiens impénétrables, pour implanter la guérilla ? Dans son *Journal de Bolivie,* il reprend les mêmes jugements : « Quant aux habitants, il faut les traquer pour pouvoir leur parler, car ils sont comme de petits animaux... »

Deuxième découverte : le communisme. Cela se passe dans les mines de cuivre de Chuquicamata où les travailleurs sont exploités de la manière la plus inique. Ils se lient d'amitié avec un couple de militants. Granado sent « quelque chose de chaud dans son cœur » qui le fait fraterniser avec « cette femme pauvre en argent et en culture, mais riche de sentiments ». Guevara, laissant de côté « le danger que peut ou non représenter pour la vie saine de la collectivité "la vermine communiste" qui avait éclos chez lui », dit ne pas comprendre « qu'on puisse adopter des mesures de répression envers des gens comme eux ». Nous sommes en 1952, trente-cinq ans après la Révolution d'octobre. « On verra bien si le mineur, un jour, prend son pic avec plaisir pour aller s'empoisonner les poumons, conscient de sa joie. On dit que là-bas, d'où vient la flambée rouge qui éblouit aujourd'hui le monde, on dit que c'est comme ça. Moi, je ne sais pas. »

Dans le roman de Cervantes, Don Quichotte et Sancho Pança subissent une évolution convergente, due à leur influence réciproque. L'un se « quichottise », alors que l'idéalisme de l'autre s'émousse. Ici, c'est chez Guevara que l'on observe les premiers symptômes de cette transformation. À Chuquicamata, il fait froid, leurs nouveaux amis n'ont rien pour se couvrir. Les deux Argentins leur donnent une couverture. « C'était, note Guevara, un des jours où j'ai eu le plus froid de ma vie, mais celui où je me suis senti le plus proche de cette espèce humaine si étrange pour moi. »

Ses notes deviennent moins subjectives, plus détaillées, précises. En tant que futur médecin, il doit assister les derniers moments d'une paysanne. Il réalise alors « la tragédie profonde qui accompagne la vie du prolétariat dans le monde ».

Bientôt, sa propre influence se fait sentir dans le comportement de Granado. Celui-ci a la nostalgie de sa famille. Il veut envoyer des télégrammes à sa mère. Ernesto l'en dissuade. Cela pourrait les effrayer et ne résoudrait rien.

Le 14 juin, le Dr Bresciani offre un banquet en l'honneur d'Ernesto Guevara. Celui-ci, « quidam insignifiant », fête la vingt-quatrième année d'une vie « qui ne l'a pas trop mal traité, après tout ». Pour la première fois, il

proclame son « latino-américanisme », en parodiant les discours officiels (il était d'ailleurs *pisqueado* : « dans les vapes »). Mais à partir de ce moment-là, même si Guevara tient toujours la plume, il se dédouble en deux êtres dont l'un est le dépassement perpétuel de l'autre. Le Che commence à pointer : son «je » se superpose progressivement au «je » de Guevara. Il s'ensuit que le «je » du Che s'associe à un regard non point tourné vers le dedans mais, au contraire, profondément extraverti.

Nous suivons l'itinéraire fascinant au cours duquel le *picaro* se défait de sa roublardise et prend conscience de son destin.

C'est au Venezuela, de la bouche d'un personnage mi-révolutionnaire, mi-mystique, venu de quelque pays d'Europe, fuyant le « couteau du dogme », que Guevara reçoit ce qu'il appelle « la révélation » : « Le futur appartient au peuple et il conquerra peu à peu le pouvoir, ici et sur toute la terre. » Ce mystérieux illuminé lui prophétise également un avenir sombre et mystique au sein d'une révolution : « Tous les inadaptés, vous et moi, mourront en maudissant le pouvoir qu'ils ont contribué à créer, parfois avec de grands sacrifices, car la révolution, dans sa forme impersonnelle, vous prendra la vie. Et même, elle utilisera votre mémoire comme exemple et instrument de soumission pour les jeunesses futures. »

Après avoir pris congé du prophète, Guevara réalise qu'il n'est pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive ; qu'il est venu jeter un feu sur la terre et qu'il lui tarde qu'il soit allumé. Il voit « inscrit dans la nuit » que lorsque « le grand esprit directeur assènera le coup terrible qui doit diviser l'humanité en deux parties antagonistes », il sera « avec le peuple ». [...] « Hurlant comme un possédé, poursuit-il, j'irai à l'assaut des barricades et des tranchées, je tremperai mon épée dans le sang et, fou furieux, j'égorgerai tous les vaincus qui me tomberont entre les mains... »

Définitivement descendu de Rossinante, Granado reste à Caracas à la recherche d'un emploi. Le Che, crucifié par son destin, ira jusqu'au bout. Mais d'abord, il se rend aux Etats-Unis, le but initial du voyage.

Ici prend fin le manuscrit. On voit qu'il s'agit d'un document apocope et perspectif, selon un mode de pensée typiquement espagnol et latino-américain, susceptible de développer leur spirale dans l'écho des événements futurs.

On peut supposer que Granado, ayant vécu fou une partie de sa vie, mourra comme Don Quichotte, sagement dans son lit.

Quant au Che, il demeure trois semaines à Miami. De retour à Buenos Aires, il passe son doctorat en médecine en mars 1953. Aussitôt après, il

entreprend son deuxième grand voyage à travers le continent. L'espace et le temps se liguent pour lui assigner un itinéraire qui le conduit d'abord en Bolivie, où il lui est donné d'assister à l'un des événements majeurs survenus dans cet hémisphère depuis le début du siècle. Pour la première fois, un soulèvement de masse, classe ouvrière en tête, liquide en trois jours d'insurrection une armée entière. « Il n'est pas indifférent de relever - écrira Régis Debray — que le commandant Guevara, spectateur presque fortuit de cette expérience, revint rendre le dernier soupir dans le pays qui, le premier, lui avait fait respirer une odeur de révolution, poudre et sueur mêlées. » À La Paz, il collabore avec le service national pour la réforme agraire, mais bientôt la politique des nouveaux dirigeants lui paraît trop réformiste. Il parcourt plusieurs pays d'Amérique centrale, mais déjà une autre révolution l'attire, celle qui se déroule au Guatemala. En Bolivie, la terre qui avait été redistribuée appartenait à des grands propriétaires, alors qu'au Guatemala elle avait été arrachée par Jacobo Arbenz à l'United Fruit, la compagnie américaine qui réduisait la zone à n'être qu'un immense entrepôt de bananes. Après la victoire de Castillo Armas, le colonel soutenu par John Foster Dulles, Guevara se réfugie au Mexique. Là, il entre en contact avec un groupe de Cubains dirigés par Fidel Castro dont l'objectif était de débarquer dans l'île et de renverser le dictateur Batista.

Che Guevara sera nommé directeur de la Banque nationale de Cuba. En 1960, il voyage dans les pays socialistes. À son retour, il devient ministre de l'Industrie, dénonce à Punta del Este (1961) l'Alliance pour le progrès élaborée par Washington et appelle à la révolution armée. Mais le Che n'est pas un apparatchik et, dans la société que les castristes veulent édifier, où les militants se reconnaissent dans et par leur fonction dans l'appareil ou le système de production, des gens comme lui n'ont pas de place. Il reçoit quand même en août 1964 un certificat pour avoir effectué plus de 240 heures de travail volontaire dans le semestre... Deux mois plus tard, il part pour Moscou, sans doute aussi pour la Chine. De retour dans l'hémisphère occidental, il prononce à l'Assemblée de l'Onu un violent discours contre la coexistence pacifique. Mais, quelles que soient les réussites temporelles, elles lui apparaissent sans commune mesure avec la seule action qui l'inspire : la transformation du monde par la création d'un homme nouveau.

Selon son compagnon Ricardo Rojo, il écrit alors à sa mère pour lui annoncer qu'il va travailler dans une plantation de cannes à sucre puis, pendant cinq ans, dans l'une des usines qu'il avait lui-même créées lorsqu'il était ministre. Sa mère lui répond : « Si, pour une raison ou une autre, il n'y a plus de porte ouverte pour toi à Cuba, il y a en Algérie un Ben Bella qui te serait reconnaissant d'y organiser l'économie et de le conseiller, ou au Ghana un Nkrumah qui penserait de même. Oui, tu serais encore un étranger. Cela me semble être ta destinée perpétuelle. »

Après avoir représenté Cuba au deuxième colloque afro-asiatique de février 1960, il revient à La Havane le 14 mars et disparaît. Les bruits les plus déments circulent à son sujet : brouille avec Fidel Castro, disgrâce, mort. Par ailleurs, on signale sa présence partout où un peuple essaie de se libérer : il se battrait contre les Américains en République dominicaine, au Viêt-Nam... En réalité, le Che avait quitté Cuba pour Le Caire, où il prit contact avec Somaliot, le chef de l'opposition congolaise en lutte contre Tschombé. Il était passé au Congo, faisant de Brazzaville son port d'attache. Il voyagea aussi en Algérie, en Tanzanie, son objectif concret étant d'organiser « un véritable internationalisme du prolétariat, avec des aimées de prolétaires, toutes unies sous la même bannière de la Rédemption de l'Humanité ». On a su plus tard qu'avant son départ de Cuba, il avait écrit une lettre d'adieu à Castro : « D'autres horizons m'appellent [...]. Je porterai sur de nouveaux champs de bataille la foi que tu m'as inculquée, l'esprit révolutionnaire de mon peuple, le sentiment d'accomplir la plus sacrée des tâches : la lutte contre l'impérialisme, quel qu'il soit. » Il écrit également à ses parents : « Je sens à nouveau entre mes talons les côtes de Rossinante; l'écu au bras, je reprends mes pérégrinations [...]. J'agis en accord avec mes croyances. Beaucoup me traiteraient d'aventurier, et il est vrai que j'en suis un, mais un aventurier d'une espèce différente, de ceux qui risquent leur peau pour prouver que ce qu'ils croient est vrai [...]. Ce peut être la fin. Je ne la cherche pas, mais elle n'est pas absente de mon calcul de probabilités. Si c'est ainsi que les choses doivent tourner, ceci sera mon dernier salut [...]. Souvenez-vous de temps en temps de ce petit *condottiere* du XX^{e} siècle. »

Il revient, une fois de plus, à l'action, qu'il faudrait nommer entreprise, car elle s'étend sur une durée indéfinie. Sa lucidité le conduit inexorablement à la conscience de sa possible défaite : « Le révolutionnaire [...] se consume en activité qui n'a d'autre fin que la mort, à moins que sa construction se réalise à l'échelle mondiale. »

Il réapparaît dans le maquis bolivien à la tête d'une guérilla. Ses hommes trouvent en lui un chef dur et exigeant, qui n'était pas moins dur pour lui-même que pour eux. Les désertions se multiplient, les trahisons aussi. Le parti bolivien l'abandonne, l'aide de La Havane se fait attendre. Cinquante instructeurs américains, formés dans la lutte antiguérilla au Viêt-Nam, au Laos et en République dominicaine, arrivent en Bolivie pour former un bataillon de rangers. Ses hommes commencent à tomber. Il passe du découragement (« absence totale de contacts » [...] « absence de recrutement paysan ») à l'exaltation («La légende de la guérilla grandit à vue d'œil; nous sommes déjà des surhommes invincibles. »). Le gouvernement bolivien promet 50 000 dollars à qui aidera à capturer Che Guevara, mort ou vif— les paysans se transforment en délateurs — et songe à les soumettre « par la terreur généralisée ».

Au terme de son aventure, le *condottiere* se retrouve dans une solitude que ne trompe aucun espoir. À ses préoccupations d'homme aux prises avec le monde, s'ajoute l'angoisse de l'homme vaincu dans sa volonté de le transformer. Il aurait pu être évacué. Mais un tel dénouement, une telle esquive, ne convenait plus à celui qui avait décidé de se donner en exemple pour le salut de l'humanité. « Qu'importe où nous surprendra la mort, pourvu que notre cri de guerre soit entendu », avait-il écrit dans son message à la Tricontinentale.

Le 8 octobre 1967, Ernesto « Che » Guevara est donné aux rangers par un paysan indien et assassiné dans les heures qui suivent par un sous-officier ivre. Quand il fut capturé, il avait dans sa besace, copié de sa propre main, un poème de León Felipe intitulé *Christ :*

« Viniste a glorificar las lagrimas...

(Tu es venu pour glorifier les larmes...)

no a enjugarlas...

(non pour les sécher...)

Viniste a abrir las heridas...

(Tu es venu pour ouvrir les blessures...)

no a cerr arias...

(non pour les fermer...)

Viniste a encender las hogueras...

(Tu es venu pour allumer les brasiers...)

no a apagarlas...

(non pour les éteindre...)

Viniste à decir :

(Tu es venu dire :)

Que corran el llanto,

(Que coulent les pleurs,)

la sangre

(le sang)

y elfuego...

(et le feu...)

como el agua.

(comme l'eau). »

Notice biographique

RAMON CHAO

14 juillet 1928. Naissance à Rosario da Fe, en Argentine, d'Ernesto Guevara.

1935. Fortement asthmatique, Ernesto ne peut suivre une scolarité normale. Sa mère se charge de son instruction. Très vite, il se passionne pour les sports.

1937. Le père d'Ernesto fonde un comité de soutien à la République espagnole. L'adolescence d'Ernesto coïncide avec le régime autoritaire de Perón.

1945-1951. Ernesto s'inscrit en médecine. Il travaille comme infirmier sur un bateau pétrolier, puis comme praticien dans un centre d'hygiène municipal.

Décembre 1951. Début du voyage à moto avec Alberto Granado : ils traversent l'Argentine, le Chili, le Pérou, la Colombie, et atteignent le Venezuela en juillet 1952.

Novembre 1952. De retour à Buenos Aires, Ernesto Guevara obtient son diplôme de médecin.

Juillet 1953. Il repart pour un second voyage en Amérique latine avec son ami Carlos Ferrer. Traversée de la Bolivie où le gouvernement de Paz Estenssoro met en œuvre d'importantes réformes sociales. Guevara séjourne en Equateur et arrive au Guatemala, où le gouvernement démocratique du colonel Arbenz tente de résister aux grandes compagnies américaines. Il y rencontre Hilda Gadea, une exilée péruvienne qui va devenir sa première femme. Il entre en relation avec un groupe de réfugiés cubains qui viennent d'arriver au Guatemala après l'assaut de la caserne Moncada. Il écrit à sa mère : « Au Guatemala, je pourrais devenir très riche en me consacrant à

l'allergologie. Mais ce serait trahir de la manière la plus horrible ces deux "moi" que je porte, mon "moi " socialiste et mon "moi " voyageur. »

Septembre 1954. Installé à Mexico, Guevara trouve du travail dans divers hôpitaux.

Juillet - août 1955. Il est présenté à Fidel Castro. Après une nuit de conversation intense, celui-ci l'enrôle comme médecin de l'expédition révolutionnaire qu'il prépare contre la dictature cubaine de Batista.

Mars 1956. Naissance de sa fille Hildita.

Juin 1956. Il est emprisonné pour plus d'un mois avec ses amis exilés cubains.

Novembre 1956. Le navire *Granma* quitte le Mexique pour Cuba. Ses 82 passagers ont pour but de renverser le régime de Batista et d'organiser la révolution dans l'île. Ils débarquent le 2 décembre, déjà repérés par l'ennemi. Le 21 décembre, le groupe de guérilla se reforme dans la montagne. Le 17 janvier, assaut d'une caserne et première victoire.

Mai - juin 1957. Le groupe s'étoffe et trouve des armes. Che Guevara opère dans la Sierra Maestra, avec sa « quatrième colonne ». Batista lance une opération massive contre la Sierra.

Août 1958. La « colonne » du Che compte 148 hommes. Dans le but de couper l'île en deux, elle accomplit une marche de 46 jours.

30 décembre 1958. Le commandant Che Guevara remporte la bataille décisive de Santa Clara. Il est touché au bras gauche. Batista s'enfuit.

2 janvier 1959. Le Che et Camillo Cienfuegos entrent à La Havane, tandis que Castro entre à Santiago de Cuba.

2 juin 1959. Il épouse Aleida March, une compagne de guérilla. Il part en ambassade auprès de pays africains et asiatiques pour stabiliser les relations économiques avec Cuba. À son retour, il est nommé responsable de l'industrialisation puis président de la Banque nationale.

Octobre 1960. Il voyage en URSS et en Chine.

Février 1961. Ministre de l'Industrie, le Che écrit : « Si le communisme ne devait pas conduire à la création d'un homme nouveau, il n'aurait aucun sens. »

Avril 1961. Débarquement dans la baie des Cochons de mille cinq

cents partisans de Batista, rapidement capturés.

Août 1961. Le Che prononce un discours anti-impérialiste à Punta del Este (Uruguay), lors d'une conférence latino-américaine.

Juillet 1963. Il visite l'Algérie de BenBella.

9 décembre 1964. Discours pour la libération de l'Amérique latine à l'assemblée des Nations unies, à New York.

Janvier 1965. Voyage en Afrique. Plusieurs mois de « disparition ».

3 octobre 1965. Castro lit publiquement le message d'adieu du Che : « D'autres terres du monde réclament la contribution de mes modestes efforts. »

3 novembre 1965. Le Che part en Bolivie, pour y conduire la guérilla révolutionnaire.

6 novembre 1966. Il rejoint la base de la guérilla bolivienne à Nancahuazu. Le gouvernement bolivien, appuyé par les Etats-Unis, déploie contre le Che d'importantes forces militaires.

octobre 1967. Le Che et son groupe sont capturés. Interrogé, Che Guevara ne répond à aucune question.

octobre 1967. Sur ordre du président bolivien Barientos, le Che est exécuté d'une rafale de mitraillette.

ALBERTO GRANADO

Alberto Granado Jiménez est né à Córdoba, en Argentine, en 1922. Sa participation active aux mouvements politiques contre la dictature de Perón lui vaut un passage en prison en 1943. Il obtient son diplôme de médecin en

1948 et se consacre à la recherche scientifique. Après le succès de la Révolution, il rejoint son ami Che Guevara à Cuba. Il réside encore aujourd'hui à La Havane.